DOROTHÉE KŒCHLIN de BIZEMONT

L'UNIVERS D'Edgar Cayce

TOME III

Les Esprits de la Nature.
La réincarnation comme clé de l'Histoire.
La fonction thérapeutique des aliments.

les énigmes de l'univers
ROBERT LAFFONT

Dorothée Kœchlin de Bizemont

L'UNIVERS D'EDGAR CAYCE

Tome III

Les esprits de la Nature.

La réincarnation comme clé de l'Histoire :

Les Marches de l'Est (Alsace, Lorraine, Suisse).

La fonction thérapeutique des aliments.

ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1992

ISBN 2-221-07247-2

Couverture : Motif d'un tapis caucasien
d'origine kazak, dit *kazak à l'aigle*. Photo D.R.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements en forme d'introduction

La voix des arbres

I

EDGAR CAYCE ET
LES ESPRITS DE LA NATURE

Les esprits de la Nature sont partout
Un petit peuple précis et organisé

1. Les fées sont de retour

Les photographies de Cottingley (The Cottingley photographs)

2. Les amis invisibles du jeune Edgar

3. Esprits de la Nature êtes-vous encore là ?

Nous avons fait fuir les Nymphes...
La guerre des arbres
Jeanne d’Arc et son « Arbre aux Fées »
La France enchantée
Les « roches aux fées »
Les Esprits de la Nature fuient les humains
Les Anges de la météo
Le Deva de la diorite
La Fée de la moisson

Le roi des taupes
L’esprit des lieux
Gare aux fées Carabosse !

4. Et si on allait danser avec les elfes ?

Les ondines de la Manche
Le domaine de Boisset-les-Prévenches
Le Gardien du Seuil
Apprendre à parler avec les esprits de la Nature
Expériences dans un domaine enchanté

II

LA RÉINCARNATION COMME CLÉ DE L’HISTOIRE : LES MARCHES DE L’EST

La vocation martienne des « Marches de l’Est »

1. En passant par la Lorraine

2. Le miracle alsacien

La tragédie alsacienne
Le fil de la Vierge : une infinie patience
L’Alsace au temps des Croisades

3. Les « malgré-nous » d’Alsace-Lorraine

Vous n'aurez pas l’Alsace ni la Lorraine
La dernière classe

4. La Suisse : une très vieille entité nationale

Qu’on abatte ces montagnes qui nous empêchent de voir la mer !

César interdit aux Suisses d’aller coloniser la Saintonge
Les routes de l’Empire

III

LA FONCTION THÉRAPEUTIQUE DES ALIMENTS

Creuser sa tombe avec sa fourchette...

1. Jamais assez de fruits !

Et pour nourriture, Je vous donne les fruits de la Terre...
Le fruit : une pilule de vie
La Théorie des Signatures
Impossible de conserver sans dénaturer
Il y a plus urgent que la Guerre du Feu !
Les Agrumes
De faux acides...
Attention aux mariages explosifs
Bonne mine grâce aux vitamines
Les agrumes : un placement en or
L’orange mécanique... ou fausse orange !
Les fruits exotiques
Les humeurs acides de l’ananas
Des avocats qui plaident pour votre santé...
Dommage d’avoir banalisé les bananes
Les dattes sont des « doigts de lumière »
Il n’y a plus une seule goyave à Goyave...
La papaye de papa
Le kaki en uniforme

Les fruits exotiques dont Cayce n’a pas parlé
Les fruits rouges (ou baies) - Le sang rouge de la terre
Les mûres : l’or noir de nos golfes
Prends la groseille et tire-toi...
Cassis et groseille à maquereau
Le dessert préféré des ours : la framboise
Fraise contre fraise
Le temps des cerises
Fruits d’été et fruits d’automne
Chapeau, le melon !
Avoir la pêche
L’abricot : encore un réfugié !
La famille prune : pruneaux, brugnons, quetsches, etc.
Match figue contre pruneau : tout f... le camp !
Mi-figue mi-raisin
L’indispensable raisin sec
Paix aux pommes de bonne volonté...
Pas si tarte que ça, la poire !
L’épicier du coing...
La rhubarbe : l’effet lavement !
Les fruits oléagineux (noix, amandes...)
Les huiles : olé !
Noix et noisettes : un must absolu contre le cancer !
La meilleure assurance contre les tumeurs : deux amandes par jour
Et s’il faut grimper au cocotier ?
Les cacahuètes
Jus de fruits et cures de fruits - Ça vaut vraiment le jus...
Le Martyre de l’obèse : fini avec le jus de raisin !

Les indispensables jus d’agrumes
Les jus dont Cayce n’a pas parlé

2. Edgar Cayce et le végétarisme pour ou contre la viande ?

Un « isme » perçu négativement
Certains végétariens sont devenus des légumes...
Surconsommation de viande : attention, cancer !
Le virus de la grippe est un gros mangeur de viande
Tartare ou cuit sous la selle ?
La viande de porc : suivez le sanglier !
Le gibier - La chasse, motif d’excommunication ?
Pourtant Cayce ne condamne pas absolument la chasse
L’écureuil à la vapeur...
Le gibier, source de calcaire
Le jus de bœuf, plus efficace qu’une transfusion sanguine (et moins dangereux !)
Un puissant reconstituant
Comme un médicament : respectez le dosage !
Le jus de bœuf contre le cancer
Viandes blanches, viandes rouges, viandes noires
Le bœuf gras... passera mieux s’il est maigre !
Le Seigneur des Agneaux
Capricieux caprins !
La « poule au pot » marche toujours
Des abats pour les gens abattus - Le tripier, espèce en voie de disparition
Les foies : en avoir ou pas
Le boudin : une super-mine de fer !

La tripe républicaine... et caycienne

Le super-pied... de porc

Rognons, cœur, cervelle, langue : à ne pas donner au chat !

Remerciements en forme d'introduction

Mes lecteurs et lectrices veulent toujours savoir ce qu'est devenu le « Muvian », autrement dit mon fils Gil, qui, à cinq ans, se souvenait d'une vie en Lémurie. J'avais raconté ses réminiscences d'une civilisation disparue dans *L'Astrologie karmique.*

Depuis, l'on ne cesse de me parler de mon ex-« grand ingénieur au pays de Mû ». Tout le monde me demande à quoi il occupe ses compétences, et comment il va ? Eh bien, il se porte comme le Pont-Neuf (lequel, comme son nom ne l'indique pas, est une très vieille entité). Mon « Muvian », donc, toujours très cool, m'a prêté son concours pour ce tome III. Il m'a été précieux : vous comprenez, quand on a survécu à l'écroulement de la Lémurie, à l'implosion de l'Atlantide, au sac de la Grèce par Paul-Émile et à l'incendie de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie... Rien ne vous épate plus ! Avec la sagesse blasée des très vieilles âmes qui en ont vu d'autres, le « Muvian » a relu le manuscrit du présent ouvrage, première version, illisible. « Sentencieux et pagailleux » fut son verdict. Il avait raison : c'est exactement comme ça qu'apparaît le texte de Cayce dans l'original car il s'agit de la transcription d'un discours spontané. Chacun sait que la communication écrite et la communication parlée ne fonctionnent pas suivant les mêmes rythmes : ce qui rend le langage parlé convaincant, c'est la charge émotionnelle dégagée par les intonations, les gestes, les regards. Or les textes de Cayce, qui n'ont pas été enregistrés au magnétophone, mais pris platement

en sténo, sont, en effet, « sentencieux et pagailleux » pour des oreilles européennes. Le « Muvian » a vu juste : Cayce, pour se faire respecter de ses concitoyens, leur parlait le langage qui était le leur. Entrelardé de citations bibliques, farci de vérités premières, assaisonné de répétitions musclées, le discours de Cayce semble s'adresser à une bande de cow-boys sourdingues ! Question du style de communication propre à chaque groupe humain… Il y a aussi un phénomène général, qui se vérifie dans tous les pays et à toutes les époques : la grande majorité des voyants est incapable de s'exprimer clairement. J'ai lu des centaines de retranscriptions de voyances – c'est toujours le même embrouillamini. L'expression logique, mesurée, précise, ne convient pas au voyant. L'astrologie aide à comprendre pourquoi : le journalisme est régi par un signe mercurien rapide, les Gémeaux. L'édition est régie par un signe mercurien lent : la Vierge. Ce sont deux signes extrêmement rationnels. En face – à l'opposé ! – le voyant est régi par le signe intuitif, flou, fluide, des Poissons ; et le guérisseur par un autre signe intuitif : le Sagittaire. La communication logique – mercurienne – étrangle la communication intuitive des Poissons et du Sagittaire. Cayce, bien sûr, comme beaucoup de grands voyants, avait le Soleil en Poissons[1] ! Je suis donc, en le traduisant, obligée de « le remettre au carré », c'est-à-dire faire en sorte que le message soit exprimé de la façon logique, méthodique, qui est la nôtre en Europe. Encore très marqués par la symétrie grecque, nous ressentons toujours vivement le besoin d'un ordre rigoureux qui s'exprime par notre grammaire. La « clarté française », fruit d'une discipline précise, est généralement absente des textes des voyants – et en

particulier des lectures de Cayce. Elle l'est souvent aussi des textes américains. Il faut donc extraire le message de son emballage. Et là, mon « Muvian » m'a considérablement aidée. Avec l'œil en laser des jeunes « vieilles âmes » réincarnées en bébés zappeurs, il a décapé mon texte avec un humour ravageur. Grâce à quoi vous le trouverez peut-être enfin comestible !

Mais je n'aurais de toute façon rien pu faire de bien sans Arielle. Arielle Fonrojet est la bonne fée qui veille sur mes manuscrits encore au berceau. Non seulement elle les frappe (au coin de la sagesse), mais elle les commente et me donne son avis, toujours judicieux. Arielle, comme mon fils Gil et tous mes collaborateurs, est elle aussi une vieille âme qui en sait long... (Les jeunes âmes m'embêtent, ce sont des brutes ! Elles n'ont pas encore trouvé dans leurs expériences terrestres la sagesse de tout deviner !) Ces vieilles âmes sont en général marquées par Saturne – maître du Temps – et par le Capricorne, symbole des architectes.

Qu'Arielle soit ici remerciée de sa patience, de sa compétence sans faille, de sa fidélité si rare.

J'ai encore deux complices : Denise Fouin et Patricia Bornic. Elles ne cessent de m'encourager et de me soutenir. Jour après jour, elles essaient de déblayer les obstacles sous mes pas ; elles travaillent à faire connaître Cayce à travers les médias – qui, on peut le dire, n'étaient guère favorables, au début, à une philosophie spirituelle comme celle-là ! Si je racontais à mes lecteurs les rebuffades dont nous avons constamment été l'objet,

Denise, Patricia et moi, ils seraient très étonnés. C'est le mur de Berlin du mépris que nous avons dû affronter. Aujourd'hui, ce mur (comme l'autre) s'est écroulé : certains journalistes osent

enfin aller dans le sens de l'Histoire (maintenant que c'est moins risqué !...). Bien sûr, « le Grand Bazar du New Age[2] » offre au public un tutti-frutti de valeurs sûres et d'escroqueries. Mais faire l'amalgame n'est pas honnête. Dessiller les yeux du public français, lui apprendre à distinguer l'or de l'ordure, ça n'est pas un mince travail ! On se fait taper sur les doigts... Denise et Patricia ont un sacré courage – comme Tanneguy de Petiville, qui lui aussi s'est attelé à cette tâche, et s'est attiré l'estime générale.

D'autres gens de bonne volonté et de bon conseil m'ont considérablement aidée, comme Madeleine de Solliers, qui n'a pas craint de me soutenir ; ma cousine Madeleine Fabre-Koechlin, qui m'a fait une très fine lecture critique du deuxième chapitre ; Cathy Maryan-Green, qui a tout relu avec son œil professionnel d'experte en communication ; Béatrice Luccisano, qui m'a fait des suggestions pertinentes, et en qui j'ai grande confiance ; Janos Molnar de Parno, qui m'a aidée à faire connaître Edgar Cayce en Belgique.

La voix des arbres

Est-ce

que les arbres influencent l'inspiration de l'écrivain ? avait-on demandé à Cayce ; il répondit : *Oui, ils l'influencent ! Chez vous et chez la plupart des gens*[3]... Voilà pourquoi on imagine toujours les écrivains sous un cocotier (au bord d'un lagon bleu !).

Pour me conformer à l'image de marque, j'ai donc beaucoup écrit sous les arbres. Éric et Marguerite de Mévius m'ont prêté leur saule centenaire, au bord de l'étang. Frances Pellenc, Jean-Noël et Francine Turcat leurs marronniers de l'avenue Gabriel à Paris (sur les bords de la Seine !). Jacqueline Beau de Loménie avait même un bananier à m'offrir, au bord de l'Atlantique, à l'île d'Oléron : comme ça nous rapprochait beaucoup du cocotier de fonction, j'y ai écrit mes meilleures pages. Luc et Michèle Bourcoud avaient bien un palmier dans leur jardin à Lausanne... Mais quand je suis arrivée, l'hiver l'avait gelé ! Cela ne m'a pas empêchée de travailler au bord du Léman, où les esprits du lac, très actifs, ont déjà inspiré tant d'écrivains. À Gstaad, dans la montagne, Elizabeth Reuteler et Monique Isola m'ont prêté leurs sapins – ce sont des arbres très bavards, qui ont beaucoup d'histoires à raconter (comme ceux de la forêt viennoise, dont Johann Strauss s'était fait l'interprète).

Entretemps,

j'avais découvert à Paris un petit hôtel à l'ancienne, donnant sur un jardin intérieur. M. Janin, le propriétaire, assisté d'Hélène

un jardin intérieur. M. Dahm, le propriétaire, assisté d'Hélène Cherruy, veillait avec amour sur l'unique arbre du lieu : un « érable faux sycomore », qui abritait des dizaines d'oiseaux chanteurs. (« Nous avons un contrat de travail avec les merles siffleurs, me dit-il, nous les nourrissons, et eux chantent pour nos clients. ») Les merles de l'hôtel de Varenne ont beaucoup chanté pour moi !...

Enfin, d'autres amis très fidèles, Bertrand et Roselyne de Guillebon, m'ont prêté toute une forêt pour y méditer : c'était dans le Jura, au bord de la Loue, où les esprits de la Nature sont encore très actifs (il y a peu de monde et pas du tout de béton !). Beaucoup de mes amis et amies très proches ont cru en la philosophie de Cayce et m'ont soutenue : l'amiral Kerros et sa femme Anne qui m'ont aidée à photocopier les « Lectures » de Cayce à Virginia Beach, Geneviève Galliford, consul de France là-bas et amie toujours fidèle. Et tous ceux dont l'active sympathie m'a permis de continuer à travailler dans cette voie pionnière – donc, forcément assez difficile : Madeleine Fattal, Simone Brousse, Jacques Masson-Deblaize, Dominique Bruneau-Laborde, Jean-Yves Mock, Catherine Dreyfus-Soguel, Michel Buthaud, Jean-Baptiste Trouplin, qui suit attentivement les tirages de mes livres chez Robert Laffont, en m'encourageant amicalement.

(Dans l'édition, on peut toujours voir le verre à moitié plein ou à moitié vide ; certains éditeurs disent à leurs auteurs : « Trente mille exemplaires ? Ça n'est vraiment pas grand-chose, vous nous avez déçus ! » D'autres : « Trente mille ? Bravo, continuez, nous irons jusqu'à cent mille ! ») Je ne voudrais pas oublier d'autres amis qui me sont chers : Hugues de Bonardi, Patrick Mazery, le Dr Gérard Billaud, mon cousin Pierre de Bizemont, Dominique

Dr Gérard Pilloud, mon cousin Pierre de Bizemont, Dominique Bourlet, Louis et Pomme Viel, le Dr Cyrille Blum, Patricia Delorme, Jeanne Mézy, Guy Deschars et Simone Caillot-Nail, Catherine Lardet, Alix Hussain, Yvane Guichaoua, Guy Dhorbait, Marie-France de Rose, Gérard et Claude Métrailler, Verena Moser…

ils m'ont tant aidée que je ne sais comment les remercier. Tous ceux et celles que je viens de citer ont un point commun frappant : ce sont des gens qui ont le rare courage de soutenir une pensée qui est encore désapprouvée par l'Université !

Parmi

eux, mon éditeur Robert Laffont : « Cela fait plus de vingt ans, me dit-il, que je connais Edgar Cayce. Cayce, c'est du solide, c'est du sûr ! Et cela fait plus de vingt ans que je cherche quelqu'un pour me faire un livre thématique, c'est-à-dire un livre de synthèse qui présenterait à notre public les différents thèmes de son œuvre. » Je lui avais présenté une sorte de « repas complet»

en un seul volume, qui comportait plusieurs volets : l'aspect thérapeutique de la pensée de Cayce (médecine holistique), son aspect philosophique (la « Loi de Un » et ses applications), sa vision historique (la réincarnation comme clé de l'Histoire), et enfin son sujet favori : le développement méthodique des facultés « psi ».

L'ouvrage,

paru sous le titre : *L'Univers d'Edgar Cayce,* fut un succès tel que

mes lecteurs et lectrices, réclamèrent un tome II. Et voici enfin, toujours pour répondre à ceux (de plus en plus nombreux) qui me le demandent, un tome III.

Suivant la même ligne, il comprend :

1)

une partie *Philosophie* traitant d'un sujet extrêmement nouveau et pourtant très ancien : les « esprits de la Nature » ;

2)

une partie *Histoire* (Histoire « psi » intégrant la réincarnation), sur des lectures de Cayce concernant la France, la Suisse, l'Alsace et la Lorraine, que personne jusqu'à présent n'avait encore étudiées ;

3)

une partie *Santé* (la fonction thérapeutique des aliments).

I

EDGAR CAYCE ET

LES ESPRITS DE LA NATURE

Edgar Cayce n'arrête pas de me surprendre ! Cette façon qu'il a de faire du neuf avec du vieux… De nous le re-servir pour en faire du New Age !

Les « esprits de la Nature », par exemple. Bien sûr, il ne les a pas inventés. C'était le pain quotidien de nos ancêtres les Gaulois. Mais tout cela a disparu avec Merlin l'Enchanteur et la Forêt de Brocéliande.

Or voilà notre Edgar qui vient nous affirmer que tout cela est vrai ! Qu'il faut croire aux fées. Certains auront du mal à le suivre. J'ai parmi mes amis des gens raisonnables qui me disent : « Ton prophète de Virginia Beach, c'est un gourou fou ! Ce qu'il dit est insensé ! » Et puis les mois, les années, passent et les événements (qui se conduisent de façon vraiment déraisonnable !) donnent raison à Cayce. Un tout petit exemple : cette fameuse Guerre du Golfe. Quand j'ai traduit la lecture 3976-26, où Cayce, annonçait[4] « que des guerres éclateraient dans cette période » et qu'il fallait « surveiller le Golfe », je ne voyais vraiment pas. Pour moi, le golfe Persique, c'était dans le bleu… Or la prophétie s'est révélée exacte.

Un autre exemple : l'Atlantide. Cayce avait été parmi les premiers à annoncer sa résurgence, à la fois sur le plan culturel et sur le plan géographique. Si ce dernier point n'est toujours pas confirmé (on n'a pas encore trouvé de preuve physique indiscutable de l'existence de Poséidia – à part le très mystérieux «

Mur de Bimini »[5]), sur le plan culturel, c'était bien vu. Il y a un retour en force de l'Atlantide, tout le monde en parle ! Dans le numéro « spécial New Age » du *Canard enchaîné,* dont j'ai déjà parlé, un chapitre s'intitule (avec pertinence !) :

« L'Atlantide, un continent pas perdu pour tout le monde », faisant allusion à l'exploitation éhontée de ce thème par certains médias (vautours qui pillent sans vergogne les lectures de Cayce… dans ma traduction !)

Mon « prophète fou » de Virginia Beach avait donc parfaitement pressenti ce qui allait agiter les esprits soixante-dix ans après sa mort. (Et pour l'Atlantide, ça ne fait que commencer !) Le grand public, comme les universitaires, ne pourra pas éternellement fermer ses grandes oreilles à certaines musiques. Une chance pour Cayce : l'Inquisition ne brûle plus les prophètes. Ni les voyants, les borgnes, les bossus, les boiteux, les bigleux, les bréhaignes, et autres pauvres types en « b », censés bêler avec Belzébuth !

Les esprits de la Nature sont partout

Certains de mes lecteurs poseront la question : les « esprits de la Nature » ? Qu'est-ce que c'est ?

L'expression couvre, d'une façon générale, toutes ces « manifestations » insolites, ces « personnages » plus ou moins mythiques appelés dans nos campagnes : fées, korrigans, elfes, gnomes, gobelins, marmousets, salamandres… Y compris tous ceux que fréquentaient Grecs et Latins (bien meilleurs connaisseurs que nous) : nymphes, ondines, naïades, tritons, dryades, faunes, satyres, etc., dont j'aurai l'occasion de reparler en détail un peu plus loin.

Dans la lecture que voici, Cayce parle d'un homme qui *était en relation avec les fées,* en Écosse. Dans ce pays, comme en Irlande, dans les Galles, en Cornouailles (et chez nous, en Bretagne, en Auvergne…) la tradition celtique de respect du monde des fées a duré plus longtemps ; l'enseignement des Druides sur les esprits de la Nature n'y a pas été oublié :

> *Avant cette vie-ci, l'entité vivait en pays écossais (…) C'était quelqu'un de très versé dans la collaboration avec le monde invisible, avec les énergies élémentaires. Il était en relation avec les fées, avec tous ces êtres qui ne s'expriment pas sous une forme matérielle et que seuls ceux qui sont branchés sur l'Infini peuvent entrevoir.* (Lecture 2547-1)[6]

L'entité – *the entity,* comme dit Cayce –, c'est ce petit garçon de onze ans, dont j'ai déjà parlé dans *Les Prophéties d'Edgar Cayce.*

Plusieurs fois déjà, il avait averti ses parents de l'arrivée d'un cyclone avant que personne n'ait pu le détecter (on sait que les cyclones sont la plaie des côtes tropicales, en particulier celles du sud-est des États-Unis).

Cayce, dans la lecture, parle des *caractéristiques inhabituelles* de cet enfant, une très exceptionnelle «vieille âme », puisqu'il avait été le personnage biblique de Noé dans une vie antérieure. Il dit encore aux parents :

> *Ne lui posez JAMAIS de questions sur la source de ses informations !*

... Car l'enfant apprend les choses par les esprits de la Nature, et cela pourrait être très angoissant pour lui de se sentir contraint de l'expliquer. Comme le dira Cayce à propos de ses propres souvenirs de jeunesse :

> *Ce sont des expériences qui ont été essentielles pour moi et qui ont un caractère trop sacré pour que l'on puisse en parler. Cela paraîtrait un sacrilège.*

Ce qui n'empêche pas Cayce de recommander aux parents :

> *Ne lui donnez pas l'impression qu'il est différent des autres.* (Même lecture)

Les esprits de la Nature appartiennent au folklore de tous les pays, et pas seulement au monde celte qui fut le nôtre, dans la « Gaule chevelue », les îles Britanniques, les forêts profondes de la Germanie et les fjords Scandinaves... Par exemple, en pays musulman, on croit aux « Djnouns », appellation générale qui

recouvre toutes sortes d'entités invisibles, depuis les fantômes humains et animaux jusqu'aux lutins. « Il y a un djinn qui s'est mis dans mon tracteur », disait cet ouvrier marocain à son patron pour expliquer la panne mécanique. Le directeur de l'exploitation agricole en question, universitaire parisien issu de Normale Sup', me racontait la chose comme un exemple typique de « la pensée prélogique », qui faisait le malheur des peuples du tiers monde en général et des Berbères marocains en particulier. Aujourd'hui, je me dis que ça n'est pas avec un mot savant qu'on va expliquer les choses et que la croyance aux « Djnouns » n'est sûrement pas responsable – comme on le prétend rue d'Ulm – du retard technologique du Maghreb.

À vrai dire, c'est universel. Si le christianisme (ou du moins son interprétation maladroite) s'efforça de déraciner la foi en ces esprits, il n'y réussit jamais tout à fait. Dans nos campagnes, il y a cent ans, on parlait encore avec les fées... Et même dans mon enfance en Bretagne (c'était l'après-guerre), les grand-mères y croyaient toujours. À la veillée, on se racontait beaucoup d'histoires de gens qui avaient vu des korrigans, des fées, des lutins. Pour moi, en tant que petite fille, c'était archi-naturel. Je sais que j'ai joué avec eux – mais une sorte de censure de ma mémoire (due à mes années d'université ?) m'empêche d'en retrouver les images précises. J'en garde seulement un sentiment très fort de souvenir, dans un jardin enchanté, sur le golfe du Morbihan. Ce qui rendait le jardin « enchanté », c'étaient justement ces présences magiques. Vers sept ou huit ans, je me souviens d'avoir pleuré d'indignation en lisant un livre abominable qui disait que les fées n'existaient pas !

L'une de mes grandes joies, en explorant les lectures d'Edgar Cayce, fut de découvrir que lui aussi croyait à l'existence de ces êtres « invisibles ». Je suis sûre que beaucoup de mes lecteurs ont eu des expériences dont ils n'osent parler à personne. Ils seront très heureux de constater qu'ils ne sont pas aussi fous qu'on le leur a dit…

> MONSIEUR CAYCE, QU'EST-CE QUE L'ON APPELLE DES « LUTINS » ?
>
> – *Ce sont des entités qui ne sont pas entrées dans une forme matérielle ; elles se sont déjà manifestées à vous et, parfois, se manifestent encore devant vous !* (Lecture 1265-3)

Un petit peuple précis et organisé

Comme disent les Anglais *the little people* (« le petit peuple »), ce sont ces esprits de la Nature universellement répandus sur la planète.

Pour ceux qui ne les connaissent pas, c'est très vague : lutins, elfes, fées, on met tout dans le même sac. Détrompez-vous : n'importe qui ne fait pas n'importe quoi dans ce petit monde-là, qui, pour être invisible, n'en est pas moins très hiérarchisé.

D'abord, on sait – la Tradition dit ! – que ces esprits ont des champs d'action très différents ; leurs formes sont adaptées à l'élément où ils vivent :

– les fées et les elfes, comme les sylphes, vivent dans l'élément Air,

– les gnomes, les lutins dans l'élément Terre,

– les ondines, les nymphes dans l'élément Eau,

– les salamandres dans l'élément Feu.

Comme le dit Cayce :

> *Les gnomes, les lutins, les fées, les korrigans ne sont pas des « élémentaux ». Ce sont des entités faites d'éléments qui sont, en tant qu'entités, aussi précisément définies que les êtres humains qui vivent dans le monde matériel.* (Lecture 1265-3)

Les *élémentaux,* dont parle Cayce, désignent des courants vibratoires, des « égrégores » de vibrations non personnalisées. Dans certains lieux, les « égrégores de bas-astral » sont des

accumulations d'ondes lourdes aux très basses vibrations, issues d'émotions et d'actes destructeurs. Par exemple, dans une maison souillée par un meurtre, l'air que l'on respire, les murs, les meubles sont imprégnés de négativité. Il ne s'agit pas d'êtres à proprement parler, d'« entités », comme dit Cayce, mais d'accumulations vibratoires. Roger de Lafforest (dont je reparlerai plus loin) a beaucoup contribué à faire connaître ces phénomènes[7] et en a donné des exemples dans ses livres. Il enseigne des techniques pour nettoyer ces égrégores que Louis Viel utilise en géobiologie afin de soulager la vie quotidienne des vivants, perturbée par de tels foyers négatifs. À ne pas confondre avec les quatre éléments Eau, Terre, Feu, Air, formes sous lesquelles se présentent les molécules de matière dont est faite la vie terrestre.

Dans la lecture ci-dessus, Cayce affirme donc que les « esprits de la Nature » sont faits de la même matière que nous, c'est-à-dire des quatre éléments, mais structurés selon un mode vibratoire différent.

Voici un texte très intéressant dû à sir Arthur Conan Doyle (dont nous reparlerons plus loin), qui essaie d'expliquer d'une façon scientifique l'existence d'un monde « invisible » à nos yeux :

> « Il est difficile pour l'esprit humain d'accepter (...) l'existence, à la surface de cette planète, d'une population peut-être aussi nombreuse que la race humaine, qui poursuit son étrange activité à sa façon, séparée seulement de nous par un niveau vibratoire différent. Car nous ne voyons les objets que dans les limites des couleurs du spectre qui est le nôtre, alors

qu'au-delà, existent à l'infini des vibrations colorées que nous ne pouvons pas voir[8]. Si nous concevons qu'il puisse exister une race d'êtres, composés de matière, dont les ondes trop courtes ou trop longues ne peuvent, pour cette raison, être perçues par nous, ces êtres nous seraient invisibles, à moins que nous ne puissions, nous-mêmes, nous mettre sur la même longueur d'onde – ou l'adapter à la nôtre.

« C'est exactement d'ailleurs en cela que consiste la médiumnité : le médium est capable de modifier ses vibrations pour se mettre sur d'autres longueurs d'ondes. »

Cette explication par une différence de niveau vibratoire est très moderne ; et pourtant, c'est écrit en 1922, époque où, quelques pionniers mis à part, on ne voyait la matière que comme une juxtaposition de corpuscules, négligeant le fait que chacun de ceux-ci est constamment animé d'un mouvement vibratoire, une onde. *Car tout est vibration,* dit Cayce[9]. La longueur d'onde qui caractérise le niveau vibratoire détermine donc l'état matériel de tout phénomène, de tout objet, de tout être visible ou invisible. Ce texte de sir Arthur Conan Doyle est extrait de l'introduction à son célèbre ouvrage : *The Coming of the Fairies* dont nous allons maintenant parler.

1. Les fées sont de retour

The Coming of the Fairies : le titre de ce livre-événement de sir Arthur Conan Doyle prend aujourd'hui, soixante-dix ans plus tard, un sens prophétique : on pourrait le traduire plus justement par *Le Retour des Fées.* Elles reviennent dans notre culture, d'où elles avaient été exclues au siècle dernier par l'Université...

Une des lectrices de Cayce, sachant qu'il avait joué avec les fées quand il était enfant, voulut en savoir davantage. Voici sa lettre, écrite en 1933 : « Cher monsieur Cayce,

> Ma fille aînée, pour qui vous avez fait la lecture 2144, m'a demandé de vous poser des questions sur un domaine que, je crois, vous connaissez bien. Il y a quelque temps, dans l'une de vos lettres, vous m'aviez dit que les gens vous trouvaient bizarre comme enfant, parce que vous parliez à des camarades de jeux invisibles (...). Or ma fille a rapporté de la bibliothèque un livre de sir Arthur Conan Doyle, intitulé : *The Coming of the Fairies*[10]. Ce livre contient des photos de fées et de gens qui les ont vues, ainsi que leurs descriptions. La plupart de ces gens étaient médiums, me semble-t-il. Si vous avez le temps de m'écrire, et que cela vous intéresse, j'aimerais que vous me racontiez quelques-unes de vos expériences sur ce sujet. » (Dossier des lectures 464)

Les photographies de Cottingley (The Cottingley photographs)

Ce livre dont parle la correspondante de Cayce fit un malheur, lorsqu'il parut en Angleterre. Il souleva d'énormes polémiques : les incroyables photos de fées qui y figuraient étaient-elles truquées ? Ces silhouettes transparentes qui apparaissaient superposées aux feuillages des arbres étaient-elles « vraies » ou simplement le résultat d'un habile truquage ? Sir Arthur Conan Doyle, la plus haute autorité anglaise de l'époque en matière de parapsychologie, avait enquêté sur place. Et avait conclu que c'était vrai. Il avait donc publié ces photos, avec ses commentaires et le résultat de son enquête. C'est le livre – extraordinaire ! – dont parle la correspondante de Cayce.

Ce livre, je l'ai lu moi-même – avec un immense étonnement. Tout de suite j'ai eu « le choc », la conviction intérieure que ces photos étaient authentiques. Et encore n'avais-je lu, à la Fondation Cayce, qu'une édition récente, très « expurgée ». Lorsque mon ami Hugo de Bonardi me prêta la première édition, qui contenait des témoignages directs, beaucoup plus fantastiques encore, cela devint pour moi évident : c'était VRAI. Les deux petites filles qui prétendaient avoir vu les fées et joué avec elles ne mentaient pas ! (On peut voir sur les photos noir et blanc, que ces petites filles avaient une très jolie aura… pas du tout celle du mensonge.)

Elles s'appelaient Elsie et Frances, étaient cousines, et habitaient Cottingley, village du Yorkshire, dans le nord de

l'Angleterre. Depuis des années, elles racontaient à leurs parents qu'elles jouaient avec les fées dans un petit vallon derrière leur maison. Jusque-là, rien que de très normal pour des petites filles anglaises : il est admis en Angleterre que les enfants croient aux fées et que c'est bien comme ça… Et plus on monte vers l'Écosse et le Pays de Galles, plus on trouve de grandes personnes qui avouent, sans fausse honte, qu'elles croient aux fées ! Là-bas, tout le monde connaît quelqu'un qui en a vu une (au moins) !

Lorsque j'avais six ans, j'habitais Le Caire en Égypte, où mes parents m'avaient mise dans une école anglaise. Et là, le best-seller qui battait tous les records de lecture dans les classes enfantines était une bande dessinée sur les aventures… d'une fée ! Les enfants de la colonie anglaise du Caire vivaient dans l'attente du courrier, qui leur apportait chaque mois leur BD elfique… Aussi excitante pour eux que *Tintin, Astérix* et *Snoopy* mélangés (chose dont on n'a pas idée dans les maternelles en France !). Dans la civilisation anglaise, l'intérêt pour les fées ne disparaît nullement avec l'enfance : les lecteurs du *Seigneur des anneaux (The Lord of the Rings)* comptent une majorité d'adultes consentants…

Un jour, M. Wright, père d'Elsie, une des « ados » de notre histoire, rapporte à la maison une boîte magique : un appareil photo ! Elsie, têtue comme une mule, répète matin et soir à son petit papa chéri : « Prête-nous l'appareil pour aller photographier nos copines les fées ! » Papa est sceptique. Mais bon prince, finit par confier le précieux engin aux deux filles, avec une plaque (à l'époque, il n'y avait pas encore de pellicules). Les filles partent enchantées et rentrent le soir excitées comme des puces : les fées

étaient au rendez-vous ! On a pris une photo ! Papa chéri, un peu sceptique, prend son temps ; il traîne pendant six mois avant de développer la plaque.

Puis, un jour, se décide. Et c'est le choc : sur la photo apparaissent les silhouettes des fées dansant autour de Frances. Sidéré, M. Wright la montre aux parents et aux voisins. Certains croient qu'elle est truquée. Il en parle au photographe local, qui est formel : « Cette photo, monsieur, est authentique : nous n'avons pas à l'heure actuelle, vous pensez bien, les moyens techniques de faire un pareil truquage ! »

Papa rentre chez lui de plus en plus perplexe – et prête de nouveau l'appareil aux filles, avec une provision de plaques, cette fois. Nouvelles photos de fées, réussies… Et c'est là qu'intervient sir Arthur Conan Doyle. Il apprend par une amie de la cousine de Papa l'existence de ces photos. Il enquête… Fait expertiser les photos par les meilleurs laboratoires de Londres, qui, unanimes, lui disent qu'il n'y a aucune trace de truquage. Alors il publie son enquête et c'est un immense succès dans toute l'Angleterre. À cette époque, sir Arthur Conan Doyle est extrêmement célèbre, à la fois comme écrivain et comme fondateur de la fameuse Société d'études spiritualistes. Mais il n'y a pas seulement cette célébrité, il y a le « scoop » : c'est le premier reportage sur les fées, qui ont enfin consenti à se laisser interviewer… et photographier noir sur blanc !

Puis les années passent, les petites filles grandissent et – comme toujours – sont persécutées. Elles et leurs familles n'ont qu'un désir : qu'on les oublie ! Le livre connaît un très grand nombre de rééditions, de plus en plus insipides, expurgées peu à

peu de la plus grande partie des détails « vécus ».

Certains critiquent vivement les photos, en donnant pour argument que les fées que l'on voit dessus ont un « look moderne ». Et c'est vrai, elles sont très élégantes, dans le style parisien des années vingt ! (Alors qu'Elsie et Frances, elles, sont .emmitouflées dans des habits sans forme ni style, comme deux adolescentes provinciales de leur époque.)

Que les fées apparaissent comme un miracle d'élégance moderne, est-ce vraiment impossible ? Est-ce la preuve d'une imposture ? Pourquoi auraient-elles un costume d'une autre époque ? Maurice Magre, qui avait beaucoup étudié la question, répond :

> « Les esprits de la Nature (...) prennent l'apparence des hommes qu'ils ont l'habitude de voir. Les légendes représentent les kobolds revêtus d'une étoffe marron, avec un capuchon, analogue aux costumes des paysans du Moyen Age. Les fées apparaissent comme la jeune fille du village ou celle du château. Si quelque âme d'arbre, surmontant sa nature craintive, osait aujourd'hui sortir de son enveloppe d'écorce, elle aurait sans doute des gants et des lunettes d'automobiliste[11] » !

Cayce dira plus tard :

> *Et vous allez me demander comment ils étaient habillés. Mais c'étaient des petits garçons et des petites filles. Je suis incapable de vous décrire en détail leurs habits (...) Je ne pensais même pas qu'ils étaient différents de moi (...)*

D'autres témoignages vont tout à fait dans le même sens. Par exemple, celui de mon amie Anne Denieul, écrivain et sociologue :

« Je ne croyais pas spécialement à l'existence des fées (...). J'en avais entendu parler comme d'une réalité indiscutable dans les cercles anglais de sorcellerie rituelle et un groupe de chamanistes que je fréquentais alors. Mais quand, en forêt, mes compagnes au moindre brouillard s'exclamaient voir un Gnome, un Deva ou une pagode chinoise, je ne parvenais, pour ma part, à discerner qu'un nuage, ou un brouillard, rien de plus. Je pensais que ce petit monde du plan éthérique relevait de l'imaginaire et qu'il trouvait sa place d'une façon ou d'une autre parmi les archétypes de l'inconscient collectif de l'Occident qui est, comme on le sait, un vrai bric-à-brac.

« Mais un beau jour, je me suis mise à " voir " (...). Je voyais comme en filigrane, pas forcément noir sur blanc, une entité à deux dimensions, sans épaisseur – voire une idée de cette entité, que je verbalisais aussitôt avec une rapidité fulgurante. Je reconnaissais, je nommais, l'image se défaisait (...).

« Voici donc ce qui m'arriva un matin de printemps, un jour avant la Saint-Jean d'été. J'étais allée chamaniser la veille dans une forêt proche de Paris et m'apprêtais à rejoindre la maison où je séjournais alors (...). Je me trouvais prosaïquement dans la cuisine où je préparais mon petit déjeuner, quand je vis à la hauteur de mon visage un tout petit être, pas plus grand que la main, vêtu d'un corselet et d'une charmante minijupe, avec de grands cheveux et des ailes transparentes, qui tenaient du papillon pour la forme et de la libellule pour la texture. Assise sur un siège invisible, les jambes joliment pliées, ses petits genoux

joints, finement chaussée, elle pleurait à gros sanglots… »

La fée qu'Anne Denieul nous décrit ici n'est pas en reste d'élégance parisienne : « une charmante minijupe », dit notre sociologue. Elle n'est donc pas apparue en costume de bergère Louis XV, ni en nymphe gréco-romaine avec un péplum à plis – mais en costume contemporain ! Ce témoignage me paraît d'autant plus intéressant que son auteur est une universitaire cultivée du XXe siècle. Je suis sûre, la connaissant, qu'il s'agit d'une expérience authentique[12] :

« Elle disparut assez vite, mais je l'aperçus à plusieurs reprises durant mon voyage, puis dans la maison, l'espace de quelques jours, comme si elle m'y avait suivie. Elle ne pleurait plus toutefois. Je la voyais légère, aérienne, minuscule, dessinée à traits lumineux comme en fils de la Vierge, se mouvant dans un espace qui me semblait être celui du rêve. Mais, toujours sceptique, je n'osais pas la reconnaître pour ce qu'elle était.

«Je ne la vis plus. J'y pensai. Sa présence avait été assez précise, assez renouvelée, pour braver le ridicule d'en parler à un homme de l'art. Je lui fis le récit de mon aventure. Il me confirma comme une évidence naturelle, à la limite banale, ce qu'en fait je savais : j'avais ramené une fée de la forêt sans y prendre garde, et elle sanglotait de se trouver loin de chez elle. Seulement, j'aurais dû lui témoigner plus d'égards, la nourrir, déposer sur la fenêtre de ma chambre de petits présents à son intention : du lait, du miel, des fruits de saison, qui lui auraient montré de l'amitié, l'auraient peut-être retenue, en tout cas consolée. Je l'avais sottement laissée partir, et c'était dommage, je n'avais pas su profiter de ma chance.

« Je n'étais convaincue qu'à demi quand, flânant dans une librairie, je découvris le livre de Th. Gardner sur le sujet. » (Il s'agit du livre dont je viens de parler plus haut : *The Corning of the Fairies,* signé dans la première version par sir Arthur Conan Doyle, avec Th. Gardner comme co-auteur.) Toujours ce même livre avec son effet choc sur tous ceux qui le lisent ! Livre qui :

« apportait la preuve de la réalité de ces êtres de légende en publiant d'authentiques photographies de fées, les premières. Je n'eus pas de peine à reconnaître ma petite compagne d'hier. Je n'avais donc pas rêvé, ni déliré, ni non plus projeté une quelconque image de mon inconscient, emmagasinée à mon insu. Ce qui m'était apparu, et que venait confirmer la pellicule, était si précis, si ressemblant que je ne pouvais pas l'inventer. Cela n'avait plus rien de commun avec les illustrations des contes de mon enfance, aussi charmantes soient-elles, qui, à la rigueur, auraient pu alimenter les clichés qui m'étaient venus. La petite entité que j'avais eue le privilège d'entrevoir était donc bien l'une de ces reines du monde élémental. Je ne suis pas près de l'oublier ! » Roger de Lafforest continue en donnant un autre témoignage[13]. Et, chose extraordinaire, il s'agit également de quelqu'un que je connais – et dont je ne peux pas mettre en doute l'honnêteté. Il s'agit de la nièce de mon amie Marguerite de Limbourg-Stirum, peintre et auteur des portraits qui ornent la couverture de certains de mes livres. La nièce de Marguerite, Catherine, que j'ai souvent vue à Bruxelles, est également peintre. Elle reçut Roger de Lafforest, qui raconte ainsi l'entrevue :

« En visitant son atelier, dit-il, je tombai en arrêt devant une toile à laquelle elle était en train de travailler (…) et sur laquelle on

distingue un “ petit être de la Nature ”, qui écarte les doigts pour en laisser tomber des gouttes de lumière. Stupéfait par la ressemblance (...) avec les photos publiées par le Dr Gardner, je demandai à Catherine si elle avait eu ce livre en main – “ Je n’ai jamais entendu parler de ce docteur et je n’ai jamais vu son livre ”, me répondit-elle. Il est donc certain que dans ce tableau naïf, il ne s’agit pas d’une réminiscence mais d’un témoignage. La Fée du tableau est bien celle que le peintre a rencontrée. Elle existe dans la Nature, et des témoins l’ont décrite exactement sous la même apparence (...). J’acquis la certitude que Catherine jouissait du privilège assez rare de posséder la vision éthérique. Le témoignage qu’elle m’apporta au cours de nos conversations confirme tous ceux que j’ai reçus de bien d’autres parts : “ Quand j’avais entre quatre et six ans, m’expliqua-t-elle, je voyais les Fées habituellement. Leurs apparitions étaient fréquentes mais brèves, comme furtives, en tout cas très nettes. Mon frère et moi désirions ardemment les rencontrer. Nous parlions souvent d’elles et nous les appelions à haute voix, leur demandant de ne pas se cacher. À la vérité, nous ne savions pas si c’étaient des Fées ; nous ne les nommions pas ainsi. C’étaient de ‘petits êtres de la Nature’, dont la taille n’excédait pas vingt à trente centimètres, très bien proportionnés, aux mouvements vifs et gracieux, avec des ailes transparentes comme celles des libellules. Entre nous, nous les appelions ‘les petits nains’. Tout d’un coup, à l’improviste, il en apparaissait un, que je voyais tout près de moi, vraiment, en chair et en os, puis il disparaissait tout aussi soudainement.” »

Ce que Roger de Lafforest ne dit pas, c’est que Catherine de Limbourg-Stirum ressemble elle-même à une fée : mince, fine,

gracieuse, avec de longs cheveux noirs et des yeux très bleus, il ne lui manque que les ailes de libellules… Elle danse à ravir, chante, peint aussi comme une fée. Je suis vraiment heureuse d'avoir pu apporter ici son témoignage.

Comme vous avez pu le constater, la référence de base sur les fées, c'est vraiment ce livre dont je parlais plus haut : *The Coming of the Fairies* : on n'a jamais fait mieux jusqu'à présent.

Elsie et Frances, le jour où elles prirent ces fameuses photos, ne se doutaient pas de l'événement qu'elles fabriquaient là ! Cependant, récemment l'une d'elles, devenue une très vieille dame, cédera aux pressions de son entourage et déclarera publiquement que « certaines de ces photos avaient été truquées » – pour se rétracter immédiatement après en ajoutant : « mais pas toutes ! » (Même s'il en reste une seule authentique, c'est encore beaucoup trop pour les rationalistes…)

Bref, après la lecture de ce livre culte qui donne à réfléchir, on comprend que madame 464, troublée, soit venue demander à Cayce ce qu'il en pensait. Il répondra sous la forme d'une assez longue lettre, écrite dans son état normal (éveillé !). Dans cette lettre, très différente des célèbres « lectures », on voit apparaître un Edgar qui ne joue pas le moins du monde au prophète. Bien au contraire, il doute de lui, essaie maladroitement de communiquer l'incommunicable s'excuse de ne pouvoir faire mieux, craint d'ennuyer sa correspondante… Bref, le récit étonnant que vous allez lire !

2. Les amis invisibles du jeune Edgar

Voici la réponse de Cayce à la demande de sa consultante madame 464, ou plutôt sa « confession » sur les étranges amitiés de sa jeunesse. La lettre est datée du 31 janvier 1933 (il avait alors cinquante ans) :

Cette question m'intéresse énormément et vaut la peine d'en parler. Je dois dire que j'ai toujours été quelqu'un de prosaïque, de très terre à terre[14]*. Et pourtant, ces compagnons de jeu de mon enfance étaient tout ce qu'il y a de bien réels. Mais ces expériences que j'ai faites quand j'étais petit, et qui m'étaient très chères, me paraissent maintenant lointaines. Je m'en suis beaucoup éloigné. Je me dis que c'étaient seulement des étapes dans mon développement. Peut-être, si j'y avais fait plus attention, cela serait-il différent aujourd'hui. Je ne sais pas comment je dois vous présenter cela pour faire bien les choses, et si ce que je vous raconte peut être valable – et si je peux vous décrire exactement ce qui se passait dans ces expériences de ma prime jeunesse, où je jouais avec ces compagnons invisibles ; car, en fait, je n'ai jamais jusqu'ici essayé d'en parler par écrit – sauf, très vaguement, lorsque j'ai fait un résumé général de ma vie. Donc, si ma lettre vous semble incohérente ou déraisonnable, sachez que c'est parce que j'essaie, à l'état adulte (et sain d'esprit, espérons-le !), de décrire quelque chose en restant dans les limites du raisonnable…*

À part les contes de fées de Grimm ou d'Andersen, je n'ai jamais lu de témoignages d'autres personnes là-dessus. Bien que j'aie échangé une correspondance avec sir Arthur Conan Doyle et que je possède un ou deux de ses livres, je n'ai jamais lu celui dont vous parlez. J'aimerais le lire, et je vais demander à mon fils s'il peut me le trouver à la bibliothèque de Norfolk.

Donc, venons-en à mes expériences, du moins à quelques-unes. Quand cela a commencé, je n'en sais rien. La première fois, me semble-t-il, j'avais peut-être dix-huit ou vingt mois. J'avais une petite maison pour jouer à l'arrière d'un vieux jardin, et c'était plein de chèvrefeuille et d'autres fleurs. À cette saison-là, le jardin était envahi de roseaux qui poussaient très haut, je m'en souviens. J'avais fait un nid par-dessus les roseaux, et c'était un ami invisible qui m'avait aidé à tresser les roseaux et à les lier en gerbe pour constituer un abri. Quand il faisait beau, j'allais jouer là. L'après-midi, maman descendait au jardin et m'appelait. Mon petit ami (qui me semblait avoir la même taille que moi) était là avec moi. Jamais je n'ai pensé qu'il pouvait être « irréel », ou bien qu'il n'était pas l'un des enfants du voisinage. Ce fut seulement lorsque maman me demanda le nom de ce copain que j'allai lui demander. Alors il disparut. Pendant un temps, maman en fut troublée et me posait sans cesse des questions. Je me rappelle que j'avais pleuré parce que, plusieurs fois, elle était venue m'épier – ce qui faisait chaque fois disparaître le copain.

Peut-être une année, ou une année et demie plus tard, grand changement : je n'eus plus un, mais plusieurs copains ! Nous avions déménagé dans une autre campagne, et là, j'avais deux terrains de jeux favoris pour jouer avec ces amis invisibles. L'un de

ces endroits – qui était très spécial ! – était un vieux cimetière où poussaient de très grands cèdres. L'un d'eux avait des branches près du sol, et, sous cet arbre, j'avais aménagé un abri. C'était mon repaire, dans lequel j'entassais mes trésors : des morceaux de verre teinté, des feuilles multicolores et autres belles choses de la Nature – avec l'aide de ces petits amis. Mais ce qui me gênait, c'est qu'on ne savait jamais d'où ils venaient : ils décampaient dès qu'approchait un membre de ma famille !

Mon autre tanière était une vieille meule de foin sur laquelle je faisais des glissades. C'était de l'autre côté de la grand-route au bord de laquelle nous vivions, et en face de la maison. Mon plus extraordinaire souvenir – et c'est sûrement celui qui troubla le plus maman – fut lorsque, regardant par la fenêtre, elle vit plusieurs enfants faisant des glissades avec moi ! Bien sûr, j'avais une petite cachette creusée sous la paille, un endroit dans lequel nous nous asseyions souvent pour discuter gravement des importants problèmes que l'on a à trois ou quatre ans. Maman, donc, regardant par la fenêtre, m'appela pour me demander qui étaient les enfants qui jouaient avec moi. C'est alors que je réalisai que je ne savais pas leurs noms. Et vous allez me demander comment ils étaient habillés. Mais c'étaient des petits garçons et des petites filles. Je suis incapable de vous décrire en détail leurs habits, leur silhouette, leur visage. Je ne pensais même pas qu'ils étaient différents de moi (et l'étaient-ils ?). La seule chose, c'est qu'ils étaient capables d'apparaître ou de disparaître selon l'humeur.

Une fois, juste une, en regardant par la fenêtre de la maison, je vis des fées dehors qui me demandaient de venir jouer avec elles. Cette fois-là, ma mère les vit très bien – mais ne m'empêcha pas de

sortir pour aller les rejoindre. Ce qui se répéta pendant toute une saison, c'est-à-dire tout un été.

Quelques années plus tard – je devais alors avoir six ou sept ans – nous habitions dans un petit bois. C'est là que j'ai appris à parler avec les arbres – ou plutôt, semble-t-il, c'est eux qui parlaient avec moi. J'étais sûr que n'importe qui pouvait entendre les voix qui, apparemment, pouvaient sortir d'un arbre. Il suffisait d'en choisir un (un arbre vivant, pas un mort !), de s'asseoir devant, quinze ou vingt minutes, tous les jours à la même heure, pendant vingt jours. Et, d'après mon expérience, ça marchait ! Je choisissais un très bel arbre et je jouais autour avec mes copains, ceux qui venaient me rejoindre (qui, à cette époque, me semblaient beaucoup plus petits que moi). Nous construisions un magnifique cabanon avec des branches de séquoia, de noisetier, de cornouiller ou d'aubépine. Nous utilisions aussi des violettes, des arums sauvages, et toutes les mousses qui semblaient aimer particulièrement ce petit coin où je retrouvais mes amis pour parler avec eux. Mes amis, c'étaient les petits elfes des arbres. Est-ce qu'on faisait ça souvent ? Je ne sais pas. Nous avons passé plusieurs années dans cet endroit.

C'est là que j'ai commencé à lire la Bible pour la première fois d'un bout à l'autre, là que j'ai appris à prier, là que j'ai eu bien des visions et des expériences spirituelles. Et j'ai vu non seulement les elfes, mais des personnages qui m'ont semblé appartenir au monde des Anciens, particulièrement ceux dont parle la Genèse. Dans ce refuge, je n'étais jamais dérangé par personne de l'extérieur. Ce fut là que je lus la première lettre d'amour d'une jeune fille. Ce fut là que je me réfugiai pour prier lorsque ma grand-mère mourut – elle que j'aimais tant, et qui avait joué un si grand rôle dans mon

enfance.

Décrire les elfes dans les arbres, les fées dans les bois, ou bien ce qui me semblait à moi des anges, des présences, dans leur beauté et les merveilles qui les accompagnaient, je ne le pourrais pas, cela me paraîtrait sacrilège. Ce sont des expériences qui ont été essentielles pour moi – et le sont toujours.

Elles ont un caractère trop sacré pour que Von puisse en parler. C'est comme le tout premier baiser, et le reste... ! Pourquoi est-ce que je fais cette comparaison ? Parce qu'il y a, bien sûr, des manifestations physiques qui accompagnent ces manifestations de toutes les énergies invisibles au milieu desquelles nous baignons. Et malgré tout cela, nous fermons nos yeux et nos oreilles, nous refusons d'entendre la musique des sphères célestes[15]*. Voilà pourquoi nous sommes incapables d'entendre ces voix, de voir ces formes qui se dessinent sous nos yeux ! Pourtant, tout cela est fait pour nous donner des forces, jour après jour !*

Bien sûr, vous voudriez me poser d'autres questions, par exemple : « À quels jeux jouiez-vous ? »

Ils étaient variés : sous l'arbre du cimetière, ou dans le jardin, ou dans le foin, ce n'étaient pas les mêmes. Il me semble que ces jeux étaient adaptés à ce qui m'intéressait à ce moment-là et aux besoins de mon développement. Si je vous disais que mes amis plantaient des fleurs, choisissaient le fourré, ou le petit coin bien caché dans lequel je me faisais une tanière – cela ne servirait pas à grand-chose. Tout cela tendait à me montrer leur beauté, ou me parlait de cette beauté.

C'est là que j'ai appris à lire pour la première fois. Il est possible

que ce soient les présences qui m'aient appris pour la première fois à interpréter ce que nous appelons le « bon livre[16] ». Je ne pense pas, en vous racontant cela, forcer mon imagination, non.

Nos jeux, c'étaient ceux de tous les enfants : on jouait aux amoureux, on jouait au papa et à la maman, on jouait aux frères et sœurs, on jouait aux gendarmes et aux voleurs, on jouait aux paroissiens et aux prédicateurs... On jouait à tout ce qu'on voyait autour de nous.

Maintenant, je n'ai plus aucune de ces visions, ou à peine, et très rarement.

Il paraît qu'une fois où je donnais une lecture[17] pour des prospecteurs de terrains pétrolifères, j'ai interminablement parlé de ces expériences avec les esprits de la Nature (alors qu'en fait, la question posée concernait la recherche de je ne sais quel minerai, ou quel site pétrolier, dans le pays de mon enfance ; car, bien qu'ayant habité à des endroits variés, nos différentes maisons familiales n'ont jamais été à plus d'un kilomètre ou deux les unes des autres !).

Bref, lors de cette séance, les deux secrétaires chargées de prendre la lecture en sténo furent, paraît-il, terrifiées : elles étaient comme paralysées par une présence qui les empêchait de faire le moindre mouvement. Elles ne pouvaient plus que sourire ou pleurer de joie. Et, paraît-il, dès que je commençai à sombrer dans l'inconscience, on m'entendit parler avec une foule de gens – mais on n'entendait que ma voix !

La personne qui dirigeait la lecture cette fois-là posa beaucoup de questions. Mais la seule chose qui ressortait, c'étaient les souvenirs

d'autrefois, de ces journées que nous passions ensemble, les esprits de la Nature et moi – et leur nostalgie de me retrouver le plus tôt possible, afin de continuer ce que nous faisions avec tant de joie, en ce temps-là.

Les sept personnes qui assistaient à cette lecture me racontèrent que cette étrange conversation dura presque trois heures – et, lorsque je me réveillai enfin, ils étaient si impressionnés qu'ils osaient à peine m'approcher ! La personne qui était assise le plus près de moi en fut même tellement terrorisée qu'elle ne voulut pas dormir dans la même chambre que moi, cette nuit-là[18].

Mais comme toujours dans ces cas-là, notre superbe matérialisme se charge de tout expliquer, en disant que c'est seulement un effet de l'imagination…

Ce que tout cela signifie, je n'oserais pas affirmer que je le sais, ou que j'en ai la compréhension totale. Comme je vous l'ai déjà dit, toutes ces manifestations doivent venir de cette Énergie Divine que nous appelons Dieu. Toutes les formes de vie visibles et invisibles émanent de cette Source Unique et en tirent leur essence. C'est Lui qui nous réunira, comme le disait le maître Jésus : « J'ai tant de fois voulu tous vous réunir, comme la poule qui rassemble ses poussins sous son aile, mais vous ne l'avez pas voulu. » Nous sommes orgueilleux comme des coqs, nous voulons rester chacun de notre côté !

Enfin, j'espère que ces quelques souvenirs que je vous livre vous seront utiles. C'est seulement mon expérience personnelle, et je n'oblige personne à me croire. On ne peut pas vivre une expérience à la place de quelqu'un d'autre. On peut seulement en constater les effets sur le comportement de la personne qui l'a vécue. Et ensuite,

juger quels sont les principes sur lesquels elle modèle sa vie. (Lecture 464-12, supplément, 31 janvier 1933)

Pendant toutes ces années d'adolescence et sa vie d'adulte, Edgar fut privé de la joie de revoir ses petits amis invisibles. Mais, peu de temps avant sa mort, ils revinrent se manifester à ses yeux – ce qu'il interpréta comme une annonce de son prochain départ. Il mourra à Virginia Beach le 13 janvier 1944, à sept heures du soir, au moment où le soleil se couchait. Il se produisit alors quelque chose d'insolite :

> « À Virginia Beach et à Norfolk et tout le long de la côte, on parle encore avec stupéfaction du phénomène qui accompagna cet admirable coucher du soleil. Brusquement, un rayon de feu rouge vif se dressa comme un obélisque, jaillissant du disque du soleil. Il atteignit presque le zénith et s'attarda comme un monument de lumière dans le ciel, jusque bien après la tombée de la nuit[19]. »

3. Esprits de la Nature êtes-vous encore là ?

Nous avons fait fuir les Nymphes…

Quand je pâlissais sur les poètes latins, leurs vers étaient remplis de ces divinités champêtres : Nymphes, Satyres, Faunes, etc., que l'on classait sous l'étiquette « Mythologie : allégories poétiques ». Autant dire, n'importe quoi, du vent, des mots. Or Cayce, dans la lecture ci-dessous, prenant le parti des Nymphes, leur accorde le droit d'exister :

> *Dans la Ville aux sept collines*[20] *(…), l'entité était bergère et gardait ses chèvres dans la campagne romaine. Belle de corps, avec une voix claire, elle bénéficiait de visions très précises. Elle ne connaissait le message de Pierre, de Paul et des disciples que par ceux qui passaient (…). Appelée Sylvia, l'entité obéissait à ces enseignements, mais en gardant son équilibre. Dans ce séjour (sur la Terre) l'entité savait très bien jouer du pipeau ou de la flûte.*
>
> *Voilà pourquoi l'entité aurait pu, aujourd'hui, être musicienne de profession, flûtiste ou clarinettiste, ou jouer de n'importe quel instrument dérivé de la flûte en roseaux, qui évoquerait les forêts profondes et les vallons, les grands espaces, la danse des Nymphes et des (autres) divinités. Elle s'émerveillait alors de la caresse du soleil levant sur la colline, des gambades des agneaux et des chèvres dans les chemins creux et de toutes ces splendeurs de la Terre, qui chantent la gloire des créations de l'Esprit du Dieu unique et Son action sur le monde. Car c'était la vie et les rêves de l'entité en ce temps-là, le cadre de ses dons et de son activité. Et ce fut la période où elle connut son*

plus grand épanouissement. (Lecture 683-1)

Qui se soucie encore des Nymphes aujourd'hui ? Grecs et Latins, qui en ont tant parlé, y croyaient parce qu'ils les voyaient. La présence des Nymphes éclairait la campagne d'une douceur mystérieuse que pouvaient ressentir les âmes spirituelles. « Les Nymphes, dit mon excellent dictionnaire Bouillet, étaient les déesses des eaux, particulièrement des eaux douces. On distinguait parmi elles les Naïades, les Néréides, les Océanides (maritimes, celles-là)… Le nom de Nymphes fut par la suite étendu à un grand nombre de divinités secondaires comme les Oréades (nymphes des montagnes et campagnes de Diane), les Dryades (nymphes des bois et des arbres en général, mais particulièrement des chênes : elles formaient des danses autour des arbres confiés à leur garde, dont les troncs leur servaient de retraite), les Napées (nymphes des montagnes, des vallées, des bois, des bocages et des prairies). On regardait les Nymphes non comme immortelles mais comme vivant plusieurs milliers d'années ; on les représentait toujours jeunes et belles, nues ou demi-nues, accoudées près des eaux qu'elles versaient de leur urne, ou dansant près des Satyres. On leur offrait du miel, du lait, des fruits, de l'huile, quelquefois des chèvres.

« Les Anciens y croyaient tellement qu'ils leur construisaient des temples ou bien réservaient dans leur maison un coin avec de l'eau, orné de statures, de vases, de bassins et de fontaines. C'était le Nymphée, en l'honneur des Nymphes. Quelquefois, c'était le plus souvent, une grotte naturelle ou artificielle. L'usage des Nymphées », dit mon *Dictionnaire Bouillet* (de 1880 !), « est encore assez commun en Italie. »

Dans la Gaule antique, on honorait également les Nymphes. Pour les Gaulois :

> « Les déesses étaient innombrables et elles exerçaient une action protectrice quotidienne. Il y en avait une dans chaque fontaine, dans chaque rocher formant un abri, dans chaque arbre… La terre, les eaux et les bois étaient animés pour les Gaulois d'une mystérieuse vie divine. Il y avait partout des esprits cachés, partout des génies (…).
>
> Les Druides surent que, derrière les manifestations de la Nature, se cachaient des présences ; et que, derrière ces présences, étaient les essences du Monde (…).
>
> « Les Druides avaient fait un pacte d'alliance avec les forêts. Cela correspondait alors à une réalité, parce que les forêts étaient vivantes. Ce qui, chez nous, est superstition et légende, était une vérité il y a trois mille ans. Les esprits des arbres, les génies de la Nature existaient, quand leurs corps terrestres n'avaient pas été mutilés… » Ces lignes prophétiques ont été écrites entre les deux guerres mondiales. Que dirait l'auteur aujourd'hui, où la destruction systématique des forêts met en péril l'équilibre de la planète elle-même ?
>
> « Maintenant, ils (ces esprits) ne se laissent plus apercevoir par la race destructrice des créatures à deux pieds, qui met tout son plaisir à les faire mourir. Ils savent que la plus innocente fille d'homme ne songera, en s'en allant dans les endroits où ils vivent, qu'à arracher ce qu'ils ont créé avec

amour, et qui est leur adoration, les fleurs.

> « Au temps où les forêts étaient silencieuses et où la végétation s'épanouissait librement, l'essence vivante des arbres se matérialisait et pouvait devenir visible pour certains hommes, parvenus à la clairvoyance du monde plus subtil qui nous entoure. Tous les hommes primitifs parlent de ces créatures timides, fuyantes, bienveillantes, que sont les esprits de la Nature, et tous leur prêtent les mêmes qualités et les mêmes défauts (...). Nymphes, dryades ou fées sont les mêmes êtres. Mais nous avons pris l'habitude de les considérer comme purement mythologiques. »

J'ai extrait ces lignes d'un merveilleux livre de Maurice Magre, *La Clé des choses cachées*[21], qui mériterait d'être cité tout entier… Il rejoint les aveux de Cayce sur ces présences qui jouent dans la Nature, et la lecture 683-1, où la jeune Sylvia se souvenait des *vallons et des forêts profondes*, *des grands espaces, de la danse des Nymphes et des (autres) divinités (« the sylvan dells, the great outdoors, the dance of the nymphs and the gods »,* dit Cayce dans le texte). Il est à remarquer que Cayce endormi en transe (dans la lecture 683-1) et Cayce éveillé (dans sa lettre à madame 464) sont d'accord sur l'existence des esprits de la Nature, qu'il décrit comme dansant et jouant.

La guerre des arbres

Comment avons-nous perdu contact avec tout cet enchantement ? Maurice Magre donne sa version :

> « Autrefois, cette existence *(des esprits de la Nature)* ne faisait de doute pour personne. L'Église chrétienne, dans son premier effort pour convertir le monde, se heurta aux divinités de la Nature qui étaient partout, sous les arbres de tous les bois, dans le bleu de toutes les sources. Elle ne songea pas, alors, à nier leur existence, parce que c'était une impossibilité. S'il y avait eu des gens cultivés pour ne pas croire aux esprits de la Nature, elle se serait appuyée sur leur opinion. Mais il n'y en avait pas, et elle fut obligée de déclarer que toutes les divinités des arbres et des eaux étaient des démons, animés de la force diabolique[22]. »

Et voilà pourquoi Cayce dit :

> *L'entité Sylvia obéissait à ces enseignements, mais en gardant son équilibre.*

Ces *enseignements de Pierre, de Paul et des disciples* étaient, bien sûr, ceux du Christ. Et l'innocente bergère ne pensait pas une seconde que la parole de ce dernier ait pu condamner *les Nymphes et autres divinités.* Si les apôtres Pierre, Paul et les autres lui avaient dit que le Christ rejetait les esprits de la Nature, comment aurait-elle pu *garder son équilibre ?*

En réalité, les esprits de la Nature obéissent aux instructions

divines. Comme dit Pan à R. Ogilvie Crombie, dans *Les Jardins de Findhorn*[23] : « Je suis le serviteur du Dieu-Tout-Puissant ». Le *cycle* des révélations du groupe de Findhorn, en Ecosse, dont je vais parler plus loin, rend aux esprits de la Nature leur place dans le plan divin. Bien d'accord avec Cayce tant éveillé qu'endormi, ils n'opposent pas le christianisme aux *Nymphes et autres divinités.*

Je pense que le combat mené en Gaule par la primitive Église contre les Esprits de la Nature fut une affaire politique. Il s'agissait de remplacer les Druides et d'éliminer ces derniers. Le conflit dut être aussi violent que celui que l'on connaît entre les disciples du Christ et la vieille hiérarchie juive.

> « Les Druides, dit encore Maurice Magre, vivaient sous les voûtes des arbres, dans des demeures légères dont une seule saison suffisait à effacer les traces. C'est dans les forêts qu'ils tenaient leurs collèges (...). Les grandes forêts gauloises étaient leurs alliées, c'est d'elles qu'ils tiraient leur force. La règle essentielle des Druides était de ne rien détruire de ce qui vit, règle qu'avaient aussi les pythagoriciens, les Esséniens, toutes les grandes confréries des sages antiques (...). Les Druides communiquaient avec les grandes forces végétales des forêts (...), ils étaient les agents de transmission entre les forêts et les hommes (...). Les Druides donnaient au peuple simple des Gaulois la leçon de vivre des forêts. Ils façonnaient leurs âmes en conformité avec l'allégresse d'expression des arbres. »

La façon chaleureuse dont Maurice Magre parle de nos forêts mérite d'être soulignée, en un temps où notre « Gaule chevelue »

disparaît peu à peu sous le béton. Celui-ci n'est que grisaille et tristesse, alors que la Nature est joie :

> « Les légendes parlent toujours de danses de fées silvestres ou des nains de la Terre. Tous ceux à qui il a été permis de voir les esprits de la Nature sont unanimes pour dire qu'ils sont d'une nature joyeuse. La Nature accomplit son œuvre dans la joie, et cette joie domine à mesure que la conscience se développe dans les règnes supérieurs. Les germinaisons et les floraisons sont des œuvres d'allégresse. La pénétration des racines, la montée des sèves, la poussée des feuilles sont senties affectivement par l'âme de l'arbre comme une dilatation de bonheur, et ce bonheur a une vertu de communication ; il peut se transmettre à l'homme, si celui-ci peut trouver un point de contact entre le bonheur végétal et son propre cœur[24]. »

Comme disait Cayce : *Pourtant, tout cela est fait pour vous donner des forces, jour après jour.* (Lettre à madame 464 ci-dessus). Et « le vert paradis des amours enfantines » est inoubliable par cet accord spontané qu'ont les enfants avec cette joie de la Nature. Autrefois, l'amour entre un homme et une femme était ressenti comme un écho de cette allégresse : c'est pourquoi les amoureux s'offraient des fleurs, des fruits, des animaux. La tendance culmine avec les « bergeries » du XVIIIe siècle, où l'on chante pastourelles et pastoureaux s'aimant dans les prairies en fleurs. D'ailleurs, faire la cour se disait aussi « conter fleurette », et toute la littérature érotique, au XVIIIe siècle, tirait son vocabulaire du règne végétal et animal… C'était tout de

même plus stimulant que l'amour dans un cadre de béton, d'acier et de violence.

Enfin, revenons à Maurice Magre, qui explique comment « la chasse aux sorcières » fut d'abord une guerre contre les arbres et contre leurs habitants, les esprits de la Nature.

> « De même que les Gaulois étaient chevelus avec des yeux couleur de rivière, ainsi la terre qui les engendra était recouverte d'épaisses forêts, coupées par les lignes azuréennes des eaux (…). La Gaule était le royaume des végétaux, et la race des hommes était sujette des arbres. À ces arbres tout-puissants, millénaires et s'engendrant sans cesse de la substance de leurs corps, les hommes rendaient un culte. Ils tiraient leur vie de ces dieux bienveillants ; ils communiquaient avec leurs âmes matérialisées ; ils bâtissaient leurs villes en conformité avec les cités plus immenses que formaient les forêts ; ils étaient tributaires des rois végétaux (…). »

Mais cet état de bonheur était trop beau pour durer. Un jour arrivent les envahisseurs, c'est-à-dire les légions romaines, censées apporter « la civilisation » aux « Barbares » :

> « C'est avec l'invasion romaine que commença en Gaule la guerre des hommes contre les arbres (…). Au temps des Druides, les forêts se prolongeaient sans interruption de l'Irlande à la Méditerranée. Des forteresses végétales se dressaient sur les deux rivages de la Manche (…). Les côtes de la Méditerranée, de Nice à Saint-Raphaël, étaient recouvertes d'une impénétrable forêt de frênes. Cette forêt subsista encore

quelques siècles, puisqu'on la voit, au Xe siècle, servir de rempart, par sa densité, contre les invasions des haures.

« (...) Lorsqu'il abordait la côte de Massilia, le Romain pénétrait dans notre pays et, s'avançant dans la direction du nord, il rencontrait des bois de plus en plus épais, de plus en plus étendus. »

Et voici un épisode peu connu de la conquête des Gaules, une catastrophe écologique dont nos livres d'histoire ne parlent jamais :

« C'est l'une des forêts situées aux environs de Marseille, dont Lucain[25] (...) rapporte que, lorsque César ordonna à ses légionnaires de couper les arbres, ils refusèrent, impressionnés par la majesté qui se dégageait d'eux. César, l'athée, fut obligé de saisir une hache et de porter le premier coup, pour leur montrer qu'il n'y avait aucune vengeance infernale à redouter. Il dut sentir, en accomplissant ce geste, qu'il attaquait un ennemi aussi redoutable que les cavaliers de Vercingétorix. C'est alors que commença l'extermination des arbres. Les forêts furent attaquées par la hache et le feu (...). Les Gaulois collaborèrent à détruire les demeures forestières de leurs dieux. Du pays des Éduens au bout de la Moselle jusqu'à celui des Aquitains le long des Pyrénées, des feux flambèrent... Les grandes forêts gauloises avaient été frappées à mort... En perdant ses forêts, la Gaule dépouillée allait changer d'âme... Depuis, les historiens français ont relaté, quelquefois avec tristesse, la défaite de Vercingétorix à Alésia... mais nul n'a songé à associer la défaite des hommes

à la défaite des arbres[26]. »

Jeanne d’Arc et son « Arbre aux Fées »

« Tout arbre a une âme, dit Jean Prieur. Il y avait auprès de chaque village un “ arbre à fées ” que des jeunes filles décoraient de couronnes et entouraient de leurs rondes – vous en souvient-il, Jeanne[27] ? »

Jeanne d’Arc, en effet, déclarera elle-même à ses juges au cours de son procès que :

> « Près de Domrémy, il y a un arbre ; on l’appelle l’arbre des Dames, ou l’Arbre des Fées, quelquefois. Près de là, il y a une source. J’ai entendu dire que les malades y vont boire et puiser de l’eau, afin d’avoir la santé. Ça, je l’ai vu moi-même. Mais s’ils guérissent ou pas, je ne saurais le dire ! J’ai entendu raconter aussi que les malades, quand ils peuvent se lever, vont se promener auprès de l’arbre.
>
> « Et c’est un grand arbre, appelé le Fa, (...) où j’allais quelquefois avec les autres filles, et je faisais des guirlandes pour la statue de Notre-Dame de Domrémy. Les vieux racontaient – pas ceux de mon temps – que les Fées y venaient bavarder. J’ai entendu la Jeanne Aubry, qui était la femme du maire, et ma marraine, à moi qui vous parle, je l’ai entendue raconter qu’elle y avait vu les Fées. Mais je ne sais si c’est vrai ou pas. Jamais moi je n’ai vu les Fées auprès de l’Arbre, que je sache ; si je les ai vues ailleurs, ça, ma foi, je n’en sais rien[28] ! »

Le juge qui interroge Jeanne ne discute pas : il ne fait aucun

commentaire et passe à une autre question. Personne ne reprochera à Jeanne de croire aux fées (visiblement, elle les accepte, tout en s'en défendant un peu !).

Jeanne d'Arc apparaît dans les lectures d'Edgar Cayce où elle a droit à une très longue analyse[29]. Cayce y souligne le contexte mystique et l'exceptionnel niveau « psi » des milieux qu'a fréquentés Jeanne d'Arc à son époque. Le texte ci-dessus est intéressant par le rapprochement entre « *l'Arbre aux Fées* » et la source qui guérit : les Nymphes grecques sont devenues chez nous des Fées, mais ce sont les mêmes entités bienveillantes.

Dans la suite de ses déclarations, Jeanne dit encore : « Je ne sais si, dès l'âge de raison, j'ai dansé près de l'arbre ; c'est bien possible que j'y aie dansé avec les autres filles ; j'y ai plus joué que dansé. »

Comme Edgar Cayce, Jeanne ne trouve pas les mots pour dire à quels jeux on joue avec une fée ! Moi-même, qui ai vécu cette expérience, je ne peux pas non plus la raconter : un voile d'oubli est venu la recouvrir à l'âge adulte. Les souvenirs s'effacent – pourtant, on sait qu'ils sont là et qu'on les retrouvera un jour. Jeanne continue :

> « Il y a aussi un bois, que l'on appelle le Bois-Chenu ; on le voit de l'huis de mon père, il est à une demi-lieue. Je n'ai jamais ouï que les Fées y vinssent bavarder ; mais mon frère racontait qu'on disait à Domrémy : “ La Jeanne a pris son fait auprès de l'Arbre aux Fées ”. C'était faux. Je lui ai dit le contraire. Et quand je vins devers le roi, il s'en trouvait qui demandaient si, dans mon pays, on connaissait un bois

appelé le Bois-Chenu : parce que c'était de là que, selon certaines prophéties, devait sortir une fille qui ferait des miracles. Mais moi, Jeanne, je n'y ai pas cru ! » (Même séance)

En effet, Jeanne avait entendu ses « voix » la première fois dans le jardin de son père – et pas sous « l'Arbre aux Fées ». Mais son témoignage laisse entendre que les gens du pays entendaient parfois des voix prophétiques sous ce même arbre, et dans la forêt « que l'on appelle le Bois-Chenu ». Jeanne se défend d'avoir vu ou entendu des Fées, car celles-ci ont mauvaise presse dans l'Église : superstitions païennes ! Comme elle est devant un tribunal ecclésiastique (présidé par l'évêque Cauchon), Jeanne se tait sur ce qui n'est pas conforme à « la ligne de pensée correcte » de ses juges. Elle ne parlera donc que des « voix » censées provenir de « Saintes » dûment cataloguées par Rome : Sainte Catherine et Sainte Marguerite, qu'elle décrira conformément à l'hagiographie officielle.

Plus tard, dans une autre séance, le juge demandera à Jeanne : « Dites voir, est-ce que c'est sous l'arbre que Sainte Catherine et Sainte Marguerite vous sont apparues ?... Vous savez, l'Arbre, celui dont nous avons parlé déjà ?

– Je n'en sais rien, répond notre Pucelle.

– Alors, c'était auprès de la fontaine qui coule au voisinage ?

– Là, oui, je les ai entendues. Mais ce qu'elles m'ont dit à ce moment-là, je ne sais pas. »

Jeanne sera interrogée indéfiniment sur ses voix : les juges cherchent à la condamner comme sorcière. Ils voudraient lui faire dire qu'elle a eu des contacts avec les esprits de la Nature,

uniformément considérés comme « diaboliques » par l'Église. Avec beaucoup de finesse, Jeanne évitera le piège… ce qui ne l'empêchera pas d'être condamnée. Car son procès fut un procès politique, où s'affrontaient à travers elle des hommes dévorés par la soif du pouvoir. Comme dit Cayce :

> *Rares sont ceux que le pouvoir ne détruit pas en tant qu'hommes*[30].

Comme Maurice Magre le disait dans les passages que j'ai cités plus haut, la condamnation des esprits de la Nature par les premiers évêques fut une affaire politique. C'est aussi l'avis de mon ami Jean Prieur :

> « Les Druides furent victimes de la conquête romaine, puis de la conquête chrétienne. Pour briser leur puissance politique, les Romains détruisirent leur sacerdoce, et les initiés déchurent au rang de diseurs de bonne aventure. Les chrétiens, qui ne connaissaient qu'une survivance abâtardie du druidisme, le calomnièrent comme ils avaient calomnié les cultes gréco-latins, comme ils avaient été eux-mêmes calomniés. La cérémonie de la cueillette du gui du chêne devint à leurs yeux une démonstration de basse idolâtrie. De même, ils avaient flétri sous le nom d' "orgies" les cérémonies d'Éleusis, qu'ils ne comprenaient pas ou feignaient de ne pas comprendre[31]. »
>
> « Les arbres aux fées (furent) les derniers vestiges en terre chrétienne de ces beaux et grands végétaux que vénérait le monde antique – qui eut le grand mérite de sacraliser toute la

Nature[32]. »

La France enchantée

Car les campagnes d'autrefois n'étaient pas vides comme elles le sont aujourd'hui. Le paysan est devenu une espèce en voie de liquidation, comme l'aigle, l'ours et le blaireau… Non seulement il n'y a plus de paysans, plus de faune sauvage, plus de villages, mais il n'y a plus d'« Arbres aux Fées » ni de « sources sacrées ». J'en rencontre quelquefois, complètement abandonnées, dans mes promenades : le bassin est en général encombré de boîtes de Coca-Cola, de bouteilles en plastique, d'emballages de cartouches laissées par les chasseurs… La source est polluée, on n'ose même plus la boire, et j'ai l'impression d'entendre pleurer la nymphe (ou la fée) qui en avait la charge.

Autrefois, dans chaque petit bois il y avait des elfes. Au pied de chaque arbre se cachait un petit gnome. Près de chaque mare se tenait une fée. Les campagnes étaient peuplées de ces entités mystérieuses qui en faisaient le charme. Il y avait aussi des monstres, comme la Bête du Gévaudan, la Tarasque d'Arles, le Grand Babaou et les simiots du pays catalan… Au clair de lune, dans les clairières, on pouvait voir danser les fées, les korrigans, les sorcières du sabbat – ou voir traîner les fantômes ! Les sites anciens, les cimetières, les tombeaux, les endroits consacrés étaient protégés par des entités – ou des anges – « gardiens du seuil ». C'était passionnant, la campagne… on y faisait des rencontres !

Mais rassurez-vous : les présences invisibles – les bonnes comme les mauvaises – n'ont pas toutes disparu. Voici le

témoignage de l'actrice Anne Vernon. Elle raconte qu'à une époque de sa vie, elle vivait toute seule en Provence, dans une maison isolée au bord de la forêt :

> « Une nuit, sur la piste forestière, la colline était baignée par la lumière du ciel, car il y avait pleine lune ; j'aperçus de loin un animal qui bondissait vers moi à grande vitesse : " Tiens ! Mon chat qui vient me rejoindre pour une promenade ", pensai-je. Mais non, il ne s'agissait que d'une ombre, longue écharpe grise, impalpable comme une fumée, qui avait ralenti pour passer à la hauteur de mes bottes. En lisant le livre du commandant de gendarmerie Tizané, j'appris que ces phénomènes ne sont pas rares dans les campagnes. On leur a même donné des noms, écrit-il, " la Bigoume " ou " le Galipote[33] ". »

D'autres amis, très proches de moi, ont également rencontré ce « Galipote » – je raconterai plus loin comment. La campagne, c'est parfois impressionnant – surtout la nuit. Certaines personnes sont terrifiées par les présences invisibles qu'elles pressentent (mais d'autres ne voient rien du tout !). À mon avis, lorsque les esprits de la Nature sont chassés par le béton et les ordures, ce sont des entités malfaisantes qui viennent les remplacer. Personnellement, ce dont j'ai le plus peur, pour l'avenir, ce sont les extraterrestres négatifs – ceux dont parle Jacques Vallée dans ses enquêtes. Ils sévissent de préférence la nuit, sur les routes de campagne désertes (nombreux témoignages au Brésil, aux États-Unis, en France…).

Les « roches aux fées »

J'ai sous les yeux un livre du Dr Max Gilbert, de Vaucottes près d'Yport, en Seine-Maritime, qui s'intitule *Les Pierres des Fées dans la Gaule Antique*[34], où il recense patiemment les innombrables – innombrables ! – sites mégalithiques associés aux fées ; par exemple « le Creux-ès-Faies » à Guernesey ; la « Roche aux Fées » à Marcillé, entre Rennes et Vannes ; ou la « Grotte aux Fées » près de Locminé ; la « Grotte aux Fées » à Fontvieille en Provence, entre Mettray et Saint-Antoine-du-Rocher près de Tours ; la « Maison des Fées » à Miré en Anjou, à Quarré-les-Tombes, dans le Morvan, *etc.* Partout en France, dolmens, menhirs, cromlechs et allées couvertes sont associés aux esprits de la Nature – et toujours les ruines, quelles qu'elles soient. Dans son livre, Max Gilbert remarque que la tradition populaire associe aux pierres, sous le vocable « fées », différentes entités :

1) des esprits de la Terre comme les gnomes ou « gobelins » ;

2) des fantômes de défunts, parmi lesquels il peut y avoir une « Dame blanche » ;

3) le souvenir des prophétesses prêtresses du monde celtique, que l'on appelait « wrach » en Bretagne (d'où, par exemple, l'Aber-Wrach) ; c'est le cas de la fée Viviane ou de la fée Mélusine dont l'existence historique est probable ;

4) il y a aussi la rémanence de divinités gréco-latines, nymphes et dryades attachées à un lieu précis.

Les grandes cathédrales dédiées à Notre-Dame ont toutes été bâties sur des sites sacrés celtiques, où l'on honorait la « Grande Mère » à travers ses manifestations dans la Nature.

> « La Mère symbolise la réalisation de la beauté idéale. Dans la contemplation de la Beauté, que ce soit celle d'une femme qui marche ou celle d'un arbre qui jaillit sur une hauteur, l'homme atteint un état intermédiaire entre l'intuition et l'intelligence, le sommet le plus élevé où puisse parvenir l'esprit humain. La Mère a toujours été représentée (...) Les chrétiens lui donnèrent le nom de Vierge Marie. Mais quand ils portèrent le culte de la Vierge Marie en Gaule, il n'était pas un Gaulois qui ne la connût déjà. Seulement, ils l'appelaient différemment depuis des siècles. Et comme la Mère se présentait à eux sous l'infinie diversité des formes vivantes de la Nature, elle était pour eux les Mères. (...) Chaque fontaine était l'expression dans la matière d'une Mère vivante ; et beaucoup accomplissaient des guérisons miraculeuses avec leurs eaux (...). On y allait alors en pèlerinage. »

L'auteur rappelle plus loin l'origine de la cathédrale de Chartres, certainement bâtie sur un sanctuaire de « Mère » honorée par les Gaulois. Des recherches archéologiques récentes ont montré que l'emplacement de la cathédrale chrétienne avait été, dans une époque antérieure, l'emplacement d'un temple.

> « Les Mères (...) n'ont fait que changer de nom. Mais elles entendent les appels formulés avec d'autres syllabes par des hommes de même race. Elles sont encore cachées sous les pierres des autels chrétiens. Et quand un croyant murmure “

Je vous salue Marie ", c'est Onuava qui se dresse entre les cierges et murmure "Je suis là[35]"».

Ces lignes, écrites en 1935, n'auraient pas été désavouées par Cayce, lui qui dit que le Christ et son âme sœur (que nous connaissons aujourd'hui comme Marie) se sont incarnés sous des noms différents dans toutes les civilisations[36]. Celle que les Druides connaissaient comme « la Grande Mère » était un visage ancien de Marie. Voilà encore ce que dit Henri Durville :

« Les fées sont placées par la légende en tous les lieux où les divinités de l'ancienne Gaule avaient été honorées.

Ces séjours poétiques attribués aux fées prirent une importance particulière. De là les dénominations employées : « mare aux fées », « grottes aux demoiselles », « île des fées », « puits de la fée », « mont des fées », « mottes des fées », « tour des fées »... dit Henri Durville, qui a écrit un livre entier sur les fées[37].

Les pierres, les mégalithes, les ruines sont en général dans des sites isolés et, à ce titre, conviennent bien à ces présences mystérieuses qui, selon la tradition, détestent être dérangées. Dans les révélations des voyants de Findhorn[38], les esprits de la Nature et les « *devas* » (anges) des jardins expliqueront à Eileen Caddy et à Dorothy Mac Lean qu'on doit toujours laisser dans chaque jardin, chaque parc, un espace inviolé, où le jardinier ne devra pas pénétrer. Ce sera le « laboratoire » des esprits de la Nature, qui ne peuvent travailler que loin des présences humaines.

« La nuit », dit encore Durville, alors que les grands arbres étendaient majestueusement leur ombre qu'agrandissaient encore

les reflets de l'astre d'argent, les fées s'assemblaient en des lieux écartés. Assemblées où la grâce et la bonté pactisaient dans un cadre de pure beauté. C'était « le rond des fées », bien différent certes des réunions où l'orgie déployait ses excès (...). Les familiers de la chasse aux pâquerettes rencontrent souvent sur les collines herbues des bandes circulaires d'un vert plus sombre, où la végétation plus touffue est aussi plus haute de moitié. Très souvent hémicycliques, épanouies, parfois en une parfaite circonférence, ces bandes diffèrent de diamètre et de largeur ; elles semblent tracées au compas et s'empourprent à l'automne d'un diadème d'oronges et d'autres cryptogames aux vives couleurs. Une vieille tradition nous affirme que les Fées ont dansé là leur ronde, au clair de lune[39]. »

Vous êtes prévenus... Si vous sortez tôt le matin dans la France profonde, vous verrez peut-être un « rond de fées » ! C'est fou le nombre de livres et d'auteurs qui en parlent. Tous, bien entendu, recouverts d'un silence méprisant par la Sorbonne...

Entre la France rurale qui parlait aux fées et la France citadine qui ne jurait que par « le rationnel », la première a perdu la partie... Pour toujours ? Non ? Dans nos campagnes désertées, les esprits de la Nature vont revenir un jour...

Les Esprits de la Nature fuient les humains

Bien que le nom « macadam » soit d'origine écossaise et l'Ecosse leur pays préféré, les esprits de la Nature détestent les grandes villes polluées. Voilà pourquoi les jardins citadins sont moins beaux que ceux de la campagne : aucune plante ne peut pousser, semble-t-il, sans la présence constante des gnomes et des fées.

Les Esprits de la Nature fuient les humains. Ils leur sont hostiles parce qu'ils leur reprochent de détruire cette Nature qu'eux passent leur vie à construire. Mais les enfants, qui sont encore sans préjugés, ont toujours leur faveur. Et lorsqu'ils jouent avec eux, le contact se fait dans la joie, comme le racontait Cayce plus haut. Bien d'autres enfants que le petit Edgar ont eu, et auront encore, ce privilège :

> *Le petit peuple qui habite les vallées soutiendra et guidera activement l'entité dans ses jeunes années, lorsqu'elle sortira dehors.* (Lecture 1775-1)

Malheureusement, *le petit peuple* habite la campagne… et très peu la ville. Voilà pourquoi les enfants des villes, aujourd'hui, sont bien plus nerveux, bien plus instables, bien plus difficiles. Ils manquent de ces jeux magiques avec les petits elfes qui leur apportaient cette joie profonde, indispensable à leur croissance.

Voici encore une lecture qui parle de cette « influence stabilisante » des esprits de la Nature sur les enfants :

L'influence de Mercure apporte à cette entité une forte sensibilité musicale ; en particulier une sensibilité spéciale à la symphonie – qui est un écho de la musique des sphères célestes. Car pour cette entité, la beauté des crépuscules, la progression des planètes et de la Lune sont toujours un sujet d'émerveillement. Tout cela est plus significatif pour elle que pour la plupart des autres gens. La beauté de la Nature dans toute son activité, les nuages, le tonnerre, les éclairs, toutes les voix de la Nature répondent à l'entité ; elles éveillent chez elle un écho profond et sont pour elle une influence stabilisante. C'est souvent difficile à comprendre pour ceux qui n'en ont pas l'expérience, et pour ceux qui n'ont pas été agréés par ceux au service desquels l'entité s'est mise. (Lecture 1716-1)

La dernière phrase de ce fragment de lecture *found favor in the grace of those whom the entity serves* désigne les entités invisibles qui peuvent apporter la paix à l'esprit humain en dilatant son cœur angoissé et en répondant à ses questions. Mais cela n'est possible qu'à une condition : ceux qui s'intéressent aux esprits de la Nature doivent d'abord être *agréés* par eux. Ils doivent ensuite établir une collaboration fondée sur le respect. Car ces esprits peuvent les aider de mille manières différentes (et efficaces !). Nous avons vu plus haut la lecture où Cayce conseillait à un prospecteur pétrolier d'écouter les suggestions des lutins. Ce sont des esprits de la Terre : ils savent très bien ce qu'elle contient !

Le premier des services que peuvent nous rendre ces « esprits familiers », comme on les appelait autrefois, c'est de nous informer. De l'avis de Cayce, nous avons eu grand tort de mépriser leur enseignement :

Que le Créateur utilise un gnome, une fée, un ange ou n'importe quelle entité pour nous guider dans votre évolution, très bien ! (...) Pourvu que vous alliez dans la direction précise où vous devez aller ! (Lecture 338-3)

Telle est également la voie spirituelle du groupe de Findhorn, dont la lecture fut la joie de ma vie ! Les premiers témoignages reçus par les voyants fondateurs de la communauté, Peter et Eileen Caddy, Dorothy Mac Lean furent traduits en français sous le titre *Les Jardins de Findhorn*[40]. Leur démarche consiste à retrouver le dialogue avec les esprits de la Nature, qui sont les secrétaires et les collaborateurs du Dieu Tout-Puissant (au contraire de ce que prétendaient nombre de prédicateurs !).

Un des amis de groupe de Findhorn, R. Ogilvie Crombie dit « R.O.C. », vieux monsieur spécialisé depuis longtemps dans l'étude des esprits de la Nature, raconte comment un jour il vit un petit faune danser dans les jardins botaniques d'Édimbourg, en Écosse (espace vert exceptionnel au cœur d'une grande ville bruyante). Voici quelques extraits de cet extraordinaire dialogue, que je vous conseille de lire *in extenso* dans *Les Jardins de Findhorn :*

« Le petit faune dansait tout autour de l'endroit où j'étais assis ; il s'arrêta un moment, me regarda, puis s'assit jambes croisées en face de moi. Il avait l'air tout à fait " vrai de vrai Je me penchais et lui dis :

– Hello !

Il sauta d'un bond sur ses pieds, sidéré, et me fixa.

– Tu peux me voir ?

– Oui !

– Je ne te crois pas. Les humains ne peuvent pas nous voir.

– Mais si. Certains le peuvent.

– Alors, dis-moi à quoi je ressemble ?

Je le décrivis comme je le voyais. Toujours l'air aussi sidéré, il se mit à danser en faisant de petits cercles.

Roc intéressa tellement le petit faune que celui-ci l'accompagna chez lui dans son appartement… Il retourna se promener dans les jardins botaniques pour revoir le plus souvent possible son petit ami – et ce contact l'amena à rencontrer « quelqu'un » de beaucoup plus important :

«Je descendis Prince Street, la plus grande artère d'Édimbourg. Comme je tournais au coin de l'une des rues qui longent la National Gallery, je m'arrêtai : il y avait une atmosphère insolite. Je n'avais jamais rien ressenti de pareil. (…) Alors, je réalisai que je n'étais pas seul. Une silhouette, plus grande que moi-même, marchait à côté de moi. C'était un faune, rayonnant d'une puissance impressionnante (…).

– Alors vous n'avez pas peur de moi ? me demanda-t-il.

– Non !

– Ça alors ! Tous les humains ont peur de moi (…). Vous savez qui je suis ?

– Vous êtes le grand dieu Pan, m'entendis-je dire sur le moment.

– Alors vous devriez avoir peur ! Votre mot “ panique ” vient de la peur que provoque ma présence ! »

Voilà, le mot est lâché : la peur ! c'est la peur qui nous ferme le

chemin de la connaissance qui est, comme dit Cayce, la source de tous nos maux. Mais revenons à cet extraordinaire dialogue :

« Vous croyez en mes sujets ? reprend Pan.

– Oui.

– Vous les aimez ?

– Oui, je les aime.

– En ce cas, m'aimez-vous ?

– Je n'ai rien contre.

– EST-CE QUE VOUS M'AIMEZ ?

– Oui.

Il me regardait avec un sourire étrange et une étincelle au fond des yeux – qu'il avait bruns, profonds et pleins de mystère.

– Vous savez, bien sûr, que je suis le diable ? Vous vous rendez compte que vous venez de dire que vous aimez le diable ?

– Mais non, vous n'êtes pas le diable, vous êtes le dieu des bois et de la campagne ! (…)

– Vous savez bien, pourtant, que l'Église chrétienne primitive m'avait pris comme modèle pour représenter le diable ? Regardez donc mes sabots fourchus, mes jambes poilues et mes cornes ! »

En effet… c'est une question délicate. Sans vouloir accuser personne :

« L'Église a condamné tous les dieux païens et les esprits de la Nature en les assimilant à des démons (…), reprend Roc.

– Pensez-vous que l'Église ait eu tort ?

– Elle a fait ce qu'elle a pu, avec les meilleures intentions du

monde. Mais (pour moi) c'était une erreur. Les anciens dieux ne sont pas tous des démons (...).

– Alors, je ne sens pas le vieux bouc ? demande Pan.

– Non ! répond le vieux monsieur, ravi. »

Et le dialogue continue... À la fin, Pan finit par se présenter comme « le serviteur du Dieu Tout-Puissant » et affirmer que « lui et ses sujets sont désireux d'aider l'humanité, en dépit de la façon dont elle nous a traités et dont elle abuse de la Nature. Mais pour cela, il faut qu'elle affirme qu'elle croit en nous et consente à demander notre aide. »

Si j'ai cité ce passage, c'est pour donner envie de lire le reste. Pour moi, j'ai relu vingt fois au moins *Les Jardins de Findhorn* – toujours avec la même joie intense. Penser qu'on va enfin reconnaître et respecter les esprits de la Nature, c'est comme si je me sentais réintégrée à moi-même. Ces êtres que j'ai aimés dans mon enfance, voilà que des voix s'élèvent pour les justifier, les défendre, leur rendre le droit d'exister ! Enfin !

Ce livre merveilleux, qui rassemble une collection de messages de différents voyants sur le même sujet distingue trois sortes d'interlocuteurs invisibles :

1) Les esprits de la Nature, dont le rôle est de veiller à la croissance et à la floraison du règne végétal. Ce sont les ouvriers – qui travaillent dans la joie et la beauté.

2) Ce que l'équipe Caddy-Mac Lean a appelé « les Devas » (mot indien qui peut se traduire par « Anges ») : les responsables de chaque phénomène. Par exemple, chaque phénomène météo

naturel (pluie, vent, neige, orage) est contrôlé par un Ange en chef, responsable de la bonne marche des choses ! Également, chaque espèce de fruit, de légume ou de plante, chaque espèce animale et pour chaque pierre, relève d'un Ange responsable chargé de veiller à ce que le schéma divin soit bien respecté (qu'il ne sorte pas un concombre d'une graine de tournesol, par exemple…).

3) Enfin, il y a les messages du Christ reçus par Eileen Caddy et qui sont d'une grande beauté (dont ceux traduits sous le titre *La Petite Voix*[41].

Les Anges de la météo

Ce qui me plaît sur les cartes marines anciennes, ce sont les petits Anges joufflus qui représentent les vents. Dans l'Antiquité gréco-romaine, on pensait qu'il y avait une divinité responsable pour chaque courant d'air !

Borée était le vent du nord, comme son confrère l'Aquilon. Au sud, on avait Notus, Auster et Africus ; à l'est, Eurus et enfin à l'ouest, Zéphir et Favonius. Tous étaient aux ordres du dieu des Vents, Éole. Il les tenait enfermés dans les cavernes des îles éoliennes…

L'idée des Anciens resurgit actuellement. Voilà comment débutent les messages de ces entités supérieures, ou « Devas », qui régissent les échanges bioénergétiques sur la planète :

> « Oui, vous êtes destinée à coopérer à ce jardin. Commencez par penser aux esprits de la Nature et aux esprits hiérarchiquement plus élevés. Branchez-vous sur eux. C'est une démarche tellement inhabituelle que vous éveillerez leur intérêt. Ils seront fous de joie de trouver enfin quelques membres de la race humaine qui veuillent bien solliciter leur assistance. Par esprits hiérarchiquement plus élevés, je veux parler d'esprits comme les esprits des nuages, de la pluie ou des espèces végétales… Les petits esprits de la Nature obéissent à leurs instructions. »

Voilà qui explique le pouvoir des sorciers, chamanes, faiseurs de pluie – dont on connaît des cas dans tous les pays, y compris chez

nous ! Le vent, la pluie, la neige ne sont pas des fatalités aveugles, des hasards inexplicables : il y a une pensée qui les anime, un être que l'on peut appeler Ange, Deva ou Esprit de la Nature supérieur, qu'importe. L'essentiel est qu'un dialogue soit possible entre nous et eux. J'ai trouvé une lecture où Cayce mentionne l'existence de ce genre d'Ange :

> *Cette entité (...) possède des pouvoirs psi ou occultes. Ayant eu des expériences avec l'esprit de la pluie, avec l'esprit du coucher de soleil, avec celui d'une rivière, celui d'un arbre, celui d'un troupeau ou d'une horde d'animaux, celui d'un banc de poissons, etc., l'entité gagnera beaucoup à continuer (...). Pour la plupart des gens, tout cela c'est pure imagination, mais pour l'entité, au contraire, ce sont des signes recouvrant des réalités constructives et créatrices (...) qu'elle peut utiliser ; ce qui lui permettra de contrôler, d'influencer, de diriger les phénomènes.*
>
> *Par exemple, lorsque l'entité plante quelque chose – même une noix ! – et qu'elle accompagne son geste de mots de bénédiction, elle peut garantir que cela fera un noyer à la génération suivante ! L'entité, avec ce magnétisme qu'elle porte au tréfonds d'elle-même, peut aussi mettre ses mains autour du même tronc d'arbre et lui ordonner de ne plus donner de noix (ce qu'il fera) – même s'il en donnait déjà à ce moment-là !* (Lecture 3657-1)

C'est beaucoup plus que la « main verte » qui est décrite ici. Il s'agit de quelqu'un qui a eu des contacts avec les esprits directeurs de la Nature et qui sait leur parler ! Aujourd'hui c'est rare – et le grand public pense que tout cela *est pure imagination,*

comme dit Cayce. Mais à la génération de nos petits-enfants, à l'Ère du Verseau, ce sera différent. Beaucoup de gens seront capables de collaborer avec les esprits des vents :

> « Dans le monde nouveau, dit l'ange à Dorothy Mac Lean, ces royaumes seront tout à fait ouverts aux humains, ou plutôt, devrais-je dire, les humains seront ouverts à eux ! Recherchez le contact avec les glorieux règnes de la Nature, en y mettant toute votre intelligence et toute votre sympathie. Et sachez que ces êtres sont des êtres de lumière, désireux d'aider – mais ils se méfient des humains, qui recherchent tout ce qui est faux. »

Plus loin, l'ange expliquera comment il travaille :

> « Je suis entièrement consacré à mon travail : il se présente à moi de façon claire : il s'agit pour moi de manifester des champs d'énergie – quels que soient les obstacles – et il y en a beaucoup dans le monde infesté par l'homme ! Le règne végétal n'a aucun ressentiment contre ceux qu'il nourrit ; mais l'homme prend ce qui lui est donné avec désinvolture, sans dire merci. Cela nous déplaît et provoque notre hostilité à son égard. » (Les Jardins de Findhorn)

Dans la lecture 3657-1 ci-dessus, Cayce parlait de *l'esprit du coucher de soleil.* Or, parmi les interlocuteurs invisibles qui se présentèrent à Dorothy Mac Lean, figure un « Ange du Paysage » (dont elle parle beaucoup dans son livre, *Le Chant des anges).* Chaque paysage, chaque région, chaque lieu semblent avoir le leur… Ce n'est pas pour rien que l'on parle de « l'esprit du lieu »,

sur lequel nous reviendrons plus loin.

Il y a aussi des anges chargés de faire rouler les planètes sur leurs orbites. Ils s'occupent aussi de *la musique des sphères célestes*[42], et certains d'entre eux, d'après Cayce, veillent sur notre nuit et notre jour :

> *Ainsi, nous avons ceux qui régissent la Lumière, c'est-à-dire le Son, et ceux qui régissent la Nuit.* (Lecture 262-56)

Cayce emploie le mot *ruler :* celui qui « régit ». C'est-à-dire qui veille à ce que la Loi s'accomplisse.

Le Deva de la diorite

> « Vos pierres mêmes et vos rocs sont pénétrés d'effluves divins. La Terre recèle en son sein du feu et de l'eau, mais elle est surtout animée d'une grande force spirituelle intérieure et invisible, qui crée et recrée sans cesse. Cette force est pensée (...). Elle anime la pierre, le roc. " Il y a une conscience dans tout ce qui vit." Les minéraux eux-mêmes ont une vie, qui est la concentration en eux de la pensée divine et créatrice. Rien de ce qui vient de Dieu ne peut périr. Son émotion demeure fixée dans le règne minéral. »

J'extrais ces messages de différents voyants du livre de Jean Prieur *Les Témoins de l'invisible*[43].

Pour chaque rocher, chaque pierre, chaque caillou, il y a un esprit de la Nature qui veille : korrigan, troll, gnome, lutin, gibelin, *etc.* Ce sont les petits « Esprits de la Terre ». Et, coiffant ceux-ci, un ange (ou deva) compétent en géologie et particulièrement affecté à tel ou tel « poste minéralogique ». J'aimerais voir l'Ange de la mer de Craie (très parisien), l'Ange du Jurassique (qui fronce le sourcil quand on ramasse une ammonite fossile !) ou le Deva de la « diorite orbiculaire » (lequel est corse et honnit les affreux touristes qui pillent sa carrière !), Cayce est tout à fait d'accord sur le fait que les cailloux font seulement semblant de dormir :

> *Cette personne est capable d'entendre la chanson ou les mouvements de certaines pierres (...), tout à fait de la même manière que ceux qui écoutent pendant des jours et des jours un arbre grandir.* (Lecture 440-11)

À ce consultant, Cayce conseillait d'aller au musée d'Histoire naturelle de New York et de se mettre devant un *grand bloc de lapis* (lazzuli ?), que les lectures lui avaient indiqué. Il devait s'asseoir devant – et *il l'entendrait chanter* ! (Lecture 440-3).

Et j'en reviens aux *Mémoires* de Dorothy Mac Lean que je citais plus haut :

> « Un jour, dit-elle, je réalisai que je n'étais jamais entrée en contact avec un Deva du règne minéral, et je décidai d'essayer (...). À mon grand étonnement, je me retrouvai devant l'un des plus puissants Grands Êtres de toute mon expérience, qui me parut embrasser l'Infini. C'était l'Ange Cosmique des Pierres. Il me précisa qu'il s'occupait de la vie minérale à ses différentes étapes :
>
> « Vous devriez réaliser que la matière dense est influencée dans son processus de fabrication par les énergies des étoiles. C'était la beauté de ce caillou précis qui vous a conduite à moi. La Beauté vient de Dieu, elle agit à tous les niveaux. La conscience de la Beauté vous amène à l'unité intérieure (...). Plus vous apprécierez la Beauté, plus vous serez reliée à l'Univers (...). Vous comprenez maintenant que vous ne pouvez faire autrement que de regarder avec un immense respect le moindre caillou – et l'adorer, parce qu'il est un fragment de mon immensité. Nous sommes heureux que, de cette façon, vous ayez entr'aperçu un peu de la gloire de Dieu. La gloire de Dieu est partout, jusqu'au plus petit grain de sable[44]. »

La Fée de la moisson

« Elle m'a pris par la main et m'a conduit (...) vers un vaste champ rempli des plus beaux lys blancs. Et voilà que j'ai aperçu de petits êtres diaphanes qui se mouvaient *dans* et *entre* les fleurs... Je n'en croyais pas mes yeux !

– Mais, dis-je, les contes de Fées sont donc vrais ici ?

– Elle s'est mise à rire :

– Les contes de Fées sont vrais partout ! »

Et l'auteur de ce récit *post-mortem,* Albert Pauchard, de s'émerveiller de voir *«partout* ces gracieuses petites créatures, qui avaient l'air de s'amuser ». Mais « son guide lui explique qu'elles sont réellement en train de vivifier les plantes parmi lesquelles elles s'ébattent[45] ».

La plupart de ceux qui ont vu des esprits de la Nature les décrivent comme en train de danser et de jouer : Frances et Elsie, qui en ont pris des photos, R. Ogilvie Crombie qui a décrit le petit faune en train de danser devant un arbre – et Cayce lui-même *(je vis des fées dehors, qui me demandaient de venir jouer avec elles).* Il parle sans cesse de ces *jeux* dont il a la nostalgie, de ses *amis d'autrefois,* qui souhaitent le retrouver *afin de continuer ce que nous faisions avec tant de joie en ce temps-là.*

Les messages de Findhorn le répètent aussi sur tous les tons : les esprits de la Nature travaillent dans la joie, et ce travail, qui apparaît comme un jeu, est indispensable à la croissance des plantes !

J'avais moi-même reçu un jour un message de mon père (une dizaine d'années après sa mort), où il me disait que dans les espaces invisibles éclairés par la lumière christique, tout est joie. Les êtres invisibles qu'il rencontrait dans les hautes sphères, entièrement branchés sur la longueur d'onde divine, et situés à leur place dans le plan de Dieu, évoluaient dans la joie.

Ainsi, ces petits êtres nous apparaissent-ils toujours comme étincelants de gaieté, de légèreté, d'humour, de beauté. Tous les témoignages concordent.

> « En ce qui concerne les petits elfes, dit encore Albert Pauchard, (...) l'expression que je suis arrivé peu à peu à distinguer chez eux, c'est la joie de vivre ! »

Dans le merveilleux jardin qu'il visite, notre auteur finit par rencontrer un esprit de la Nature, hiérarchiquement supérieur aux petits elfes, une fée :

> « Et voilà que, peu à peu, je me rendis compte d'une présence plus éthérée encore et beaucoup plus grande que les joyeux elfes, plus sérieuse aussi quoique rayonnante de joie. C'est la direction même de ce monde enchanté, celle qui en contrôle les forces actives. Elle semblait, je ne sais comment, englober le tout en elle-même. Et pourtant, à la voir, elle n'était pas plus grande que la taille humaine (...). Il semble que son rôle soit de vivifier la vie végétale.
>
> « On dirait un Super-Elfe. Chez Elle, même grande joie, mais plus profonde. Un intense amour s'en dégage[46]. »

Voilà donc une fée, un ange féminin, « qui contrôle toute une

armée d'agents invisibles de notre Mère la Nature, (...) agents qui ont un rôle conscient à jouer dans la croissance des arbres et des plantes », dit encore Albert Pauchard. (Mais comme il dicte, après sa mort, ce qu'il voit à une médium, les esprits de la Nature sont observés depuis l'autre côté de la barrière... Cependant, ses descriptions ressemblent tout à fait à celles qu'en donnent les vivants, de ce côté-ci !)

Dans *Les Jardins de Findhorn*, les Anges (ou Devas) de chaque espèce végétale cultivée dans le jardin viennent se présenter tour à tour. Par exemple, un jour, c'est le Deva du chou qui vient expliquer comment il faut s'y prendre pour cultiver celui-ci, – et quelle est la leçon spirituelle offerte... par le chou ! (Frisez, frisez, il en restera toujours quelque chose !) Un autre jour, arrive le Deva du pois de senteur, qui passe lui aussi ses instructions et son message. Puis le Deva du « chénopode Bon Henri » (cousin de l'épinard). Puis celui de la rose de Damas, *etc.* Finalement, Peter Caddy le jardinier, ayant obéi aux instructions, verra sortir de ses mains des choux de vingt kilos, et des tomates grosses comme des melons – à la stupéfaction des braves gens du village ! Findhorn, localité glaciale, aride, balayée par tous les vents d'ouest de la côte atlantique, n'avait rien produit de tel jusque-là (l'Ecosse étant plus connue par ses moutons, son whisky et ses vieux châteaux hantés !)

Il y a une lecture de Cayce où il évoque les *Anges des lavandes* (comme il y a plusieurs espèces de lavande, je suppose qu'il faut un Ange spécialiste à chacune !) :

> *Est-ce que la lavande a jamais favorisé les plaisirs charnels ? Elle a plutôt toujours été le moyen par lequel les Anges de*

lumière et de compassion amenaient l'âme des hommes dans un lieu de paix et de miséricorde (Lecture 274-10)

Autrement dit, la lavande est l'« outil thérapeutique », c'est-à-dire le moyen, pour l'Ange du même nom, de soulager les hommes qui souffrent. Les Devas des plantes médicinales sont tous des Anges médecins, forcément !

À Paris, rue de Bourgogne, j'habitais un minuscule studio dont j'avais transformé au moins huit mètres carrés sur trente en jardin d'hiver. La nuit, j'avais le sentiment de présences qui se faufilaient entre les branches – et ça fleurissait en permanence ! Les rosiers nains, l'amaryllis, le clivia, les jacinthes, les azalées, les tulipes mettaient un zèle extraordinaire à fleurir pour me faire plaisir. Je ramassais sur le trottoir, à l'heure des poubelles, chaque soir, les plantes dont les gens ne voulaient plus, parfois encore très belles ! J'avais l'impression qu'elles voulaient encore vivre et m'appelaient au secours : je les ramassais en leur promettant une longue vie heureuse chez moi ! Rempotées, arrosées, ensoleillées, elles reprenaient du poil de la bête et ne se faisaient jamais prier pour fleurir double !

Je ne peux pas me passer de fleurs et d'arbres. Même une toute petite plante verte, même une « mauvaise » herbe… mais du vert ! Ces dernières années, nous avons été inondés de films d'anticipation, qui ont soulevé l'enthousiasme des foultitudes – comme, par exemple, *La Guerre des étoiles.* Or, avez-vous remarqué, dans ces films de science-fiction, une caractéristique générale : l'absence *totale* du monde végétal ? C'est métal hurlant et béton partout. Un univers complètement minéral. L'horreur absolue, le prolongement naturel (si je puis dire) de cet *american*

way of life qui hait la Nature et la tient pour « sale ». Lorsque j'offrais des fleurs aux gens de Virginia Beach, ça ne leur faisait aucun plaisir : les maîtresses de maison regardaient le bouquet d'un air consterné, disant : « Qu'est-ce que je vais bien en faire ? Ça amène des microbes, ça salit l'eau des vases et ça ne rapporte pas d'argent. » Et je ne vous dis pas la tête que faisaient mes amis de là-bas quand j'allais ramasser des herbes dans la forêt pour m'en faire une salade... Dieu merci, aujourd'hui à Gstaad, dans l'Oberland bernois, je viens de passer la journée à ramasser des champignons. Hier, j'en avais trouvé de merveilleux que j'ai montrés au spécialiste : « vénéneux », tel fut son verdict. J'étais consternée d'avoir pillé la forêt pour rien. Ce soir, vérification faite, c'est mieux : j'ai écouté avec un peu plus d'attention la voix des lutins et j'ai mis la main sur des « bolets chocolats » (spécialité suisse !). Nous nous sommes mijoté des *lasagne ai funghi* italo-helvètes inoubliables. Les gens d'ici ont chacun leur coin à champignon, ultra-secret, que pour rien au monde ils ne vous montreront. Ah mais ! (C'est comme les Bretons avec leurs trous à crevettes !) Moi, je me moque pas mal de leurs cachotteries : les lutins me diront tout !

Le roi des taupes

Bien entendu, les animaux s'intègrent à leur place dans ce schéma divin. Chaque espèce animale, comme chaque espèce végétale, relève d'un Ange (ou Deva) compétent.

Les animaux sauvages agissent en collaboration avec les esprits de la Nature, grands et petits. Tous les animaux domestiques que j'ai eus ont, à la campagne, un comportement folâtre : ils « jouent » avec quelqu'un. Mon chien suit du regard « quelqu'un » ou « quelque chose » qui se déplace le long de cette branche pourtant immobile. On voit bien d'après son langage gestuel qu'il communique avec un interlocuteur.

Il y a dans *Les Jardins de Findhorn* une folle histoire de taupe qui m'a beaucoup amusée. Un jour, Peter Caddy dit à Dorothy Mac Lean : « Faites quelque chose : les taupes ravagent le potager ! » Et celle-ci d'entrer en méditation pour contacter le Deva spécialisé. « Me concentrant sur l'essence d'une taupe, je captai l'image d'un assez terrifiant Grand Roi Taupe, avec une couronne sur la tête, assis dans une caverne souterraine » ! S'ensuit un dialogue où Dorothy explique le conflit entre les taupes et le jardinier, et propose une solution : que le patron envoie ses subordonnées grignoter ailleurs leurs rations de racines... Au mieux, les jardiniers réserveront un coin de jardin non cultivé exprès pour mesdames les taupes... Le peu amène personnage répond : « Humm » et Dorothy se demande si elle a été bien comprise... Mais oui : les taupes ne reviendront plus dans la zone des cultures, se cantonnant désormais dans leurs « réserves ».

La tradition catholique attribue à chaque être humain un ange gardien. Si les animaux supérieurs ont une âme individuelle (et pas seulement une « âme groupe » partagée par une espèce), il est logique qu'ils aient droit, eux aussi, à un ange gardien. Dans les (sublimes !) messages du Christ recueillis par Cyril Scott, on peut lire :

> « En vérité, les animaux ont une âme. Hélas, c'est dans quelques-uns de ces pays où l'on chante Mon Nom avec le plus de ferveur et où Mon Image se dresse à tous les carrefours que Mes Préceptes de charité sont les plus méconnus, car les gens traitent avec cruauté mes bien-aimés frères qui se taisent. " Les animaux n'ont pas d'âme, prétendent-ils, donc peu importe la façon dont nous les traitons ! " Mais leurs assertions sont fausses, elles sont basées sur l'ignorance et le manque de sagacité (...).
>
> « En outre, il y a des hommes au cœur de pierre, qui tourmentent Mes créatures pour conquérir un plus grand savoir, mais ces connaissances mal acquises sont de maigre valeur ; on pourrait les gagner par des moyens moins cruels. O Mon fils, c'est un terrible péché que de chercher la connaissance en torturant des créatures innocentes[47]. »

Donc, les animaux, tant sauvages que domestiques, souffrent énormément de l'homme. Ils ont besoin d'être appréciés et aimés, sinon ils se découragent et disparaissent. Les « espèces en voie de disparition » sont celles qui ont perdu le moral... J'ai lu quelque part – impossible de retrouver la référence – une histoire qui m'a fait pleurer. Il s'agissait de chevaux employés au fond des mines

de charbon au XIXe siècle, en Angleterre. Les malheureux ne voyaient jamais la lumière et passaient leur (courte) vie à tirer les wagonnets de minerai. Un voyant anglais avait transmis des messages d'une entité dont le travail consistait à descendre dans les mines. Invisible aux humains, elle était visible aux chevaux auxquels elle apportait le réconfort qui leur permettait de survivre. Je ne sais pas si c'était une entité humaine ou angélique – en tout cas, elle se consacrait au soulagement de ces malheureux sans espoir. (« J'aimerais bien faire ça quand j'aurai fini mon " trip " terrestre ! » m'avait dit ma fille Éléonore à laquelle j'avais lu cette histoire.)

Un de mes lecteurs avait un très beau chien-loup, qui fut assassiné par un chasseur. Il m'a envoyé un magnifique poème sur la mort de cet animal :

« Mon compagnon, mon ami,

Tu es parti vers les champs célestes

Où la lumière est étincelante,

Retrouveras-tu cette vie de clarté

Que tu quittas pour vivre avec moi ? (…)

Ta disparition si subite va-t-elle m'aider

À voir plus clair en moi ? (…)

Ne plus te voir, te toucher, te sentir

Et pourtant continuer à vivre comme avant

En ayant perdu un morceau de soi,

Un morceau d'univers[48] ? »

Comme le chien ne parle pas, les gens pensent qu'il ne comprend pas, dit un jour Cayce. (Lecture 552-2)

En réalité, les animaux sont des intermédiaires entre les Anges et nous, entre les esprits de la Nature et nous. On a oublié les traditions du christianisme, où les saints étaient représentés avec un animal : saint Roch et son chien (qui venait le nourrir dans son ermitage), saint Gilles et sa biche (qu'il avait défendue contre les chasseurs[49], saint Hubert et son cerf (auquel il dut sa conversion), *etc.*

Il est inutile d'essayer de voir les Esprits de la Nature si l'on ne s'est pas réconcilié avec le règne animal. Il peut y avoir des espèces que l'on aime moins – mais il faut désarmer son cœur à leur égard.

Si chaque espèce végétale a une leçon spirituelle à manifester, comme l'ont dit les Devas à Findhorn, il en est de même pour chaque espèce animale :

Car chaque animal, chaque oiseau, chaque volatile ont été nommés en raison d'une particularité qu'ils possèdent – et qui correspond à une étape du développement de l'Homme sur la Terre.

La Vie, qu'elle se manifeste dans une herbe, une rose, un arbre, un chien, un chat, un oiseau, un animal, EST une manifestation de ce que vous adorez sous le nom de DIEU. (Lecture 1367-1)

C'est une splendide leçon de vie (que donnent les animaux) et qu'il faut étudier : il y a beaucoup à y gagner ! (Lecture 294-87)

Comme dit Pierre Monnier[50] : « Dieu nous entoura de vies innombrables, que vous qualifiez inconsidérément d'inférieures. »

Ce qui fait écho à la lecture 1641-1 de Cayce[51] où il répond à une personne qui lui parle des

> « RÈGNES MINEURS : L'ANIMAL ET LE VÉGÉTAL » :
>
> *Ces règnes appartiennent à l'Âme-Conscience universelle. Chaque âme entité fut créée, c'est-à-dire a commencé, au commencement avec le Père.*

Vous noterez que Cayce parle dans ce passage des *âmes entités* des règnes animal et végétal – il estime donc, lui aussi, que les plantes et les animaux « ont une âme ».

Je terminerai le chapitre par un article sur le chien attaché, que je voulais citer depuis longtemps, paru en 1989 dans *L'Action zoophile*[52], journal de défense des animaux, animé par la très courageuse Jeanne Gerdolle :

> « Nous sommes loin des *Tristes Tropiques.*
>
> « Décor : la belle campagne française, " la France profonde ".
>
> « Une ferme s'étire sur fond de France aux couleurs bucoliques des saisons qui se succèdent, immuables, douces, chaudes, rudes.
>
> « Une voix rauque s'époumone à toute approche : un chien au bout d'une chaîne trop courte ou trop lourde hurle sa détresse, son incompréhension du monde dit humain.
>
> « Un chien condamné à l'enchaînement à vie avec pour tout abri la précarité de quelques tôles ou quelques planches

disjointes, du nom de “ niche ”, censées l’aider à survivre à la canicule de l’été, aux intempéries de l’hiver.

« Ce chien meurt rarement à l’attache, car ses bons maîtres, nos braves fermiers français, abrègent ses souffrances d’un coup de fusil de chasse quand son filet de voix épuisé n’annonce plus que faiblement les visiteurs.

« Ou mieux encore, ce pauvre “ ne-sert-plus-à-rien ”, sera vendu, de 30 à 50 fr, en récompense de ses loyaux services, à un pourvoyeur de laboratoires : ses tendres propriétaires économisant ainsi une cartouche.

« La niche ne sera pas longtemps vacante, des jappements timides, affolés de tendresse, de peur et de solitude, d’un minuscule chiot assurent déjà la relève. Cet appel encore empreint de pitié et d’amour des hommes se transformera, avec la cruauté du temps et des humains, en signal d’alarme (…).

« La corde qui s’incruste dans le cou du malheureux lui rappelle l’inutilité du sacrifice imposé ; son rôle d’ “ esclave objet à vie ” n’empêche pas nos paysans de dormir, bercés de leur bonne conscience et des aboiements de leur chien martyr. »

L’esprit des lieux

S’il y a un « Ange » ou Deva, chargé de veiller sur chaque paysage naturel, il y en a aussi un chargé de veiller sur chaque village, chaque maison…

Dorothy Mac Lean raconte qu’elle eut l’occasion d’habiter sur les pentes du mont Lassen en Californie. C’est un volcan qui ne sommeille que d’un œil ! Son Ange (un Deva V.I.P[53]) se présenta ainsi :

> « Je me tiens en profondeur et je semble invisible – mais je travaille à la force du poignet pour remuer les déchets accumulés par les siècles, car maintenant le temps est venu de la transmutation de ces déchets. Oui, si des êtres comme vous pouvaient devenir clairs et brillants, l’esprit rempli de lumière, vous pourriez, vous aussi, transmuter les déchets – et nous serions unis dans une même activité (…). Je travaille, comme je l’ai toujours fait, mais toujours enchaîné à un schéma de fonctionnement que j’ai accepté, il y a une éternité (…). Vous autres humains, vous êtes la fine fleur de ce schéma – et c’est votre tour d’utiliser le feu pour changer la Terre, tout comme votre prise de conscience doit brûler vos déchets intérieurement et extérieurement[54]… »

La tradition affirme qu’il y a de bons et de mauvais lieux. Certains lieux sont réputés « magiques », ils ont quelque chose de mystérieux, une puissance cachée dans les profondeurs, comme vient de dire l’Ange du volcan Lassen. Ainsi parle le Christ dans

Visions du Nazaréen, que j'ai cité plus haut :

> « Un jour, Je reviendrai (...). Ceux qui se sont épanouis par l'amour et le sacrifice dans le passé (...) recevront le don de la mémoire. Ils retrouveront ces pouvoirs obtenus dans la solitude et la retraite qu'ils s'étaient imposées[55] (...). Ces pouvoirs seront accrus et vitalisés par des courants de force occulte, qui seront générés par des centres sacrés en Syrie et en Palestine. Il y a longtemps, J'ai béni ces lieux secrets pour qu'ils puissent devenir des sources sacrées (...). J'ai ordonné de cacher des talismans en divers endroits, qui deviendront des sources de forces spirituelles, où le fidèle pourra venir guérir son corps et son âme. Quelques-uns de ces lieux sacrés furent créés dans le monde occidental et existent encore aujourd'hui. Et sur chacun de ces lieux sacrés veille un Ange gardien[56]. »

Anne-Catherine Emmerich, dans ses *Visions*[57]*,* parle ainsi de Melchisédech :

> « Je l'ai vu souvent, quand, bien avant le temps de Sémiramis et d'Abraham, il apparut dans la Terre promise qui était encore le désert – comme s'il organisait le territoire, comme s'il choisissait et préparait des endroits précis (...). C'est ainsi que je le vis creuser une source sur une montagne : c'était la source du Jourdain (...). Melchisédech posa un rocher à l'emplacement où devait s'élever le Temple, bien avant la fondation de Jérusalem. Je le vis planter comme du grain les douze pierres précieuses qui étaient enfouies dans le lit du Jourdain et sur lesquelles se tenaient les prêtres portant

l'Arche d'alliance au moment du passage des enfants d'Israël. Et ces pierres grandirent (...). Melchisédech appartient à ce chœur d'anges affectés aux pays et aux peuples. »

Cayce a beaucoup parlé de Melchisédech, qu'il estimait être une incarnation ancienne de Jésus (il le dit dans plusieurs lectures[58]). En ce qui concerne l' « esprit des lieux », voici ce qu'il conseille à l'un de ses consultants, qui avait autrefois été un *sorcier* indien, spécialisé dans l'hydrothérapie. Monsieur 707 voulait retrouver l'endroit exact où il avait vécu cette vie de guérisseur et demandait à Cayce comment il pourrait s'y prendre :

> *Lorsque l'entité, dans son corps actuel, voudra mieux connaître le moi qu'il a été lorsqu'il vivait dans ce pays (...), (pas seulement pour une satisfaction matérielle, mais aussi pour une satisfaction intellectuelle), il devra chercher à localiser l'endroit précis. Qu'il aille dans cette partie du pays, à certaines saisons, comme on le lui a indiqué. Car là, il y a des énergies naturelles – c'est-à-dire des Énergies de la Nature – qui voudront collaborer avec l'entité, pour l'aider à réaliser son désir : localiser avec exactitude le site où il a vécu.* (Lecture 707-5)

Les archéologues devraient solliciter ce genre de « collaborateurs » quand ils font des fouilles…

Le consultant demande ensuite à Cayce de lui donner des repères géographiques. Cayce répond en fournissant quelques précisions :

> *La première chose à faire sera de sentir les lieux au cours*

d'une paisible méditation sur place (...). Prenez le temps de le faire, deux, trois, quatre jours. (Lecture 707-5)

C'est la même méthode qu'à Findhorn : prière et méditation. Celle-ci permet de se mettre dans l'état de paix intérieure où l'on commence à percevoir les énergies de la Nature. Cayce n'emploie pas ici le mot « esprit de la Nature » *(Nature spirit),* mais le contexte indique bien qu'il s'agit d'êtres qui ont une volonté : *qui voudront collaborer avec l'entité,* dit-il, *(« that would work together with the desire of the entity »).* Comme il le déclarait au prospecteur pétrolier dans la lecture que j'ai donnée plus haut (1265-2), il y a sur place des lutins, des gnomes – et un « esprit du lieu », qui se chargeront de signaler à monsieur 707-5 ce qu'il cherche !

Roger de Lafforest, qui a consacré tout un livre aux esprits de la Nature, y parle beaucoup de ces « Esprits des lieux » qui peuvent être une fée, des anges, des guides spirituels divers... ou, dans le cas des « mauvais lieux », des présences maléfiques appartenant à différentes catégories de bas-astral[59]. Car cela existe aussi...

Les manifestations de mauvais esprits sont sûrement l'une des raisons qui ont poussé la primitive Église à condamner en bloc tous les esprits de la Nature. Un théologien allemand, du nom de Weinel, a écrit tout un livre pour expliquer que :

> « Les échanges avec les bons esprits se produisent selon les mêmes lois et sous les mêmes conditions que les communications avec les esprits du mal. Ce n'est que par le contenu et le comportement des esprits que l'on peut voir la différence[60]. »

Il est certain que les cultes rendus aux esprits de la Nature, aux nymphes des fontaines et des grottes, aux esprits des bois, etc., ont été en partie pervertis.

> « Les mauvais esprits puissances qui se manifestaient jour après jour (...) étaient vus par les voyants de ces époques *(romaine et grecque)*[61]. »

Il y eut certainement une dégénérescence des cultes païens, « bacchanales » ou « saturnales » qui se transformèrent en folie destructrice (au lieu d'être une forme de psychothérapie collective comme c'est le cas en Afrique, par exemple).

L'époque ne permit pas de faire le tri : nous le faisons beaucoup plus facilement aujourd'hui. Comme le dit Jacques Donnars :

> « Le grand drame de notre Occident, c'est d'avoir perdu le rythme, d'avoir exclu la danse du lieu de la cérémonie.
>
> « L'Église a toujours été violemment hostile aux musiques qui risquaient d'emporter les chrétiens dans la transe, croyant que celle-ci est le chemin par lequel les démons, les diables, les anges déchus, les lutins ou les korrigans tentent d'occuper à nouveau ceux qui ne sont autorisés qu'à adorer Dieu l'unique. Le jour où les danseurs ont été chassés de l'Église, le jour où il n'y a plus eu de danse sacrée, une coupure terrible s'est produite (...). À un certain degré de perception, tout chante (...). Il y a un langage magique, une manière d'accorder le monde du dedans et celui du dehors, de trouver des rythmes qui accordent nos âmes et les lieux... Car les lieux ont bien " une âme " et n'ont pas tous les mêmes vibrations. Il

y a des lieux inspirés, mais aussi de mauvais lieux. Il est certain que l'on peut être possédé par l'entité d'une ville, d'une montagne, d'une rivière, d'un lac, d'une forêt ; nous voici au milieu des dryades, des hamadryades, des nymphes, des elfes, de tout ce que notre judéo-christianisme a balayé en ne laissant plus rien – dans nos campagnes – de ce frémissement de l'invisible ou du mystérieux, que ces petites vierges naïves nichées au creux des antiques fontaines[62]. »

Les traditions rapportent l'existence de fées locales, attachées non seulement à une source, à une fontaine, à une grotte, etc., comme les nymphes – mais très souvent chez nous à une ruine. Dans une commune du Morbihan dont j'ai oublié le nom, il y avait un vieux château que l'on disait habité par une fée. Le propriétaire, qui vivait à Paris, faisant fi des superstitions locales, avait décidé de vendre cette ruine qui ne lui rapportait rien. Le jour de la vente, lorsque le commissaire-priseur annonça le prix, on entendit une voix claire, féminine, qui répondit : « Eh bien moi, j'en propose tant », (« tant » était une somme dix fois plus élevée). Tous les hommes se regardèrent, ahuris. Car aucune femme n'était présente dans la salle. La scène se passait en 1911, je crois ; et l'usage, en basse Bretagne, n'était pas que l'on fit participer les femmes à une vente publique. La voix invisible ne pouvait être que celle de la fée. Alors les hommes, en silence, un à un, quittèrent la salle : le commissaire-priseur se retrouva tout seul. Et la fée, à la voix cristalline, resta tranquillement dans sa ruine, que personne ne songea plus à lui contester.

Les architectes d'autrefois étaient bien plus sensibles que nous à l'« esprit des lieux ». Cette perception, cette attention se voient

dans les plus beaux de nos monuments anciens. Il se dégage de ceux-ci une harmonie structurelle, certes – mais aussi une harmonie avec l'esprit du lieu, et avec les entités invisibles qui habitent là. C'est cette harmonie « totale » qui attire les touristes, même s'ils n'en ont pas conscience. J'ai revisité cent fois les Invalides à Paris, en m'émerveillant de l'accord secret entre les formes du dôme et la présence suppliante des entités qui l'entourent. Car l'hôtel des Invalides était le dernier séjour des vieux soldats dont beaucoup furent enterrés là – leur présence est encore perceptible, c'est pourquoi on ressent une impression de « froid » autour du monument. La forme, les lignes, le décor de celui-ci, sont en plein accord avec ces présences encore animées d'un grand amour pour le pays qu'elles ont servi en tant que soldats. C'est encore plus saisissant la nuit, lorsque le dôme est éclairé : un puissant « esprit des lieux » y réside[63].

Gare aux fées Carabosse !

Il y avait aussi de méchantes fées. « La croyance en leurs méfaits était si vive que jusqu'au XVIIe siècle, en l'église de Passy, une messe était célébrée chaque saison pour préserver la contrée de leur colère[64]. » Roger de Lafforest ajoute que c'est bien dommage qu'on ait arrêté de célébrer ces messes… vu les calamités qui se sont abattues ensuite sur ce village du vieux Paris…

En France, nous avons une très riche tradition de fées locales. Dans le Jura, c'était une fée spéciale, la vouivre (…). Dans les Vosges, « les dames vertes » sont inséparables du lac de Longemer… Mais les trois plus célèbres de nos fées locales sont Viviane, qui règne sur la forêt de Brocéliande en Bretagne, la fée Morgane et la fée Mélusine, protectrice – (et ancêtre !) – d'une famille du Poitou qui fut puissante au Moyen Age : les Lusignan de Luxembourg.

Mais il n'y a pas que les « Belles Dames » ou les « Carabosse » à être attachées aux « lieux » : partout en France, il y avait des farfadets, des lutins… En Bretagne, les korrigans étaient censés habiter les alignements mégalithiques ; on les considérait aussi comme des sortes de bons génies protecteurs des villages.

Je suis bien heureuse que Cayce ait parlé de tout ce *petit peuple,* dont l'existence est universellement attestée. Et qu'il en ait parlé en leur accordant une grande importance – comme nous l'avons vu dans sa confession à madame 464 : c'est un signe que nous allons vers d'autres temps.

4. Et si on allait danser avec les elfes ?

Et pourquoi pas ? Ils nous attendent ! Les esprits de la Nature finissent toujours par se manifester à ceux qui recherchent leur compagnie avec un cœur sincère. Je voudrais, dans ce dernier chapitre, y encourager mes lecteurs et lectrices. Voilà pourquoi j'ai décidé de raconter moi aussi mes propres expériences.

Les ondines de la Manche

Quand mes filles Gwénaëlle et Éléonore étaient au collège en Angleterre, j'allais les voir une à deux fois par mois. Le seul ennui est qu'il fallait traverser cet égout gris appelé la Manche. Après avoir essayé tous les systèmes de transport, sans en trouver aucun de bon, j'avais fini par m'abonner à l'hydroglisseur, le pire de tous. Une fois sur deux il était en panne pour cause de tempête, d'avarie – ou de grève du personnel !

Pendant tout le voyage, je me sentais très mal, j'étais dans un état que je ne peux décrire que comme « à côté de mes pompes ». En fait, comme je m'en aperçus peu à peu en essayant d'analyser le malaise, c'était une sorte d'état de transe provoqué par les vibrations des moteurs. Dès que le vrombissement démarrait, je sentais se dévisser mes trois corps – comme un puzzle qui se désemboîtait malgré moi. Je perdais ainsi en partie le contrôle de mon corps physique (comme c'est la règle générale dans tous les états de transe). Cela me rendait difficile de faire les gestes simples qu'on demande à n'importe quel pauvre péquenot voyageur : se lever pour aller boire un petit jus au bar, faire la queue au bureau de change, *etc.* Le malaise ne cessait qu'en touchant le port.

Un jour, en arrivant à Douvres par un temps ambigu, je trouvai la Manche dans son état « Spécial collection d'hiver ». Des camaïeux gris ; ciel plombé, mer plate et brillante comme une feuille d'argent, lumière phosphorescente venant d'on ne sait où… À la fois sublime et inquiétant !

Dès que les moteurs commencèrent à vrombir, je sentis ma vision se dédoubler : je voyais la mer, oui, et autre chose en plus. Au-dessus de chaque vague, il y avait une sorte de «vortex», un tourbillon d'énergie animé, un être vivant, comme chacun des individus qui composent une foule. Il y en avait à perte de vue. Chacun de ces êtres s'occupait de « sa » vague. Je ne pourrai jamais dire à quel point c'était beau et joyeux. Fascinée, je restai le nez collé à la vitre du hublot pendant tout le voyage. Quand on toucha la côte française, les moteurs ralentirent et je récupérai mon état normal : la vision disparut, à mon vif regret. J'étais dans une joie folle. Je ne sais pas comment j'ai su que c'étaient les esprits des eaux : ça s'est imposé à moi.

Plus tard, j'ai lu les descriptions faites par des gens qui avaient vu, senti et décrit la même chose.

J'ai essayé souvent aussi de percevoir les petits gnomes dans les souches des vieux arbres – et les lutins dans les cheminées. Je n'ai jamais réussi à les voir « en face », mais j'ai eu assez souvent la sensation de leur présence : je voyais quelque chose bouger « dans le coin de mon œil ». (Quand on ne regarde pas à un endroit précis et qu'on voit quelque chose au bord extrême du champ de vision.) Lorsque nous nous promenions à bicyclette, Lawrence Steinhart[65] et moi-même dans la forêt de Virginia Beach, je lui demandai s'il voyait parfois les esprits de la Nature. « Oui, me disait-il, mais seulement à l'angle de l'œil, quand je tourne un peu la tête ! »

Le domaine de Boisset-les-Prévenches

C'est un château de Normandie, assez ancien, et construit sur un site encore plus ancien…

L'allée qui mène au château est bordée de tilleuls tricentenaires. Un soir, en rentrant du village avec Hugo de Bonardi – le châtelain – j'eus peur : des présences invisibles rôdaient autour de nous. « Sais-tu que les gens du village refusent absolument de prendre cette allée après la tombée de la nuit ? me dit-il. Ils font bien, c'est archi-archi-archi hanté ! » lui répondis-je en claquant des dents…

Hugo, habitué aux « présences », ne s'en inquiétait plus. Moi, je passais des nuits blanches, au milieu de bruits suspects, de silhouettes évanescentes, de tableaux qui bougeaient tout seuls, de portes qui s'ouvraient et se refermaient itou… Bonjour la terreur !

Andréa, une amie américaine d'Hugo, vint se plaindre à moi :

« Savez-vous, Dorothée, que cette nuit, j'ai été réveillée brusquement. Quelqu'un touchait mon pied sur l'édredon. J'ai vu devant moi une silhouette… et j'ai eu très peur. Je ne veux pas dormir une nuit de plus dans cette chambre !

– On peut calmer le fantôme…

– Vous croyez ?

– Je vais essayer. »

J'avais bien repéré que la chambre était « habitée ». Or, je connais bien les habitudes de messieurs-dames les fantômes : ils

vont toujours se planquer dans les cheminées et les miroirs. Je me mis devant et, saisie d'une colère froide, j'apostrophai la « présence » : « As-tu fini d'emm… Andréa, sale égoïste ? Ça n'est pas parce que toi tu ne dors pas, que tu as le droit de réveiller tout le monde. As-tu fini de jouer les sales gosses pleurnichards pour qu'on s'occupe de toi ? »

Le fantôme ne répondait rien, il se tenait coi. Je sentais que c'était le genre vieux mec assez paumé. Il écoutait…

Alors voilà ce que je te propose : cette nuit, je prierai pour toi. Mais à une condition : que tu fiches la paix à Andréa ! Compris ? Andréa, dis-je à celle-ci. Je pense que cette nuit, tu pourras dormir.

La nuit suivante, je dis le chapelet aux intentions du fantôme. (« Décampe enfin, au lieu de croupir dans une cheminée normande, même pas du XVIIIe siècle ! Va donc faire du tourisme éthérique sur d'autres planètes… »)

Le lendemain, Andréa émergea de son édredon, absolument enchantée : « Pas vu le *dibbouk* ! » me dit-elle (Andréa, juive et new-yorkaise, appelait les fantômes par leur nom yiddish).

Ce modeste succès me donna l'idée de monter un « atelier de fantômes » pour les membres de mon association « Le Navire Argo ». Ce fut un festival : je n'aurais jamais cru que l'on pût soulever une pareille densité de spectres de toutes les époques au mètre carré de prairie normand. C'est alors qu'Hugo me signala qu'il y avait – aussi ! – au fond du parc, un endroit très très étrange, réputé être une nécropole gallo-romaine, qui n'avait jamais été fouillée.

À la nuit tombante, nous allâmes reconnaître l'endroit. Nous étions cinq : Hugo « maître et seigneur des lieux » ; deux jeunes étudiants, Guilain et sa sœur, stagiaires au château ; une amie, Josée Giron, et moi-même.

Nous suivions un chemin qui s'enfonçait dans la forêt. Arrivée au milieu de ce chemin, recouvert des arbres qui faisaient une voûte verte au-dessus de nous, je vis se dresser parmi les troncs une haute silhouette noire. J'avais l'impression d'un vénérable vieillard, mi-arbre mi-homme. *No trespass !* me dit-il, ce qui veut dire « Passage interdit». (J'avais souvent des messages de Cayce ou de mon père dans cette langue, car à l'époque je travaillais tous les jours à traduire des lectures.) Au moment où j'entendais clairement cette voix, Guilain s'arrêta net :

« Je ne vais pas plus loin, me dit-il.

– Pourquoi ?

– Je… je ne dois pas ! J'ai le sentiment de déranger quelqu'un ! »

Je racontai aux quatre autres ce que j'avais entendu. La sœur de Guilain avait très bien entendu l'avertissement et voulait rentrer. Hugo, lui, n'avait rien perçu : normal, en tant que maître de maison, « on » ne pouvait pas lui interdire d'être chez lui.

Rentrés au coin du feu, nous discutâmes pour tenter de définir ce que nous avions « vu » ou « entendu ».

Guilain – le plus jeune de nous – avait bien senti la présence. En l'analysant, je n'avais pas l'impression d'un « fantôme », comme le gêneur d'Andréa – mais plutôt d'une entité genre « esprit des lieux », ou « gardien de seuil » – un être chargé à la fois de veiller sur les tombeaux (invisibles d'ailleurs dans les sous-

bois) et d’empêcher la dégradation du site naturel.

Le Gardien du Seuil

C'est la première fois de ma vie que j'affrontais cette réalité occulte. Toutes les traditions en parlent avec une belle unanimité. Les initiés de jadis avaient tout un « parcours de combattant» à accomplir avant d'être jugé dignes d'être admis aux mystères. Le Gardien du Seuil garde les trésors à l'entrée du palais enchanté : il essaie de barrer la route aux sceptiques, aux poltrons, aux gens d'un niveau insuffisant. Mais celui qui aura le courage de l'abattre sera admis au « Séjour des Bienheureux », ou des Fées…

Dans la Genèse, c'était le Chérubin armé d'une épée flamboyante qui interdisait l'entrée du Paradis Terrestre à l'humanité déchue. Le *Livre des Morts* et les textes anciens de l'Égypte développent abondamment ces thèmes. Dans les mythes grecs, le Gardien du Seuil était toujours une sale bête d'un genre zoologique mal défini : la Méduse, l'Hydre, la Chimère, le Chien Cerbère qui gardait les Enfers, les Sirènes… En Grèce comme en Égypte, les mystères n'étaient pas dévoilés à tout le monde : il fallait montrer patte blanche ! La mort sanctionnait l'échec, si l'initié avait raté l'une des épreuves du parcours.

Le plus remarquable de ces mythes grecs est celui de l'expédition des Argonautes. Il y a bien un trésor : la Toison d'or, symbole de la Connaissance. On ne peut y accéder qu'en tuant le Dragon qui la garde. Jason, fils du roi d'Argos, réunit autour de lui un équipage de célèbres héros grecs, qu'il embarque sur son bateau, baptisé comme il se doit : *le Navire Argo.* Après quelques péripéties, il arrivera au but et, grâce à l'intelligence de Médée la

sorcière, il pourra vaincre le Dragon. Jason s'emparera de la Toison et rembarquera sain et sauf pour l'Argolide (avec Médée à bord !)

Au Moyen Age, le Gardien du Seuil est presque toujours un Dragon – cousin de celui de saint Georges. La mythologie chrétienne lui attribue un profil démoniaque – sans bien mettre en évidence son rôle utile de sélection !

Or parmi les lectures de Cayce, il y en a une, très très mystérieuse, où il parle d'êtres qui font fonction de Gardiens du Seuil. Il s'agit des fameuses prophéties sur l'Égypte, où sont annoncées les découvertes archéologiques que l'on va bientôt faire sur le plateau de Gizeh, dans la salle souterraine où dorment les Archives de l'Atlantide.

ET QUAND RETROUVERA-T-ON CES ARCHIVES ?

– *Une chambre, ou plutôt un couloir, part de la patte droite du Sphinx jusqu'à cette entrée de la Salle des Archives Mais on ne peut pas y entrer sans avoir l'intelligence de ces Mystères.*

Et voilà la phrase significative ; lisez-Ia bien :

Car ceux qui ont été laissés (sur place) *comme gardiens ne laisseront pas passer avant que ne soit accomplie la période de leur régénération dans le Mont* (la Pyramide)*, et la venue des Hommes de la cinquième race-racine.*

J'avais donné partiellement ce passage p. 222 du tome I de *L'Univers d'Edgar Cayce.* Voici le texte anglais – remarquablement obscur :

> « *This way will not be entered without an understanding, for those that were left as guards may not be passed until after a period of their régénération in the Mount, or the fifth root-race begins.* » (Lecture 5748-6)

Reprenons l'analyse : *The Mount,* c'est la montagne faite de main d'homme, c'est-à-dire la Grande Pyramide que Cayce appelle ainsi dans nombre de lectures. La *cinquième race-racine,* c'est la nouvelle race d'hommes, celle de l'Ère du Verseau, qui doit venir bientôt (et on la voit déjà se profiler à travers les réactions étonnantes de nos enfants). Mais avant que n'arrive cette nouvelle race, il doit se passer pas mal de choses : le basculement de l'axe des pôles et le retour du Christ *(à partir de 1998* dit la lecture 5748-5). Autrement dit, une fin de siècle très agitée et une nouvelle prise de conscience.

Cette « nouvelle race » est annoncée par tous les grands voyants, et c'est seulement à ce moment-là qu'on pourra ouvrir la Salle des Archives et en comprendre la valeur. Jusque-là, inutile : on a vu des générations d'archéologues se casser les dents sur les cailloux de Gizeh. *Ceux qui ont été laissés comme gardiens* font tout pour les arrêter : les machines s'ensablent, les ordinateurs s'embrouillent, les ultrasons déraillent, *etc.* Alors, on trouve par-ci par-là une barque solaire ou un chat momifié à se mettre sous la dent, mais ça n'est pas encore la découverte du siècle…

Je me suis posé beaucoup de questions en traduisant cette lecture sur la nature de ces *guards.* Telle que la phrase est tournée dans le contexte, il s'agit d'« êtres » – Anges ou démons ? Ces sentinelles ne sont pas des statues inertes, puisqu'elles sont toujours en activité (elles empêchent qu'on leur passe dessus !) et

qu'elles devront terminer leur carrière par une *régénération* dans les entrailles de la Grande Pyramide. Est-ce qu'il s'agit d'entités noires qui devront se purifier ? D'entités prisonnières ? Cayce les distingue du *Sphinx qui a été mis là comme une sentinelle, comme un gardien* (du seuil), *(« as the sentinel or guard»).* Là, c'est un gardien inanimé, visible à tous. Mais *ceux* dont il parle sont plusieurs (il dit « *those that were left »)* indiquant qu'il y a là plusieurs entités distinctes du Sphinx.

Je ne sens pas ces entités comme des petits esprits de la Nature, style korrigan ou lutin, mais comme des esprits importants, comme les fées majeures, dotés de grands pouvoirs, dont nous avons parlé.

Il existerait aussi des entités de création humaine, datant d'une époque où l'on était beaucoup plus expert en magie qu'aujourd'hui. Ces entités « sont des sentinelles implacables, qui gardent, sur ordre, certains lieux ou certains trésors cachés. Ces incorruptibles gardiens ont été programmés à leur naissance, comme des machines, pour accomplir une certaine tâche. Tant que le mécanisme sera remonté, ils exécuteront l'ordre reçu, sans y mettre jamais la moindre nuance d'interprétation personnelle (...). Ces entités peuvent avoir été créées par un homme seul ou par un groupe de personnes (...). On connaît des exemples où l'entité programmée (...), remplit encore son office, des siècles après la mort de son créateur. C'est souvent la cause de drames ou d'accidents inexplicables. Les archéologues, les pilleurs de tombes anciennes, sont parfois les ignorantes victimes de ces gardiens invisibles. Les inventeurs de trésors cachés courent également, sans le savoir, des risques redoutables ». J'emprunte

ces lignes à Roger de Lafforest[66], qui a beaucoup travaillé sur cette question et collectionne les témoignages. Le collaborateur de Roger de Lafforest, mon ami Louis Viel (qui anime avec brio nos ateliers de géobiologie), est très attentif à de telles présences. Nous avons en France (comme en Suisse, en Italie, en Angleterre, en Belgique...) un très grand nombre de sanctuaires anciens – qu'il ne faut pas déranger. La malédiction ancienne contre les violateurs de tombeaux, dans bien des cas, joues encore. Lors de mon dernier voyage en Égypte, je me suis bien gardée de visiter certains hypogées : les Égyptiens ayant eu, dans l'Antiquité, la réputation d'être de très grands magiciens (la Bible le dit aussi), je suis persuadée que certains de leurs rituels frappent toujours...

Pour en revenir à l'Égypte, je crois que tout vient à son heure. Si l'on n'a pas encore pu pénétrer dans la Salle des Archives, c'est que l'on n'a pas encore le niveau spirituel exigé. La découverte ne sert à rien tant que l'on n'est pas capable de l'interpréter correctement. Le matérialisme visqueux où sont engluées les écoles d'archéologie occidentales leur donne la vue basse[67].

Apprendre à parler avec les esprits de la Nature

Après la soirée où j'avais vu les gardiens du seuil je retournai le lendemain matin au même endroit : il n'y avait plus personne. J'en conclus que l'entité ne travaillait qu'aux heures ouvrables (différentes de celles des humains)…

À la limite de la forêt et des champs cultivés, mon amie Josée prit, à tout hasard, quelques photos au pied d'un chêne où nous avions « ressenti » la présence de quelques petites entités. Quand on développa la photo, surprise : devant les arbres, à quelques mètres de l'objectif, s'étalait un mini-nuage, une écharpe de brume. « Tu avais vu ça, Josée ?

– Non, me dit-elle. Ça n'y était pas quand j'ai pris la photo. Il faisait un temps radieux, parfaitement clair, il n'y avait pas l'ombre d'un brouillard, ni là ni ailleurs et surtout pas si près du sol, quasiment sous nos pieds : on l'aurait vu !

– Certainement. Moi je suis bien sûre qu'il n'y avait rien qui ressemblait à un quelconque bouchon de brume à cet endroit-là, ce jour-là ! »

Le photographe qui avait développé la photo s'excusa : « J'ai essayé d'atténuer cette tache, mais il n'y a rien à faire. »

Quelques mois plus tard, en me documentant sur les esprits de la Nature, je lus que la plupart des gens qui avaient perçu les Esprits de l'Air (elfes, lutins, fées…) ne les voyaient pas toujours sous leur aspect traditionnel – sous forme de personnage – mais

plus souvent encore sous forme de ces écharpes de brumes de petit format, qui traînent dans des endroits où, normalement, il ne devrait pas y en avoir.

> « Les Esprits du Feu, de l'Air ou de l'Eau – si l'on en croit les récits des hommes qui ont eu des contacts avec eux – non seulement se manifestent sous des apparences très diverses, mais aussi se contentent parfois de suggérer leur nature intérieure en faisant miroiter des couleurs, en créant des formes lumineuses ou des ombres (...), des nappes colorées flottant un peu au-dessus du sol. Ce sont des formes nuageuses colorées mais sans forme définie, qui se déplacent en couleur[68]. »

Les résultats du premier atelier que j'animai chez Danielle Verne dans sa « Maison au bord du lac », nous étonnèrent beaucoup : tout le monde avait « vu » quelque chose. Pour l'un, c'était une brillance insolite dans un arbre. Pour l'autre, c'était l'une de ces écharpes de brume, ces « coussins de matière éthérique » dont j'ai parlé plus haut. Quelqu'un avait entendu... la flûte de Pan ! Car celle-ci n'est pas un « mythe ». Les Esprits de la Nature font de la musique, et R. Ogilvie Crombie *(op. cit.* plus haut) disait avoir entendu la flûte de Pan au fond des forêts. Sur l'une des photos du fameux livre *The Corning of the Faines* apparaît un gnome jouant d'un petit instrument qui ressemble à un pipeau. Toute la tradition antique le confirme : sur les sculptures, les bas-reliefs, la peinture, Pan et les petits faunes sont représentés partout jouant d'instruments à vent apparentés au roseau et à la flûte (voilà pourquoi la jeune Sylvia, dont parlait

Cayce, *savait très bien jouer du pipeau ou de la flûte).* Celui qui cherche non seulement à « voir » mais à « entendre » peut très bien faire l'expérience de « la flûte de Pan ».

Danielle Verne (nièce du célèbre Jules ! – et elle-même voyante de profession –) avait pu nous aider à interpréter ces visions. Nous avions aussi l'avantage de travailler en groupe, ce qui permet d'analyser, sans avoir peur, des expériences parfois troublantes lorsqu'on les vit seul. Le premier de nos « ateliers d'Esprits de la Nature », (qui fut aussi le premier jamais organisé en France !) fut un succès. Après nous être exercés toute une journée, nous avons tous eu la perception de ces esprits. Nos participants, lâchés dans la Nature, avaient soigneusement noté tout ce qui leur paraissait insolite – tout ce qui attirait l'attention de leur champ de voisin, leur oreille, leur odorat…

Il faut chercher les Esprits de la Nature dans leur élément : les Gnomes au contact de la Terre ; les Fées, les Sylphes, les Elfes voletant dans l'Air ; les Ondines près de l'Eau ; les Salamandres dans le Feu. Les esprits de la Nature doivent être vus dans leur contexte : la campagne. Certaines fées sont de tout petits êtres ravissants, comme celles décrites par Anne Denieul au début de ce chapitre… D'autres, plus importantes, sont des entités fortement personnalisées – avec des pouvoirs étendus qui les mettent au rang des « Devas » ou Anges. C'est celles-là qui étaient vénérées comme des divinités dans les cultes antiques. Elles sont attachées à un lieu – qu'elles gardent – ou à une famille dont elles protègent la maison (comme Mélusine, dont j'ai parlé plus haut).

Il y a également des heures meilleures que d'autres : le soir, à la tombée de la nuit, il se passe souvent « des choses » – comme on

vient de le voir ! Sinon, le milieu de l'après-midi, par une belle journée ensoleillée, est très favorable au contact. En astrologie, cette heure correspond à la maison VIII, placée sous le signe du Scorpion – toujours doté du don de double vue ! À ces heures-là, en regardant bien le paysage se dédoubler, l'on ressent un certain flottement intérieur –, signe que l'on peut avoir accès à d'autres réalités.

Bien des livres ont été écrits pour donner des « trucs » : des rituels de magie (tracer des cercles, attirer les fées avec du papier d'argent ou un miroir, etc.). Je veux bien, mais je ne suis pas très ritualiste : je crois plutôt à l'ouverture du troisième œil, à une disposition du cœur. Bref, les rituels ont leur importance, mais je crois surtout à la puissance du désir. C'est la clé qui permet de contacter ces esprits de la Nature, et c'est aussi l'atout des enfants ; il faut revenir à une certaine fraîcheur enfantine, être encore capable d'admirer, de désirer avec amour, si l'on veut obtenir un résultat !

Nos ateliers commençaient donc toujours par des exercices de méditation profonde : se remettre dans la paix, en harmonie avec la Nature, se livrer sans réserve à la Beauté qui nous entoure. Pour cela, il y a des lieux meilleurs que d'autres : surtout pas d'usine, pas de grand-route, pas de touristes, pas de béton, si possible de l'eau, qui stimule les *facultés psi,* comme le disait Cayce. « La Maison du lac » de Danielle Verne était favorable aux esprits de la Nature. Plus tard, nous avons poursuivi nos ateliers dans cet autre lieu magique : le château de Boisset-les-Prévenches en Normandie que j'ai déjà évoqué plus haut.

Expériences dans un domaine enchanté

Le domaine de Boisset-les-Prévenches est un très bel endroit entouré d'horizons bleus et de grandes forêts. Il y règne un silence bucolique – où l'on peut enfin entendre le chant des oiseaux, le vent, le vol des insectes. Le vieux château du XVIe siècle s'intègre dans le mystère du lieu. Nos ateliers avaient toujours lieu au printemps : les fleurs exhalaient une allégresse, une joie de vivre, que nos participants ressentaient profondément. J'avais la sensation de voir, au-dessus du champ de colza, dans cette lumière jaune doré, des dizaines de petits êtres voletant de fleur en fleur.

Le maître-arbre de la forêt était un chêne à cinq troncs, qui formait un ensemble puissant – et, pour tout dire, une présence. Autour de lui régnait un profond silence. Il était lui-même entouré d'une sorte de clairière : les autres arbres semblaient s'en écarter avec respect. Nous retournâmes tous méditer devant ce chêne ; sensibles à la magie qu'il dégageait, nous avions l'impression d'être en présence de très grands mystères.

Les grands arbres tricentenaires de l'allée étaient vraiment des individus : chacun avait une forme personnelle, différente des autres, qui exprimait son âme.

Il y avait dans toute cette Nature une joie mais aussi une réserve, un repli méfiant – une hostilité, lorsqu'on pénétrait dans les sous-bois : l'Homme était l'ennemi – et nous ne cessions de demander pardon aux Esprits de la Forêt pour les violences et le mépris dont elle était l'objet.

Plusieurs d'entre nous reçurent des messages – et les exprimèrent, à l'émotion de tous.

Devant le château, sur une grande pelouse, il y avait un groupe de trois arbres qui exprimaient le chagrin : bossus, contrefaits, déplumés, avec un petit feuillage tout à fait miteux. Il régnait dans cette zone une impression de tristesse désespérée, donnant envie de s'asseoir autour d'eux, en silence, pour les écouter. Je demandai à l'Ange de ces arbres de me décliner leur identité : je n'arrivais pas à définir leur espèce. « *Bald Cypress,* me répondit-il. Et nous nous ennuyons ici à périr, dans ce climat normand froid et humide ; nous ne sommes pas appréciés. »

Je demandai à Hugo ce qu'il savait sur ces arbres : « Ce sont bien des " cyprès chauves " qui ont été ramenés par mon grand-père des États-Unis. Mais, en effet, ils végètent et je ne sais pas ce qu'il faut faire. » Or j'avais vu des cyprès chauves à Virginia Beach : ce sont de très grands arbres, qui poussent dans l'eau des marais tropicaux, avec des troncs très droits et très hauts. Pour respirer, les racines sortent de l'eau en faisant une sorte de fausse souche que l'on appelle là-bas des genoux, en français (puisque le Sud fut jadis une terre française).

En Normandie, privés de soleil et (là où ils étaient plantés) privés aussi d'eau, il y avait en effet de quoi être malheureux. Mais ce n'est pas tout : ces arbres exprimaient un tel désespoir qu'il suggérait autre chose. Ce n'était pas seulement le torturant mal du pays… Je leur posai la question. « On nous a plantés sur un lieu de souffrance », me répondirent-ils. Or le château avait été, au temps d'Henri IV, au centre d'une grande bataille entre les troupes protestantes, du futur roi de France, et les troupes

catholiques, qui n'en voulaient pas pour roi.

C'était la guerre civile et la guerre de religion. Henri IV avait demandé aux princes allemands de lui envoyer des soldats pour le soutenir : voilà pourquoi étaient morts là, loin de chez eux, dans un abandon total des lansquenets suisses protestants : pour les gens du pays, c'étaient des étrangers et des hérétiques. Des ennemis deux fois plus ennemis ! Personne ne leur avait témoigné de compassion, personne n'avait soigné leurs blessures, personne n'avait donné à boire à ces « chiens d'hérétiques » qui perdaient leur sang. Et personne ne s'était soucié de les ensevelir avec une vraie prière du cœur. Ils étaient morts dans un immense brouillard de haine. Et, ainsi alourdis, ils étaient rivés à la terre qui les avait vus mourir, par les basses vibrations de haine, de peur, de désespoir. L'un de nos participants, Roger-Paul Tord, était suisse – valaisan même ! –, guérisseur et voyant : il capta très clairement tous leurs messages, qu'il nous transmit longuement. Nous pleurions tous. J'inscrivis sur ma liste de prière « Ne pas oublier de prier pour libérer les lansquenets de Boisset-les-Prévenches » ! À Paris, la semaine qui suivit, ils vinrent me hanter toutes les nuits pour me réclamer des prières !

Quant à Roger-Paul Tord, à son retour il s'arrêta à la frontière suisse, ouvrit toute grande sa caravane et dit aux lansquenets : « Vous êtes enfin chez vous ! Maintenant, fichez-moi le camp ! »

Pour en revenir aux esprits de la Nature, cet atelier provoqua après notre départ des réactions extraordinaires à Boisset-les-Prévenches. Hugo me raconta qu'il survint une série de faits étranges. Certains animaux, qui avaient disparu depuis longtemps du domaine, s'y manifestèrent à nouveau – à la

surprise générale : on vit un sanglier traverser le champ sous les fenêtres du château (on n'en avait pas vu depuis des années). On vit réapparaître un aigle (on croyait qu'il n'y en avait plus). Hugo, dans sa tournée d'inspection quotidienne, remarqua quelque chose d'extraordinaire : toutes les fleurs sauvages, à l'intérieur des limites du domaine, étaient plus grandes, avec des couleurs plus brillantes. Hors des limites de Boisset, les fleurs étaient plus petites et ternes. Et cela pour toute une série d'espèces : l'anémone, la violette, le coucou, l'églantine, la jonquille, la véronique, la primevère... Hugo était de plus en plus étonné – et moi aussi, lorsque je venais constater ces phénomènes troublants qui avaient suivi les ateliers.

Mais le choc... ce fut la rencontre du Galipote ! J'ai donné plus haut le récit d'Anne Vernon, avec la description de cette rencontre. « Le soir, après le départ des participants de l'atelier, me raconta Hugo, j'ai fait comme d'habitude un petit tour en forêt. J'ai vu arriver sur le chemin une... comment dire ?... une "chose" allongée, comme si c'était un chat ou un renard. Et j'ai senti qu'elle me frôlait les jambes. Mais, en « la » regardant à la verticale quand elle passait, j'ai vu qu'elle était... transparente ! J'étais avec deux amis, qui la virent eux aussi. Le lendemain, je suis retourné au même endroit, avec Antoine d'O..., promoteur immobilier spécialisé dans la création de terrains de golf. Le même phénomène se reproduisit : la " chose " translucide s'enroula autour des jambes d'Antoine d'O... qui criait effaré :

" Mais qu'est-ce que c'est que ça ? ". Le Galipote défendait sa forêt : il ne voulait pas qu'on abatte les arbres pour construire un golf à la place. Le promoteur, dégoûté par cette étrange aventure,

n’a pas insisté. Je suis absolument sûre que ces ateliers de communication avec les esprits de la Nature ont été un grand encouragement pour ceux-ci : ils ne cessent maintenant de nous témoigner leur présence, et leur amitié ! »

II

LA RÉINCARNATION COMME CLÉ DE L’HISTOIRE : LES MARCHES DE L’EST

Quand j'étais célibataire et que je figurais sur une liste de passagers – ou de lauréats – le même phénomène sonore se reproduisait régulièrement : au milieu de la liste des noms, le lecteur perdait sa voix dans une cascade de chuintements onomatopiques : mademoiselle Kcheu-cleun-tchine-Tchouarte. Autrement dit, mademoiselle Koechlin-Schwartz. C'était donc moi qu'on appelait ! Mon nom qui n'était pas comestible pour une mâchoire hexagonale. Ça n'était pas du fiançais. Personne ne savait ce que c'était. Parce que c'était du suisse !

Suissesse donc était ma famille d'origine. Descendue au Moyen Age d'une très haute montagne, perchée sur un canton dont personne en France n'a jamais entendu parler : Saint-Gall. Pourtant c'est un vrai de vrai, le plus suisse de tous les cantons (à part évidemment celui qui s'appelle Schwyz, que les Français ne connaissent pas non plus). Le canton de Saint-Gall produit un superfromage, des vaches laitières archisportives et beaucoup de champignons. Autrefois, il y a très très longtemps, il produisait aussi des chevaliers pillards, dont ceux de ma famille.

Les farouches Helvètes avaient fini, en filant les siècles, par s'assagir et se transformer en bourgeois convenables. Ils faisaient du vin, des horloges, des rubans de soie – et beaucoup de discours moralisants. Au siècle des Lumières, Jean-Jacques Rousseau, Saussure, Euler et Bernoulli avaient éclairé le monde civilisé, tandis que les villes suisses devenaient le refuge des libertés.

Depuis Bâle, où les Koechlin s'étaient installés, ils avaient contribué à animer cette région. Plus tard, en Alsace du sud, ils créèrent Mulhouse, république libre alliée aux cantons suisses. Voilà pourquoi cela m'intéressait de savoir si Cayce, dans ses lectures sur l'Histoire, avait parlé de ces pays frontières à double culture, que l'on a longtemps appelés « les Marches de l'Est » : Suisse, Alsace, Lorraine, Flandres et tous les pays le long du Rhin.

Un jour, à la Fondation Edgar Cayce, à Virginia Beach, je voulus expédier un livre en Suisse. J'allai donc au *shipping department* (service des expéditions) pour voir si l'on pouvait s'en charger. « Pour quel pays ? » me demanda le jeune employé. « Switzerland » (la Suisse), répondis-je, sûre de l'existence de ce pays souverain. Le jeune homme jeta un regard anxieux sur le planisphère, suivit du doigt le trajet de ses pensées – déjà embarquées sur le Transsibérien – et finit par aboutir au Kamchatka. Je dus lui préciser que, jusqu'ici, la Suisse était un pays d'Europe ; je ne savais pas qu'elle eût – tels les lacs sauvages du désert de Gobi – déplacé ses pénates à des milliers de verstes à l'est… « Ah bon ! » me répondit placidement le postier, qui reprit le Transsibérien en direction de Moscou. Un peu agacée, je crus devoir préciser que la « Switzerland » gisait depuis Guillaume Tell entre la France, l'Autriche, l'Italie et l'Allemagne. Coup de chance, mon loulou avait entendu parler de ce dernier pays – où les bases américaines lisaient beaucoup Edgar Cayce.

Cette histoire typique de l'Amérique profonde m'avait laissé peu d'espoir pour mes recherches sur l'Alsace. Déjà, mes déclarations tombaient à plat quand je disais que j'étais mi-française mi-

suissesse (au mot de « France », les gens me répondaient en espagnol « Ah, vous venez d'Amérique du Sud[69] ? »). Alors vous pensez, trouver une petite vallée coincée entre deux pays qui n'existent pas… Pourtant, un jour, à force de répéter « Je cherche des lectures de Cayce sur l'Alsace », un très vieux bibliothécaire d'origine allemande, Burley von Schoen, me dit : « Mais nous avons quelqu'un ici, à la Fondation, qui pourrait vous renseigner : Frieda ! Elle est d'« Haaltzasss-Lowreeene » ! Pleurant d'émotion, je me précipitai chez elle. En effet, sa mère avait immigré d'Alsace-Lorraine en 1871. Je lui expliquai que j'étais d'Alsace – mais pas de Lorraine. Air étonné de la dame, qui me fit comprendre que l'Alsace-Lorraine était pour elle une entité indissociable. Et que celle-ci (contrairement à la Suisse), avait le mérite d'exister dans le mental de l'Amérique profonde…

Car en parlant avec elle, je réalisai que, finalement, les deux seules vagues d'immigration française qui ont marqué la mémoire collective des États-Unis sont : 1) les Huguenots et 2) les Alsaciens-Lorrains.

Les premiers furent ces protestants chassés par la Révocation de l'Édit de Nantes en 1685, lourde erreur de Louis XIV vieillissant. Ce décret, qui refusait toute dignité légale aux sujets non catholiques du roi, les exposait à toutes sortes de persécutions – d'où leur fuite hors du royaume. La famille Cayce faisait partie de cette première vague d'immigrants.

La seconde, bien plus tard, venait des deux provinces françaises passées, après 1870, sous la « botte prussienne », comme on disait alors, c'est-à-dire sous contrôle allemand.

Quant au peuplement du Canada et de la Louisiane, surtout

composé de gens des provinces maritimes (Bretons, Normands, Vendéens) qui s'échelonnèrent sur trois siècles, j'en reparlerai plus tard, sous le titre « Les Français dans le Nouveau Monde », dans le tome IV.

Si l'Américain moyen nous étonne généralement par sa grande ignorance de la France, c'est parce qu'il a vu débarquer beaucoup moins de Français que d'autres immigrants. Notre pays a exporté très peu de monde, en comparaison des masses d'Irlandais (chassés par la famine de la pomme de terre), des masses d'Anglais (chassés par les guerres de religion), des Allemands (éjectés par le nazisme), des Italiens (démoralisés par la misère du Mezzogiorno), des Scandinaves (découragés par le soleil de minuit), des Grecs (expulsés par les Turcs), des Juifs ashkénazes (décimés par les pogroms)…

Chacune de ces ethnies était représentée par des groupes numériquement beaucoup plus importants que les quelques vagues d'immigration française.

Conclusion évidente : la France est un pays béni des dieux, d'où très peu de gens ont voulu partir définitivement. Non pas que nous n'ayons eu notre lot de misères. Mais nous avons bénéficié pendant des siècles d'un climat très doux (qui pourrait changer…) et d'une qualité de vie exceptionnelle (qui pourrait se dégrader…). L'odeur du croissant chaud, le goût subtil de l'omelette aux cèpes, le bouquet d'un bon vin exprimaient un pacte secret avec la Nature, un accord spirituel avec *les Forces*

Créatrices comme dit Cayce. Les étrangers que nous accueillons le savent mieux que nous. Françoise Giroud l'exprime si bien que je lui laisse la parole : « Je nourrissais une admiration

inconditionnelle pour la France, celle que j'avais bue avec le lait de ma mère, la France grande, héroïque, généreuse, rayonnant de tous les feux du cœur et de l'esprit, la France où chaque vallon, chaque rivière, chaque colline étaient sacrés. (...) Cette ferveur, rien ne l'épuisera jamais complètement (...). Sous bien des aspects, la France d'aujourd'hui n'a plus de rapports avec la " douce France de mon enfance " ; j'ai horreur de l'ersatz d'américanisme qui l'imprègne, je pourrais énumérer à longueur de page les griefs que je nourris contre elle. Mais cesse-t-on d'aimer parce qu'on a des griefs ? J'ai appris à aimer la France comme une personne aux traits adorables, supérieure en tous points. Elle a pris quelques rides, je veux bien, et parfois, on craint de la sentir comme essoufflée. Elle m'est d'autant plus chère que je la sens plus fragile, menacée par les grandes métamorphoses de notre temps. Mais si le mot civilisation a un sens, s'il existe un peuple civilisé, c'est en France » *(leçons particulières*[70]*).*

Et Charles Péguy : « C'est embêtant, dit Dieu, quand il n'y aura plus ces Français, il y a des choses que Je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre ! » (dans *Le Mystère des Saints Innocents).*

À quoi répond Cayce :

> *N'ayez jamais l'idée que la France puisse être éliminée de la Terre.* (Lecture 2072-15, que j'ai citée dans le tome I de L'Univers d'Edgar Cayce P-30)

Ainsi, d'après lui, l'« entité France » traversera victorieusement encore quelques siècles – bien que cela ait pu sembler parfois bien

compromis…

La vocation martienne des « Marches de l'Est »

Les « Marches » : l'expression désignait, au Moyen Age et depuis Charlemagne, les provinces frontières de l'Empire carolingien. C'étaient des pays de transition, marqués par une double culture. Leur ambivalence inquiétait Charlemagne qui les considérait comme « peu sûres ». Il avait donc mis à leur tête des comtes (« grafs », autrement dit des « markgrafs » ou « marquis ») énergiques, chargés de maintenir l'ordre. Ainsi ces Marches, très militarisées, formaient-elles une sorte de glacis protecteur autour de l'Empire. Mais dès que le pouvoir central s'affaiblissait, les Marches tendaient à lui échapper. Pour Charlemagne, dont la capitale était Aix-la-Chapelle, les Marches de l'Est se situaient aux confins germano-polonais. Pour nous – le Royaume de France, avec Paris comme capitale –, les Marches de l'Est sont ces régions limites[71] sur la frange orientale de notre pays. Régions plus ou moins intégrées au cours des siècles dans notre espace politique et culturel : Suisse, Alsace, Lorraine, Flandres, Savoie, qui furent sans cesse au cours de notre histoire ravagées par les armées étrangères.

Ces pays coincés entre de grands empires furent constamment victimes des antagonismes de leurs puissants voisins, et donc transformés en champ de bataille. Les Marches de l'Est sont aussi « le Champ de Mars » ! On sait que la tradition astrologique attribue à chaque pays une influence zodiacale et planétaire spécifique. Ces pays frontières sont, au moins depuis que

l'histoire les appelle les Marches de l'Est – placés sous la puissante influence de Mars, qui symbolise l'énergie. Celle-ci, selon la façon dont elle est appliquée, peut mener à la guerre ou à l'activité pacifique, créatrice de prospérité. Dans ces pays qui s'échelonnent le long du Rhin, les gens ont un tempérament actif. Leur énergie « martienne », appliquée à l'art militaire, en fait d'exceptionnels soldats (comme les mercenaires suisses, par exemple).

Est-ce vraiment un hasard si la Marseillaise – (dont la plupart de nos concitoyens préfèrent oublier les paroles !) – est née à Strasbourg ? Notre hymne national nous incite sans complexe à en découdre : « Marchons, marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons » et autres douceurs de la même encre... Je ne crois pas au hasard des lieux de naissance. Tout est signe. Assumons donc la « *furia francese »,* c'est bien une partie de nous-mêmes... Et lorsque *ces peuples,* comme dit Cayce[72], appliquent leur puissante énergie martienne à l'expansion économique, cela donne le « miracle allemand » ; ou la prospérité suisse ; ou encore la Lorraine avec ses hauts fourneaux (la métallurgie est typiquement sous l'influence de Mars !), ses célèbres faïenceries (Sarreguemines, Lunéville...), ses verreries (Baccarat) : tous les « arts du feu » ! ; ou l'éclatante réussite industrielle, sociale et artistique des Flandres... Réussite matérielle qui suscite immédiatement la convoitise des puissants voisins :

« Depuis six mille ans la guerre

Plaît aux peuples querelleurs

Et Dieu perd son temps à faire

Les étoiles et les fleurs »

comme disait Victor Hugo (optimiste quant aux six mille ans…). La dernière très grande bataille dans les Marches de l'Est – fut Arnhem, en 1944[73].

Toutes les lectures de Cayce sur ces pays mentionnent les déchirements, les dévastations apportées par la guerre et par l'envahisseur : *temps troublés, territoires ravagés par les armées, dissensions entre les peuples.* Il n'y a pas une seule lecture sur ces pays qui n'évoque leur douloureuse histoire. En voici un exemple typique (bien que la lecture soit difficile à situer géographiquement entre Flandres et Alsace) :

> *Dans l'incarnation avant celle-ci, l'entité se trouvait dans le pays appelé maintenant France. En ce temps-là soufflait la révolte. Les pillards normands arrivaient du nord. L'entité était parmi ceux qui défendaient la vallée du Rhin inférieur. Elle s'appelait Ulda…* (Lecture 2894-1)

L'ensemble des lectures que nous allons voir nous ramène à une grande question, toujours actuelle : Qu'est-ce qu'une nation ? Se définit-elle par la langue ? La religion ? La race ? Pas vraiment : on a l'exemple de la Suisse, laquelle, malgré ses quatre langues officielles et ses deux religions, fait preuve d'une exemplaire cohésion nationale.

Ces questions sont toujours d'une actualité brûlante à l'heure du débat sur l'immigration. Nous voilà contraints de réfléchir sur notre volonté d'exister en tant que pays souverain. Sur quelle base existons-nous ? La nation se définit-elle par une histoire

commune ? Par la culture ? Ce serait plutôt cela : « Un peuple est peuple par la volonté du peuple, dit André Comte-Sponville, et cette volonté est le produit d'une tradition culturelle.

> « On parle du " droit à la différence ", mais il existe aussi un " droit à la ressemblance Parmi toutes les différences qui font la diversité des cultures, la " francité " (caractères propres à la culture française) en est aussi une qui mérite, autant que d'autres, d'être défendue.
>
> « Un pays n'est pas qu'un territoire : c'est une création héritée du passé et que nous devons transmettre. La France ne se perpétue pas par les gênes de ses habitants, mais par leurs livres, leurs musées, leurs villages, leurs coutumes (...), par cette francité, certes diverse et mouvante, dont la force seule a su, à travers les siècles, rassembler en un tout ces quelques millions de " sang mêlé " dont nous sommes les héritiers et les continuateurs[74]. »

J'ajouterai un autre élément, parfaitement ignoré actuellement des médias et des sociologues : la réincarnation d'« entités » qui ont déjà vécu dans le même pays. Comme dans l'Égypte ancienne, où les gens désirant se réincarner dans cette même vallée du Nil l'exprimaient par un rituel approprié, la France est un pays où reviennent de vieilles âmes qui ont été françaises. C'est ce mécanisme qui assure la continuité d'une civilisation : les âmes sont attachées au projet spirituel qui s'exprime dans le temps et le lieu d'une culture précise.

Marcel Proust, que l'on peut relire indéfiniment[75], en y trouvant chaque fois de nouvelles perspectives, disait : « Ce qui rapproche,

ce n'est pas la communauté des opinions, c'est la consanguinité des esprits » (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs).* Pareille expression, si elle peut apparaître comme de la poésie à la plupart des lecteurs, s'éclaire à la lumière de la réincarnation : les esprits ont été apparentés dans diverses vies. Leur consanguinité physique dans l'une leur donne une « consanguinité de l'esprit » dans la suivante – les amenant à se réincarner en groupe.

Dans les *Prophéties d'Edgar Cayce,* j'avais consacré plusieurs chapitres aux *droits de l'Homme et du Citoyen,* la célèbre Déclaration de 1789, vus par les lectures.

Cependant, les « droits de l'homme et du citoyen doivent être disjoints : les premiers sont universels, les seconds ne le sont pas. Être français ne fait pas partie des droits de l'homme ». Ceux-ci, « le droit à la santé, à l'éducation, à la sécurité, à la dignité, ne sont pas à confondre avec le droit d'appartenir à tel ou tel peuple par la citoyenneté », dit encore André Comte-Sponville.

La guerre a toujours été provoquée par la méconnaissance de ces grands principes. Les lectures de Cayce sur les Marches de l'Est nous invitent à méditer sur ces grands thèmes.

1. En passant par la Lorraine

« En passant par la Lorraine

Avec mes sabots

Rencontrai trois capitaines

Qui m'ont appelée vilaine

Oh ! Avec mes sabots ! »

Et voilà ! En cinq versets, la chanson populaire a tout dit : que la Lorraine est un pays de transition, une zone de passage des armées – ce dont souffrent les populations locales.

Est-ce la présence des mines de fer qui donne à ce pays une vocation guerrière ? La Lorraine a produit de très illustres capitaines, dont

« Jehanne la bonne Lorraine

Qu'Anglais brûlèrent à Rouen »

(comme le rappelle Villon dans la *Ballade des Dames du Temps Jadis).* Et le maréchal Lyautey à Thoirey, et le général de Gaulle à Colombey-les-Deux-Églises… Sans oublier l'amiral Muselier, qui imposa comme symbole de la France Libre la croix de Lorraine – son pays d'origine.

Maurice Barrés, lui, attribue carrément l'énergie lorraine à l'« esprit des lieux » :

> « Les quatre vents de la Lorraine, et le souffle inspirateur qui s'exhale d'un lieu éternellement consacré au divin, ravivent en nous une énergie indéfinissable » *(La Colline inspirée).*

Pays de transition, pays ambivalent, donc pays toujours suspect aux yeux des voisins : « Lorrain, traître à Dieu comme à son prochain », répétait mon beau-père, Henri de Bizemont, qui était de Nancy.

Pays éternellement sacrifié : à chaque invasion, les armées se battent sur le sol lorrain ; et de cette douloureuse histoire témoignent les grands cimetières militaires que l'on peut visiter aujourd'hui (Douaumont).

Toutes les lectures de Cayce sur la Lorraine décrivent les horreurs de la guerre :

> *L'entité vivait à une époque d'hostilité entre les deux pays connus aujourd'hui comme l'Allemagne et la France, dans ces régions frontières qui virent leur territoire ravagé par les armées. Son nom était alors Ruhenhs. Et dans cette expérience de vie, l'entité progressa moralement grâce aux occasions d'aider les autres. Cela lui apporta de grandes joies personnelles, un grand épanouissement spirituel. De là vient aujourd'hui ce trait de son caractère qui est le besoin de justice : il défend volontiers ceux qui sont persécutés.* (Lecture 2842-1)

Il est intéressant de préciser ici l'histoire karmique de ce consultant américain. Avant sa vie actuelle, *l'entité,* comme dit Edgar, avait été – également aux États-Unis – une « *sorcière de Salem ».* J'avais déjà évoqué dans le tome I cette sombre affaire,

qui n'eut rien à envier à l'Inquisition européenne pour sa cruauté. Une atroce conjonction de fanatisme, de puritanisme... et de misogynie militante, puisque les *Salem witches,* les victimes, furent en majorité des femmes.

Dans l'incarnation encore précédente, donnée par Cayce, son consultant était un sculpteur grec, un grand artiste – mais une fois de plus *en un temps où la guerre faisait rage dans les îles* ; et là encore il s'était signalé par son dévouement :

> *En ces temps d'oppression, il eut le désir d'aider ceux qui, s'étant engagés du mauvais côté, étaient victimes de leur choix ; et il y gagna beaucoup spirituellement.*

Et pourquoi diable s'incarne-t-on dans des périodes troublées, des guerres, des invasions ?

Bien des âmes savent – avant le départ – qu'elles ne feront de progrès que dans la souffrance. Elles s'incarnent donc – exprès – dans des périodes difficiles. Monsieur 2842-1 avait-il un si méchant karma à purger ? La lecture dit qu'en Atlantide en effet, il n'avait pas été tout bon... J'ai encore des copains qui affectent de sourire d'un air condescendant quand on parle de l'Atlantide : pour eux, c'est le grand bazar de l'« irrationnel ».

Voire !... « L'utopie d'aujourd'hui est la science de demain », disait Valéry. J'ai déjà dû citer quelque part ce superbe raccourci – que mes lecteurs me le pardonnent, j'aime beaucoup Valéry. Son regard pénétrant (de Scorpion-Gémeaux, bien sûr, la formule la plus intelligente du zodiaque !) était celui d'un prophète.

Mais continuons les lectures sur la Lorraine, en remontant le temps, jusqu'à l'époque des grandes invasions.

> *Parmi les séjours terrestres qui influencent actuellement l'entité, il y a celui où elle vivait en France. Dans ces temps anciens, des activités militaires opposaient les Français à ceux que l'on appelle aujourd'hui les Allemands. En ce temps-là, il y avait les Huns, les Anglais ou les Espagnols.* (Lecture 1624-1)

La phrase de Cayce, par son mélange de précision et d'imprécision, télescope dans le même panier des peuples très différents. La mention des Huns date la lecture : ils ravagent les pays de l'Est, Alsace et Lorraine, au Ve siècle. Puis, après avoir semé une belle pagaille, ils finissent par repartir. Par contre, ceux des envahisseurs *qu'on appelle aujourd'hui les Allemands,* ce sont les Alamans, lesquels progressent en France à partir de l'est (Clovis les arrêtera à la bataille de Tolbiac, vers 495-496). Peu à peu, une partie d'entre eux se stabilisera dans le Jura, en Bourgogne – jusqu'à Langres et Besançon, en Lorraine et en Alsace (dont ils germaniseront le parler celtique). Une autre partie s'établira en Suisse et à l'est du Rhin, où ils deviendront *ceux que l'on appelle aujourd'hui les Allemands,* comme dit Cayce dans sa bizarre phraséologie !

Quant aux autres pays mentionnés par la lecture, c'est typiquement un point de vue de non-Européen pour lequel l'Europe n'est qu'un minuscule bout de continent, une fourmilière où grouillent des gens quasiment tous pareils (vus de loin). Bien sûr, quand on y habite, on distingue : la France n'est pas l'Allemagne, l'Allemagne n'est pas l'Espagne, et celle-ci n'est pas l'Angleterre... Tout est question de télescope, plus ou moins puissant, au travers duquel on peut ou non distinguer les étoiles du drapeau européen. Celles-ci apparaissent dans les lectures –

vues d'Amérique – comme de toutes petites loupiotes, alors que nos différences – à nous qui avons le nez dessus ! – nous paraissent incontournables…

Lorsque vous lisez la presse américaine, vous êtes surpris de l'amalgame qu'elle fait des pays étrangers. Quand j'étais à la « Beach », j'enrageais en lisant le *Virginian Pilot* et autres *East Coast shimboums*[76] : les nouvelles de l'étranger étaient squeezées sur une seule page en deux colonnes. À droite, pays capitalistes (« amis ») ; à gauche, pays communistes (« ennemis »). C'est dans cette dernière colonne que je devais aller chercher la France, coincée entre Cuba et Volga… La presse ne faisait aucune différence entre l'Union des Républiques socialistes soviétiques et l'Hexagone socialiste de Mitterrand !

Aujourd'hui, les journalistes américains ont trouvé un nouveau panier, pour mettre tous les pauvres crabes d'Europe ensemble : c'est la rubrique « E.C. » *(European Community).*

Alors Cayce fait pareil… pour ses consultants dont l'histoire européenne est bien le dernier des soucis ! Avec, en plus, une minette secrétaire qui ne comprend pas pourquoi son charmant patron aux yeux bleus s'obstine à lui dicter tous ces noms étrangers. Incompréhensibles pour elle… donc sans intérêt (j'ai même trouvé des lectures où elle se fait vertement tancer par Cayce endormi : « Mademoiselle, un peu plus d'attention ! »).

La lecture 1624-1 commence par décrire une situation générale de grande confusion : la période dite des « Grandes Invasions » a vu déferler sur l'Europe de l'Ouest non seulement les Alamans – « sales boches » de l'époque ! – et les cavaliers mongols d'Attila, mais bien d'autres peuples, dont les Saxons (qui s'installeront en

Angleterre), les Wisigoths (en Aquitaine et en Espagne), *etc.* La mention de ces pays par Cayce s'explique donc très bien. S'il cite ces deux-là parmi cinquante autres, c'est probablement parce qu'ils marquèrent plus précisément la tranche de vie de son consultant. Mais reprenons la lecture :

> *Et là, nous retrouvons l'entité au milieu de tous ces conflits. Pas seulement intéressée par le problème national et militaire, pas seulement patriote – juste ce qu'il en fallait pour son époque et son pays. En fait, l'entité était davantage intéressée par l'expression artistique, le dessin et la caricature, ce qui lui permettait d'avoir sa place et son influence au milieu des individus et des groupes. Et à travers cette activité, ce qui l'intéressait, c'est la façon dont on peut contrôler politiquement les gens, en exerçant une influence intellectuelle par le dessin et l'écriture.*
>
> *Le nom de cette entité était Hans Bergermen. Beaucoup de noms se terminaient par « man » avec un «a» – lui, c'était « men » avec un « e ».*
>
> *En ce qui concerne le progrès spirituel au cours de cette incarnation, l'entité y gagna – y perdit – puis y regagna ! Car au cours de cette vie-là, elle prit de plus en plus conscience de son aptitude au pouvoir – et pas toujours pour le plus grand bien d'autrui ! (...) Voilà pourquoi, aujourd'hui, nous lui trouvons non seulement des talents de chef, mais aussi un tempérament d'artiste... Elle est passionnée par tout ce qui est historique et géographique !* (Même lecture)

Cayce ne précise pas si Hans Bergermen (avec un « e » !) était

lorrain. Mais si ce nom à double racine germanique (Berger – *men* c'est-à-dire hommes de la montagne) le situe, en effet, dans les Marches de l'Est, il ne sonne pas tellement alsacien. Je le situerais plutôt en Lorraine. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il vivait sur la zone de parcours des Huns au Ve siècle.

La première fois que j'ai lu – très vite – cette lecture, j'ai cru qu'il s'agissait de Hansi[77], notre célèbre caricaturiste qui a si brillamment mis son talent au service de son patriotisme alsacien-lorrain. Et puis, en relisant la lecture, l'évidence m'est apparue : je m'étais trompée. Hansi ne date pas des Huns, il est né à Colmar le 23 février 1873, et mort dans la même ville le 10 juin 1951 ! Son véritable nom était Jean-Jacques Waltz – et non pas *Hans Bergermen.* Bien entendu, le *Benezit (Dictionnaire des artistes, peintres, dessinateurs, graveurs,* etc.) ne mentionne aucun Bergermen. Les Grandes Invasions, c'est trop loin : on a perdu la trace des artistes de ces temps-là ! J'ai fini par me demander si Hansi n'était pas la réincarnation de Monsieur 1624-1, le consultant de Cayce ? Mais la lecture fut donnée du vivant de Hansi. Finalement, la seule chose qu'on puisse dire, c'est qu'il existe un très puissant courant d'expression graphique en Lorraine et en Alsace (pour moi, Claude Gellée dit le Lorrain est certainement l'un des plus grands peintres, et Hans Baldung Grien l'un des plus étonnants dessinateurs qui soient !).

Encore une lecture sur les envahisseurs :

> *L'entité vivait dans cette zone qui s'étend entre ces pays appelés aujourd'hui la France et l'Allemagne. Il faisait partie de ces peuples qui se trouvèrent sur la route des Grandes*

Invasions – et il ne put rester sur la Terre qu'une courte période, car il souffrit beaucoup physiquement de cette expérience-là. Il s'appelait Werltz – et la leçon spirituelle qu'il en tira fut la tolérance. Il grandit moralement, en devenant patient. Voilà pourquoi aujourd'hui, il étonne souvent les autres par sa patience et sa tolérance. (Lecture 2913-3)

C'est toujours ça de pris sur l'ennemi…

Une dernière lecture où apparaît en clair le nom de « Lorraine » :

L'entité était dans ce pays que l'on désigne maintenant comme l'« Hinterland », c'est-à-dire le pays situé entre ce qui est connu actuellement comme France et Allemagne. C'était une époque de bouleversement catastrophique et de dissensions entre ces peuples.

L'entité, donc, était dans le pays que l'on appelle aujourd'hui la Lorraine – et son nom était Henderich.

Ce fut une vie de souffrances physiques et morales – et pourtant l'entité y gagna beaucoup spirituellement. Car il était engagé au service de l'Église, où se rassemblaient les gens, en ce temps-là. Et au milieu des combats et des ravages de la guerre, l'entité trouva en lui-même le don de calmer les esprits. Il apaisait l'angoisse des humbles, et de ceux qui avaient tout perdu. Il put leur apporter un grand réconfort par son élévation spirituelle. (Lecture 453-1)

Il n'est que de visiter la Lorraine pour constater la trace matérielle des guerres : la destruction quasi générale des monuments anciens, des villages et des châteaux ! Mais la perte

matérielle est encore plus douloureuse quand on est matérialiste. Si l'on accepte de l'intégrer dans une perspective spirituelle, les amertumes s'adoucissent. C'est le sens de cette très belle lecture, que l'on aurait pu intituler *La Ballade des pauvres Lorrains...*

Pour terminer ce chapitre sur la Lorraine (et faire la transition avec les suivants, où nous reparlerons des croisades), voici l'histoire d'un croisé lorrain :

> *L'entité était dans ce pays aujourd'hui connu comme la France, plus précisément dans la région appelée la Lorraine. Région frontière, fortement soumise à des influences étrangères dont la puissance et l'emprise étaient déjà, en cette période, une cause d'activités belliqueuses. Et là se réunirent bien des gens de pays divers pour partir en croisade. Il s'agissait de défendre des idéaux et des objectifs que les gens avaient dans la tête et dans le cœur en ce temps-là. (...) Son nom était Cauxdao – et ce ne fut pas une vie facile...* (Lecture 1023-2)

Suivent des considérations sur les problèmes moraux du dénommé « Cauxdao », que la dureté des temps obligeait à se remettre en cause. Ce qui est intéressant ici, une fois de plus, c'est le tableau de la Lorraine *fortement soumise à des influences étrangères,* qui poussent à la guerre, et créent un climat d'instabilité difficile à vivre. Ces incarnations en Lorraine – comme celles que nous verrons plus loin en Alsace – sont toutes vécues dans un climat d'extrême insécurité, qui oblige les gens à développer au maximum leur énergie s'ils veulent survivre. C'est d'ailleurs ce qui arrive au personnage ci-dessus, lequel, dit Cayce :

se dépensa en activités pour aider les autres, pour les aider à affronter de mieux en mieux, mentalement et physiquement, les dures conditions de vie créées par des guerres dont ils étaient contemporains dans l'expérience de leur séjour terrestre, en ce temps-là. (Même lecture)

2. Le miracle alsacien

La tragédie alsacienne

À l'heure de la réconciliation franco-allemande, des efforts en vue de l'unité européenne, il est mal vu d'évoquer notre douloureuse histoire commune. Et cependant, hésite-t-on à parler de l'Holocauste, de l'Exodus, de la Shoah, de Dachau ? Non. Or, il se trouve que les Alsaciens, eux aussi, ont eu leur Shoah, leur holocauste, leur exodus – et ça, personne n'en parle ! Ils ont même eu leur camp de concentration, qui valait bien Dachau : c'était le Struthof, au-dessus de Strasbourg. Alors, pourquoi taire cette tragédie ? Oublier les héros, c'est les enterrer deux fois. Ils méritent mieux.

Ce que le grand public ne sait pas, c'est que ce ne sont pas seulement les juifs qui ont été victimes du monstre : les Alsaciens, eux aussi, ont été sauvagement décimés. Ils ont eu, eux aussi, des milliers de morts et de déportés. On n'en parle jamais. Pourquoi ? Pour ne pas faire de peine à nos amis d'outre-Rhin ?

Car je tiens à le répéter ici : les Alsaciens ne sont PAS des Allemands. Au VIIIe siècle, les textes anciens faisaient la distinction entre *Alamani* (les Allemands) et *Alsatii* (les Alsaciens) ! Mon père, très attaché à ses origines mulhousiennes, qui parlait à la perfection les divers dialectes alsaciens, reprenait chaque fois – très fermement ! – les ignorants qui se permettaient de confondre. « Non, disait-il, nous autres Alsaciens, nous ne sommes PAS des Allemands ! Ce n'est pas parce que nous parlons une langue germanisée (mais à racines latines et celtiques) que nous sommes pour autant des Allemands ! Nous ne le sommes pas plus que les

Belges, les Islandais, les Norvégiens, les Suédois, les Danois, les Hollandais, etc., qui, eux aussi, parlent une langue germanique. »

Et si la langue alsacienne est encore considérée comme un dialecte, c'est parce que jamais l'Alsace n'a pu acquérir le statut d'État souverain, chance dont ont bénéficié la Belgique, l'Islande, la Norvège, la Suède, le Danemark, la Hollande, *etc.* C'est leur statut politique d'État indépendant qui a promu leurs dialectes au statut honorifique de langues écrites et parlées officiellement. Tandis que le pauvre *elsäsich* a gardé son étiquette dévalorisante de dialecte.

Les Alsaciens, donc, parlent *d'abord* alsacien. Et ensuite, quand ils vont à l'école, ils apprennent les deux autres langues obligatoires à tour de rôle dans leur histoire : l'allemand ou le français. Résultat : tout Alsacien est trilingue ! (Et lorsqu'il est le fils d'un immigrant polonais ou italien, quadrilingue à coup sûr !) Ajoutez-y l'anglais, que tous les gens cultivés finissent aujourd'hui par baragouiner peu ou prou… Voilà pourquoi mon père, pas Alsacien pour rien, me disait : « À partir de la cinquième langue, elles se ressemblent toutes… Ça ne demande plus tellement d'efforts d'en apprendre une sixième ou une septième ! » (Lui-même en parlait couramment huit, plus deux ou trois langues mortes – menues bricoles pour un archéologue).

Pareil exercice linguistique développe l'intelligence, la mémoire, les facultés d'adaptation : c'est peut-être la première explication du haut niveau culturel constant en Alsace au cours des siècles. Par exemple, au XIXe siècle, l'analphabétisme y était inexistant : tous les paysans savaient lire et écrire (ce qui était loin d'être le cas dans les campagnes françaises !). Dans toutes les fermes, on

trouvait des livres – et, en tout cas, la Bible, qui était lue tous les jours ! Pas étonnant que l'imprimerie soit née à Strasbourg !

Mais ce que l'on peut admirer le plus chez les Alsaciens, c'est leur inlassable courage : imagine-t-on ce qu'il en a fallu à cette toute petite nation pour reconstruire indéfiniment ses villages en bois carbonisés, ses vignes arrachées, ses champs piétinés, ses forêts abattues par la soldatesque ? En 1945 ; en 1919 ; après les guerres de la Révolution et de l'Empire au XIXe siècle ; après la guerre de Sept Ans au XVIIIe siècle ; après la guerre de Trente Ans au XVIIe siècle... et ainsi de suite, une fois par siècle, en remontant jusqu'à Vercingétorix ! Je veux bien qu'on parle du miracle allemand. Mais le miracle alsacien, vingt fois renouvelé, quelle leçon !

Le fil de la Vierge : une infinie patience

Plusieurs lectures de Cayce font donc référence à l'Alsace, soit dans la période qui suit la guerre de 1870, où elle devint une province allemande, soit dans des temps plus anciens – la guerre de Trente Ans, le haut Moyen Age. Les lectures donnent chaque fois l'image d'un pays déchiré entre deux puissantes entités nationales, Petit Poucet qui ne parvient pas à vivre paisiblement entre les deux ogres voisins. Pour ne citer que l'histoire récente, l'Alsace, française en 1869, devient prussienne en 1871, pour redevenir française en 1918, retourner à l'Allemagne en 1940, puis encore en France en 1945 ! Cinq changements de nationalité en même pas un siècle ! Ceux qui ne sont pas alsaciens imaginent mal les douloureux conflits, les cas de conscience, les drames familiaux, l'immense amertume qu'engendre pareille instabilité.

Il est intéressant de noter que l'Alsace est régie en astrologie par un signe de Terre mutable : la Vierge, qui implique des changements d'états, par le fait même qu'il « mute ».

Mais ce mutant a une vertu : il a le génie du travail. J'admirais comment mon père (ascendant Vierge !) attaquait tout projet de travail, quel qu'il fût : en le découpant posément, méthodiquement, en tranches successives. Patiemment, tranche après tranche, la « méthode Vierge » lui permettait de venir à bout de tout ! Mon père m'en a fait la démonstration en réussissant pratiquement tout ce qu'il entreprenait – qu'il s'agisse de métier, de sport, d'écriture, de musique, de dessin, de voyage, de maison, de jardin, d'animaux… C'est, bien sûr, la méthode qu'utilisent

encore Alsaciens et Suisses d'aujourd'hui. Le secret ? Une infinie patience. Comme les « fils de la Vierge », cette dentelle presque invisible que tisse l'araignée des champs, ouvrière modeste qui ne sait pas qu'elle est un grand maître de l'art abstrait ! Mais la toile fine est si fragile qu'elle est souvent brisée par des brutes qui ne respectent rien. La petite bestiole assiste au désastre depuis son trou… Et quand l'envahisseur est parti, elle se remet à l'ouvrage, avec la même patience, inspirée par le sens caché du signe de la Vierge : la réceptivité à l'esprit. La Vierge, que la tradition astrologique figure avec un épi de blé dans la main, est le signe de la moisson : elle inspire les gens productifs, les créateurs qui portent leur création jusqu'au bout.

Aussi, celui qui ne connaîtrait l'Alsace qu'à travers les lectures de Cayce, décrivant un pays perpétuellement ravagé par la guerre, en aurait une vision très incomplète. De longues périodes de paix permettent tout de même de panser les blessures. Néanmoins, lorsqu'on passe de Bâle à Mulhouse, on sent bien le poids des guerres passées. Faits du même bois, et cousins depuis toujours, les gens sont tout aussi actifs, industrieux et courageux de part et d'autre de la frontière. Mais si aujourd'hui, côté bâlois, le niveau de vie est plus élevé, c'est que la Suisse a été épargnée par la guerre. Côté mulhousien, tout a été détruit par les invasions.

Je m'efforcerai donc de classer ces lectures en respectant l'ordre chronologique. Pour commencer, en voici une qui décrit une période préhistorique, où l'Alsace n'était qu'un alignement de petits villages établis sur les bords de l'Ill, affluent du Rhin. (De là viendrait le nom « Alsace » = « *Ill-satz* » : « les établissements sur l'Ill » ; mais certains pensent que le nom est plus ancien et vient

du celtique « *Alis-ahia* » = « région au pied de la montagne ».)

> *Dans l'incarnation avant celle-ci, nous retrouvons l'entité parmi les paysans qui fondèrent ce pays appelé maintenant « l'Alsace ». Dans cette vie-là, l'entité gagna beaucoup moralement, en se mettant au service des pionniers qui vinrent s'établir là. Elle les aida à se défendre contre les brigands qui pillaient le pays. De cette existence ancienne, elle garde certains traits de caractère : l'aptitude à tous les travaux manuels, à tout ce que l'on peut fabriquer avec ses mains, en particulier les travaux d'aiguille, la couture et aussi le soin des malades. C'est une infirmière-née !* (Lecture 979-4)

Le plus intéressant dans cette lecture est le « fil conducteur » astrologique : nous avons vu que l'Alsace était régie par la Vierge, qui se trouve également être… le signe de l'infirmière ! Le maître du signe est Mercure, qui influence les mains et tous les métiers exigeant une grande habileté manuelle, tels que la couture, et le soin des malades[78].

Bien entendu, l'entité (c'est-à-dire la consultante de Cayce, pour parler comme tout le monde !) venait d'une vie égyptienne – comme pratiquement toutes les incarnations françaises que j'ai analysées à la Fondation Cayce. (L'Égypte est aussi un pays mercurien, puisque Mercure est le nom latin de Thot-Hermès, personnage mythique initiateur de la sagesse égyptienne, dont Cayce affirme qu'il a réellement existé, voir tome I.)

Voici une autre lecture, que l'on peut situer de toute façon après Jésus-Christ, puisque Cayce dit à son patient qu'il venait d'une vie palestinienne, contemporaine du Christ. L'incarnation

alsacienne de monsieur 451-2 se présente ainsi :

> *Nous retrouvons l'entité dans le pays connu aujourd'hui comme la France ; dans cette région qui fut tellement déchirée, tellement ravagée par tant d'incompréhensions. L'entité y faisait partie de ceux qui gravaient les divers métaux et sculptaient le bois. Ils en faisaient des statues, des images qui décoraient les châteaux des seigneurs. Son nom était Heinckel. Dans cette expérience de vie, il gagna et perdit moralement : gagna en esprit de service, perdit en orgueil et en mépris d'autrui. Aujourd'hui, il aime les belles choses, tout ce qui donne une idée de grandeur – et il en a parfois la nostalgie.* (Lecture 451-2)

La lecture ne mentionne pas expressément l'Alsace, mais le nom « Heinckel » peut être alsacien. Le travail du bois, typique lui aussi de l'artisanat local, a survécu jusqu'à nos jours. Quant à la mention *cette région déchirée,* l'Alsace, bien sûr, ne fut pas la seule, mais c'est toujours ainsi qu'elle est désignée dans les lectures. Dans chaque cas, Cayce insiste sur ce déchirement permanent :

> *il était dans le pays connu maintenant comme celui des Français, mais c'était dans le pays-frontière, entre ce qui a été appelé le « Fatherland » et la France. L'entité y vivait dans un temps troublé, où le pays était envahi par des gens qui voulaient le dominer et en faire leur royaume, pour y régner à titre individuel. L'entité, en ce temps-là, souffrit beaucoup. Et le désir de vengeance, la revanche, le sentiment de frustration furent son lot. Si elle gagna beaucoup moralement à cette*

douloureuse expérience, elle y perdit aussi. Et son nom, en ce temps-là était Herziel. (Lecture 1742-2)

Dire de quelle invasion il s'agit, impossible, il y en a eu tant, et la lecture n'est pas assez précise. Elle vient après une séquence sur la Ville Éternelle au temps des premiers chrétiens. Il s'agit donc d'une tranche de vie vécue aux premiers siècles de notre ère. Au temps des Grandes Invasions ? Au Moyen Âge, où s'affrontèrent sans cesse les différents seigneurs locaux ? (les ducs d'Alsace, les comtes de Dabo et d'Eguisheim, puis les Habsbourg, les Hohenzollem, etc.). C'est ce qu'indiquerait la mention du *règne à titre individuel.* Plusieurs dynasties revendiquaient l'Alsace comme le berceau de leur famille, ainsi les Habsbourg (venus de la Suisse toute proche, mais héritiers des comtes d'Eguisheim)… Quant à la mention *Fatherland* (« Vaterland »), qui signifie « pays de nos pères », c'est l'alibi habituellement utilisé au cours de l'histoire allemande (y compris par Hitler) pour justifier la conquête de cet insolent petit pays. Bien entendu, comme nous l'avons vu plus haut, cette prétention généalogique est à sens unique : les Alsaciens ne reconnaissent pas du tout l'Allemagne comme « pays de leurs pères » !

Mulhouse ne s'était-elle pas affranchie du Saint Empire romain germanique en se déclarant elle-même une « république libre » ? Les Habsbourg, qui s'étaient cassé les dents sur la rébellion suisse, laissèrent Mulhouse quasiment indépendante. Mais l'Alsace et ses superbes villes avaient un tort : être trop riches. Susciter l'envie des voisins, ça ne pardonne pas :

Elle vivait dans ce pays qui est aujourd'hui la France, dans

cette région frontière que l'on appelle maintenant l'Alsace. Et c'était une époque de grande détresse... Car le pays avait été submergé par l'envahisseur. L'entité, qui s'appelait alors Stresbergh, s'orienta vers le service des autres, ce qui la fit grandir moralement, à travers cette détresse même. Il servit comme soldat, ce qui lui valut bien des souffrances physiques et morales. Cependant, dévoué corps et âme, il ne déserta jamais son idéal : en dépit des désillusions et du manque de respect de ses proches, il tint bon (...). Aujourd'hui, qu'il se laisse donc guider dans ses décisions par son intuition, sa voix intérieure et non celle des autres (...). Qu'il agisse en accord avec son cœur. Alors il croîtra et s'épanouira comme la rose de Saron dans la vallée des beautés de la vie ! (Lecture 282-2)

Si Cayce agrémente souvent ses lectures de références bibliques, celles-ci ne sont jamais choisies au hasard. Je ne sais si son consultant a vraiment compris le clin d'œil : l'Alsace, qui fut jadis pour lui le cadre de tant de malheurs, est d'abord une vallée : celle où l'Ill rejoint le Rhin. Cayce, en somme, promet cette fois-ci à son consultant non plus « une vallée des larmes » mais « une vallée des roses » (sans jeu de mot chinois...[79]). On connaît encore mal les lois de la réincarnation – mais les divers enseignements initiatiques (et pas seulement Cayce) disent qu'une incarnation de douleur peut être suivie d'une incarnation de repos, où l'entité se remet des émotions de la vie précédente. Cayce, par une lecture comme celle-ci, le montre aussi. Avez-vous dans votre entourage de ces gens qui ont tout pour être heureux et qui se plaignent sans arrêt ? Au lieu de jouir tranquillement des bienfaits dont ils sont comblés, ils paniquent à la moindre

contrariété. Autrefois, je trouvais exaspérantes ces éternelles « bêtes à chagrin »… Aujourd'hui, après avoir beaucoup travaillé sur la réincarnation, je ne juge plus : il est évident que ce n'est pas de leurs minces malheurs actuels que se plaignent ce type de personnes. En fait, elles expriment de très anciennes douleurs, dont la blessure n'est pas encore cicatrisée. Parmi ces nantis, qui furent autrefois des opprimés, j'en vois passer beaucoup qui ont été les pitoyables soldats de guerres oubliées. D'atroces combats dans d'épouvantables conditions d'hygiène, la faim, la soif, la vermine, les coups, dans un climat de peur et de mépris d'autrui – et, pour finir, une mort violente par brûlure, hémorragie ou infection, souvent dans un camp de concentration. Voilà qui marque l'inconscient de ces âmes qui ont perdu le goût du bonheur. Elles ont besoin d'une nouvelle vie, calme et prospère, pour se purger des amertumes précédentes et oublier la « vallée des larmes » !

Voici encore deux lectures intéressantes :

> *L'entité était dans ce pays connu maintenant comme une partie de la France et une partie de l'Allemagne, dans cette région appelée Alsace. Son nom était Audrie Cordieur.*
>
> *Dans cette expérience de vie, l'entité exerçait le métier de dessinateur à la cour…*
>
> *L'entité, dans cette vie-là, travaillait pour les gens importants de la cour, pour les personnes royales et pour leurs protégés (…). Il y gagna moralement, car il voyait bien la bassesse des intrigues, les désillusions entraînées par les désirs matérialistes, l'oppression et la révolte de ceux qui étaient*

contraints de se prostituer physiquement. Néanmoins, il conserva une attitude positive, en consolant bien des affligés. Car, bien que son métier l'ait obligé à alimenter les plaisirs des puissants, au fond de lui-même, son cœur allait vers ceux qui étaient opprimés. Par son combat quotidien, par son enseignement, il s'efforçait de maintenir l'espoir dans le cœur de ceux qui pleuraient. (Lecture 1436-2)

Il s'agit donc d'un dessinateur à Versailles, qui se voyait aussi chargé d'approvisionner en chair fraîche les princes de la cour : qu'est-ce qu'un Alsacien allait faire dans cette galère ? Karma seul le sait ! Ce que j'en retiendrai, c'est qu'il avait gardé au fond de lui une droiture très alsacienne. Et qu'il devait être apprécié en tant qu'artiste. Le texte emploie le mot *designer,* qui suppose qu'il dessinait et concevait aussi des décors, des costumes, *etc.* Mes lecteurs savent peut-être qu'il existe en Alsace une longue tradition artistique dans les arts graphiques. Je les encourage vivement à aller voir les musées techniques de Mulhouse. En particulier, celui du papier peint, où ils verront ces somptueux papiers panoramiques du XIXe siècle, spécialité alsacienne que l'on redécouvre aujourd'hui. Au musée de l'Impression sur tissus, ils pourront admirer l'œuvre des dessinateurs du XVIIIe siècle, ces motifs floraux destinés à être imprimés sur les étoffes, qui sont d'une incomparable beauté. (C'est absolument unique au monde et ça vaut le voyage !)

Rappelons aussi que les fameuses « toiles de Joüy » avec leurs scènes champêtres qui plaisaient tant à la reine Marie-Antoinette, étaient fabriquées aux environs de Paris (à Joüy-en-Josas) par les Oberkampf, famille mi-allemande mi-alsacienne apparentée à la

mienne. Chez moi d'ailleurs, de père en fils, tout le monde peignait et dessinait – c'était une tradition. Voilà qui nous ramène à l'astrologie : le dessin est également un cadeau de la Vierge (en tant que travail manuel traduisant une activité mentale de réflexion et d'observation).

Ce qui est étonnant en Alsace, c'est la disproportion entre la très faible surface de ce minuscule pays et son influence intellectuelle et artistique. J'ai évoqué plus haut l'invention en Europe[80] de l'imprimerie. Chacun sait qu'elle a été mise au point à Strasbourg par Gutenberg. Sur le plan des idées, la Réforme s'est propagée en grande partie grâce à cette intense activité médiatique, littéraire et artistique, tout à fait caractéristique de la mentalité en Alsace. Les premiers messages de Luther seront diffusés à partir de 1517 à Strasbourg, qui était alors l'un des hauts lieux de l'humanisme et de la culture européenne. Plus tard, au XVIIIe siècle, l'Alsace deviendra l'un des tout premiers pays industriels d'Europe. Un pays de pionniers : c'est en Alsace que Koechlin, Dollfuss et Schmalzer inventeront l'impression sur tissus, faisant de Mulhouse l'un des grands centres de l'industrie textile en Europe. (C'est aussi à Mulhouse qu'au XIXe siècle, Nicolas Kœchlin construira les premières locomotives sur le continent !) Goethe a fait ses études à Strasbourg… Et Louis XV, émerveillé en visitant l'Alsace, ne tarit pas d'éloges sur la prospérité industrielle de cette province qui ne ressemblait à aucune autre dans le Royaume !

Or la source de la richesse alsacienne, c'est son sens aigu de la démocratie. Le développement industriel des XVIIIe et XIXe siècles ne s'y est pas fait, comme en Angleterre ou en France, par

l'oppression éhontée du travailleur (le *sweating System)* dénoncé par Emmanuel Beau de Loménie dans son célèbre ouvrage *Les Responsabilités des dynasties bourgeoises*[81]. Bien au contraire, les patrons d'Alsace s'efforcèrent de limiter les horaires de travail, de créer des hôpitaux, des dispensaires, des écoles, dans un profond souci de respect du travailleur. Je renvoie le lecteur aux nombreux historiens et économistes qui en ont parlé – unanimes, qu'ils soient de droite ou de gauche, à rendre justice au patronat alsacien.

Dans la lecture ci-dessus, cet artiste alsacien égaré dans la jungle de Versailles manifeste le même souci humain : soutenir les opprimés. L'Alsacien a si souvent été opprimé par l'étranger dans son histoire, qu'il s'est créé en Alsace un très haut niveau de conscience des droits de l'Homme. Voilà pourquoi, d'ailleurs, les idées de liberté du XVIIIe siècle trouvèrent tant d'écho en Alsace : « La population, dont les aspirations profondes tendent depuis le Moyen Age à la démocratie, accepte d'enthousiasme les idéaux révolutionnaires » (je cite l'*Encyclopedia Universalis,* tome I, page 974)… À ce tournant du siècle, l'Alsace n'était pas une petite région arriérée, mais un foyer culturel d'un extrême rayonnement. J'ai déjà évoqué notre hymne national, *La Marseillaise.* Il aurait été plus juste de l'appeler « la Strasbourgeoise », puisqu'il a été chanté la première fois par Rouget de l'Isle à Strasbourg : il faut y voir un signe ! N'oublions pas cette double influence astrologique sur l'Alsace : un goût extrême pour les arts et la culture (régi par l'intelligent Mercure[82]) et cette puissante énergie caractéristique des Marches de l'Est (régie par le belliqueux Mars). Voilà sans doute pourquoi les meilleurs généraux de Napoléon furent

alsaciens : Kléber, Kellermann, Lefebvre…

Je terminerai ce chapitre par une lecture qu'après bien des recherches, j'ai fini par situer pendant la guerre de Trente Ans : Cayce y mentionne des peuples, dont les armées envahissent l'Alsace en ce temps-là (1618-1648). C'est une triste période où la région souffre une fois de plus d'être le champ de bataille de toutes les armées d'Europe :

> *Nous retrouvons l'entité vivant sur la Terre à cette époque troublée des affrontements franco-prussiens ; où l'on faisait appel à des alliés d'autres pays : des Norvégiens, des Espagnols, des Anglais…* (Même lecture)

La phrase convient assez à la guerre de Trente Ans, où les armées tant françaises qu'allemandes s'adjoignent la collaboration de troupes alliées d'autres pays. Par exemple, en 1632, le capitaine Zom de Bulach défend la ville de Benfeld contre les Suédois… héroïquement mais en vain ! Toutes les nationalités européennes passent, un jour ou l'autre, par l'Alsace au cours de ces trente ans. Le pays n'est plus qu'une ruine : « C'est une Alsace misérable, qu'en des clauses obscures, le traité de Westphalie cède à la France » (dit encore la même *Encyclopedia Universalis).* Vient alors une période française, qui permettra aux Alsaciens de reconstruire leur minuscule vallée – dont ils vont faire à nouveau, et pour deux siècles, le pays le plus avancé d'Europe.

Mais poursuivons la lecture :

> *L'entité donc, dans ses activités guerrières, était au service de la France et s'appelait Boussarrd (avec deux « rr », écrit la*

secrétaire de Cayce !)[83].

Et l'entité était un négociateur, un intermédiaire dans ces diverses opérations.

La lecture ne donne guère de précision, mais dit que : Tout au long de cette vie-là, l'entité gagna sur le plan moral, car toutes ses activités lui amenèrent l'estime des gens. En effet, il s'efforçait, dans son argumentation, de faire respecter la beauté de l'environnement et celle des traditions locales. (Lecture 1211-1)

Voilà donc un négociateur sensible à la qualité de la vie, à la grâce des vieux villages, qui s'efforce de sauver les terroirs ravagés de la pauvre Alsace... Un homme juste, qui cherche à faire respecter le droit des gens par les envahisseurs. Si le nom « Boussard » ainsi transcrit sonne français, l' « entité » agit néanmoins en pays alsacien pour défendre les populations et leur patrimoine architectural. Cayce dit *«the beauty in the estate », la beauté de l'habitat* : voilà un précurseur, défenseur avant la lettre des « *Vieilles Maisons Françaises*[84] » ! En Alsace, en effet, le paysage urbain et rural, d'une rare beauté, formait un ensemble architectural tout à fait exceptionnel. Ce qu'il en reste actuellement est encore impressionnant. Il témoigne à la fois d'une extraordinaire volonté de survivre et d'une intelligente adaptation aux ressources naturelles, typiques du caractère alsacien. Mais revenons quelques siècles en arrière, pour voir plus en détail une période très spéciale.

L’Alsace au temps des Croisades

Je leur avais consacré tout un chapitre dans le tome II de *L’Univers d’Edgar Cayce.* Le panorama général de « l’Affaire Croisades », vue par Cayce, n’est pas franchement gai : très loin de voir cette entreprise sous un angle triomphaliste, il s’attarde longuement sur la douleur des familles et sur les méfaits du fanatisme. À ma surprise, dans cet ensemble de lectures assez important, j’en ai retrouvé plusieurs mentionnant l’Alsace.

Ces lectures insistent sur la déstabilisation permanente de la région par la sourde hostilité entre les deux grands empires voisins :

> *L’entité était dans une région qui maintenant relève à la fois de la France et de l’Allemagne. Cela se passait à une époque ancienne, où les relations entre ces deux pays étaient malsaines. Il existait entre eux de graves désaccords. Pourtant, ces deux pays étaient, à ce moment-là, officiellement alliés pour lutter contre un ennemi commun, avec la bénédiction à la fois de l’Église et des États. Autrement dit, c’était à l’époque dite « des croisades », où ces pays étaient coalisés ; les populations des régions frontalières se réunissaient pour aller envahir la Terre Sainte.*
>
> *L’entité, en ce temps-là, était un homme et son nom était, comme on dirait aujourd’hui, Simeon Ardlenned.* (… Comme toujours, les noms propres étrangers sont massacrés par la secrétaire de Cayce, fermement décidée à les traiter par le mépris, en dépit des remontrances de son patron !)

> *Dans cette vie-là, c'était un chef. Il usait de sa forte influence pour manipuler ses vassaux. Par-là, il perdit moralement – mais y gagna aussi parfois. Car il comptait pour pas grand-chose la vie des autres. Il était le même qu'aujourd'hui, où quand il veut quelque chose, il ne s'embarrasse pas de scrupules pour l'obtenir !* (Lecture 1336-1)

Voilà décrit un hobereau local qui ne fait pas de sentiment, une vraie brute, comme on en verra débarquer beaucoup au Moyen-Orient. La description correspond très bien à la deuxième croisade, où le roi de France Louis VII et l'empereur d'Allemagne Conrad ont, en effet, fait semblant de se réconcilier pour attaquer Damas en juillet 1148… où ils se feront écraser avec leur nombreuse armée ! Et il semble, d'après la lecture, que les gens d'Alsace aient été tout particulièrement soumis aux pressions exercées sur eux par *l'Église et les États*, comme dit Cayce. La plus grande pression psychologique venait de l'Église, dont la « campagne de presse » en faveur de la *guerre prétendument sainte* (comme dit ailleurs Cayce)[85] ne laissait guère aux fidèles le choix du refus. Quand on connaît le tempérament alsacien si peu porté aux folles aventures, on devine que nombre de gens, qui n'en avaient pas la moindre envie, se virent contraints de partir… Pression psychologique relayée par une pression politique : les petits seigneurs locaux, vassaux des plus grands, tel le « Simon Ardlenned » en question, n'ont pas dû hésiter à recruter leur monde, plutôt de force que de gré ! Tout cela pour aller trouver une mort lamentable sur les routes brûlantes de Palestine (comme le raconte avec tant de talent Amin Maalouf dans *Les Croisades vues par les Arabes*[86].

Or l'Alsace, à l'époque, était un pays fort riche, avec des villes libres comme Strasbourg, Mulhouse, Colmar, Haguenau, etc., qui avaient gagné leur autonomie grâce à un acharnement séculaire. En développant l'industrie et le commerce, elles ne cessaient d'augmenter leur marge de manœuvre en face des empereurs d'Allemagne. Cette liberté leur avait donné une très grande prospérité, qui suscitait d'énormes convoitises de tous côtés. Pour ces régions, la croisade fut une mauvaise affaire, une désorganisation sociale, une hémorragie d'hommes et d'argent.

Voici une autre lecture sur l'Alsace au temps des croisades :

> *Elle vivait dans cette région connue aujourd'hui comme le pays du vin.*

(C'est si vrai que ma famille suisso-alsacienne porte comme armes une grappe de raisin ! Or les historiens ont tous souligné le caractère dynamique et culturellement avancé des régions vigneronnes.)

> *Mais c'était une région prise en tenaille entre deux nations qui, plus tard, s'entre-tueront. Autrement dit, l'entité était née dans ce champ de bataille situé entre la France et l'Allemagne. Dans cette région, au cours des siècles qui suivront, ces deux influences antagonistes amèneront des forces destructrices qui ravageront le peuple auquel appartenait l'entité. Ce peuple était sans cesse contrarié dans son expression par les activités guerrières de ces puissances entre lesquelles il était coincé ; celles-ci voulaient le diriger et contrôler ses activités, chacune d'une manière différente.*

Eh oui, le roi de France et l'empereur d'Allemagne avaient des méthodes de gouvernement très différentes – et des conceptions divergentes de l'État ! À l'ouest, les Capétiens avaient une vision centralisatrice, qui s'opposait en tout au pragmatisme du Saint Empire romain germanique, vaste conglomérat d'entités nationales disparates. Mais les uns et les autres avaient en commun un solide impérialisme. Les Habsbourg avaient des prétentions sur l'Alsace (prétentions maintenues jusqu'en 1944 par Hitler, qui se voulait l'héritier du grand Reich allemand). Quant aux rois de France, ils avaient également des prétentions sur ce superbe *pays du vin,* se considérant eux aussi comme les héritiers de la Gaule gallo-romaine qui allait jusqu'aux bords du Rhin. Comme le dit Cayce, la question ne cessera de se poser *au cours des siècles qui suivront.* Les Alsaciens, actuellement, estiment qu'ils sont d'abord alsaciens, avant d'être français. « Mais, disent-ils, s'il faut être sous contrôle allemand ou sous contrôle français, nous préférons le second. Parce que Paris est loin, ce qui limite son autorité ! L'administration française a la main moins lourde que l'allemande ! (comme dit Cayce, elle a moins *contrarié ce peuple dans son expression.*) Au temps des Croisades, pourtant, l'Alsace avait presque réussi à se rendre indépendante (de fait, sinon officiellement) de l'Empire allemand. Mais continuons la lecture :

> *Plus tard, cette terre deviendra connue (du grand public) sous son nom d'Alsace. Et là, sur ce terroir, naquit l'entité, au moment où l'on rassemblait des hommes dans les deux pays (côté français et côté allemand : pas moyen pour l'Alsace d'y échapper !) pour aller défendre la Terre Sainte pendant les*

Croisades. (Lecture 692-1)

L'Alsacienne en question, que Cayce appelle *Schweighelce,* loin de se laisser abattre, va faire preuve de deux qualités majeures, caractéristiques de nos compatriotes tout au long de leur histoire : le sens de l'organisation et un « kolossal » courage ! Elle regroupera les épouses, abandonnées par les croisés, dans une sorte de syndicat de soutien mutuel. Elle leur donnera du travail et les aidera à surmonter leur tragique solitude et leur détresse financière. Je dois dire que l'Alsace a toujours été, dans la vie quotidienne, un pays féministe : mes grand-mères étaient très respectées (conformément à la tradition gauloise !). À chaque guerre, les femmes remplaçaient le mari au travail et assumaient énergiquement la continuité du pays. De guerre en guerre, l'autorité des femmes alsaciennes ne put que s'affermir – soutenue par une philosophie beaucoup plus libérale qu'ailleurs du partage des tâches. Cette attitude sera renforcée plus tard par le protestantisme.

Mais remontons aux Croisades.

Parmi les plus tristes victimes de ce safari d'illuminés figurent les pauvres gosses de la Croisade des enfants, dont j'ai déjà parlé[87] – *ces grands rassemblements d'hommes et d'enfants,* dit Cayce, qui se terminèrent par l'affreux sacrifice de milliers d'enfants.

Dans la lecture suivante, Cayce souligne à quel point le principe même de la croisade était un contresens au point de vue de l'enseignement du Christ, puisque les croisés se réclamaient du *nom de Celui qui a béni et n'a pas maudit* (lecture 1058-1), pour

aller étriper – en toute bonne conscience – d'autres croyants.

La petite Alsacienne, dont cette lecture nous raconte l'histoire, connut le fin fond de l'horreur jusqu'à s'en suicider :

> *Elle se joignit à une partie de ceux qui voulaient défendre la Cause. Ce qui lui apporta des moments de terreur et de doute, dans cette aventure (...). Et elle attira sur elle la mort physique, elle souhaita mourir afin que son âme pût s'échapper*[88]. (Lecture 1058-1).

Enfin, une dernière lecture :

> *Nous retrouvons l'entité dans le pays connu comme la France, dans cette région qui a si souvent subi l'oppression et connu tant de bouleversements. Mais à cette période précise existaient des pressions, des influences qui poussaient les gens à se réunir pour aller défendre la Terre Sainte. C'était lors de la Deuxième Croisade.* (Lecture 267-1)

Cette lecture insiste encore sur la pression psychologique exercée par les recruteurs des armées croisées. Peut-être dans la Première Croisade, beaucoup furent-ils volontaires. Il semble que dans la Seconde, celle des Princes, le recrutement se soit fait selon des méthodes coercitives. De toute façon, le vassal était tenu de mettre son épée, et sa vie, au service de son suzerain, obligation sur laquelle reposait toute la société féodale, du haut en bas de l'échelle sociale. Pas question d'y échapper… L'Alsace, très catholique en ce temps-là, ne pouvait pas plus s'opposer à la loi du prince qu'aux décrets de l'Église. Mais râleur comme on connaît l'Alsacien[89], on pouvait être sûr du résultat

psychologique des Croisades au fil des générations suivantes : la révolte contre les princes, et la révolte contre Rome. La première se fit brillamment par l'émancipation des villes, qui s'allièrent à la Suisse – et la deuxième, par le protestantisme qui consacra la rupture avec l'autorité du pape. *Comme on sème, on récolte !* dit la lecture 1336-1.

3. Les « malgré-nous » d’Alsace-Lorraine

Vous n'aurez pas l’Alsace ni la Lorraine

Le 8 octobre 1870, les Strasbourgeois se réveillent dans leur ville occupée : « À partir de ce jour », peuvent-ils lire sur les affiches placardées partout, « Strasbourg est une ville allemande et le restera ». Les Alsaciens réagissent immédiatement : « JAMAIS » écrivent-ils en grosses lettres sur les affiches…

La France, vaincue par l’Empire allemand, ne peut qu’abandonner l’Alsace et la Lorraine à son vainqueur. Une chanson apparaît alors, qui est sur toutes les lèvres :

> « Vous n’aurez pas l’Alsace ni la Lorraine
>
> Et malgré vous, nous resterons français
>
> Vous avez pu germaniser la plaine
>
> Mais notre cœur, vous ne l’aurez jamais ! »

Cette chanson sera, pense-t-on, à l’origine de l’expression les *malgré-nous,* dont on reparlera surtout après la Seconde Guerre mondiale. Elle désignera alors ces garçons enrôlés malgré eux dans l’armée allemande – ce qui fut particulièrement douloureux sous les nazis. Malgré eux, malgré nous. Il faut lire le témoignage de l’un d’eux Guy Sajer, sous le titre *Le Soldat oublié*[90] – qui est l’un des plus bouleversants récits de guerre que j’ai jamais lus. Mais on aurait pu désigner ainsi tous ces Alsaciens-Lorrains, germanisés de force par l’Allemagne après 1870.

Mon arrière-grand-père, avec toute sa famille, sera brutalement expulsé d’Alsace, avec menace d’emprisonnement immédiat s’il s’avise d’y revenir ; en l’éloignant, les autorités allemandes

cherchent à le ruiner (il dirige une grande filature de laine à Mulhouse, qui fait concurrence à celles d'Allemagne !). Mais comme il est aussi, dans sa ville, l'âme de la résistance aux envahisseurs, il sera l'une des premières victimes de son patriotisme. Il n'aura que quelques heures pour s'enfuir… Deux cent cinquante mille de ses compatriotes choisiront de s'expatrier pour ne pas devenir allemands. Certains s'enfuiront en Algérie, en Tunisie, au Canada, aux États-Unis, en Amérique du Sud. La diaspora alsacienne et lorraine a été une terrible tragédie. Les familles brisées, ruinées, déchirées, le pays brûlé, pillé, ont mis cent ans à se guérir. Vous pouvez voyager dans le monde entier : partout vous rencontrerez de ces descendants d'Alsaciens-Lorrains. Savez-vous que le brillant, l'éblouissant Fred Astaire était un enfant de l'émigration alsacienne ? Comme tant d'autres, ma famille vit sa maison détruite, ses biens confisqués ; et même certains de ses membres déportés et emprisonnés dans des forteresses en Allemagne, parce qu'ils étaient « protestataires ».

Je vais prendre le risque de fatiguer mes lecteurs en insistant encore une fois : les Alsaciens ne sont PAS des Allemands ! Qu'on se le dise ! Les innombrables vexations de l'occupation allemande ne réussirent pas – on s'en doute ! – à les convertir au germanisme !

En 1914, deux cent cinquante mille hommes alsaciens seront intégrés de force dans l'armée allemande. Seuls dix-sept mille d'entre eux pourront aller se battre du côté français : ils y seront rejoints par des milliers de déserteurs. En 1940, ce sera pire encore. Les Allemands, revenus en force, et nazis cette fois, prendront des mesures brutales : déportations, enrôlement de

force des enfants dans la Wehrmacht. Et des hommes adultes, bien sûr : il en mourra vingt mille sous l'uniforme allemand ! Le sait-on assez ? Ceux qui tentent de s'échapper et se mettent dans la Résistance seront envoyés dans les deux camps de concentration créés par les Allemands en Alsace : le Struthof que j'ai cité plus haut, et Schirmeck. Des centaines d'Alsaciens mourront sous la torture, et en déportation. Je tiens à ce que ces martyrs ne soient pas oubliés. Pendant la dernière guerre mondiale, mon grand-père, le général Jean-Léonard Koechlin-Schwartz, qui était déjà un très vieux monsieur, habitait à Vannes en Bretagne. Le cœur déchiré par le drame qui s'abattait encore sur son Alsace natale, il chercha ce qu'il pouvait faire pour aider ses compatriotes. La situation des *malgré-nous,* incorporés de force sous l'uniforme nazi, était atroce : la plupart de ces pauvres diables, ne parlant pas ou guère le français ne pouvaient s'expliquer. Les Français, tant civils que militaires, confondant l'alsacien avec l'allemand (et de toute façon, ne comprenant ni l'un ni l'autre) traitaient ces malheureux en ennemis.

Mon grand-père, homme d'une grande bonté et d'une active générosité, courait les prisons françaises en multipliant les démarches pour retrouver les prisonniers alsaciens sous uniforme allemand. Il parlait avec eux dans leur langue et les faisait libérer. C'est une des plus sombres bavures de la Deuxième Guerre mondiale... On en reparlera en 1953, lors du *Procès de Bordeaux,* qui souleva une très vive émotion. Il s'agissait de quatre Alsaciens, qui avaient été enrôlés de force dans l'armée allemande (dans la division *Das Reich).* Ces quatre jeunes, nés en 1926, n'avaient absolument pas eu le choix. Envoyés à Oradour, ils

participèrent au crime commis par leurs supérieurs. « Ce cas extrême marque la limite de ce que fut le drame alsacien : la conscription forcée, la honte partagée avec les oppresseurs et l'incompréhension de la France[91] ! »

La dernière classe

J'ai été très émue de trouver dans les lectures de Cayce une grande compassion pour le drame de ce tout petit pays saigné à blanc. Voici donc la première de ces étonnantes lectures sur l'Alsace-Lorraine :

> *L'entité vivait pendant cette période où la vie de tant de gens fut bouleversée par l'oppression dans ce pays connu l'Alsace-Lorraine, situé entre l'Allemagne et l'Alsace. On imposa aux gens un changement brutal de pensée politique et religieuse. L'entité fut de ceux qui partirent dans un autre pays, afin de conserver leurs propres idées, leurs idéaux, leur pensée religieuse ; son nom était Reneau.* (Lecture 452-1)

On a oublié *La Dernière Classe* d'Alphonse Daudet, où l'instituteur annonce en pleurant à ses élèves que c'est la dernière leçon de français. À partir du lendemain, il sera interdit de parler, d'enseigner, d'écrire en français ; l'administration allemande condamnera avec une grande brutalité ceux qui résistent : amendes, prison, déportation, privation de biens, *etc.* Voici quelques passages de ce texte fameux :

« Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand-peur d'être grondé, d'autant que Mr. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

« Le temps était si chaud, si clair !

« On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

« En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai sans m'arrêter :

« “ Qu'est-ce qu'il y a encore ? ”

« Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

« “ Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école ! ”

« Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de Mr. Hamel.

« D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

“ Un peu de silence ! ”

« Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais, justement, ce jour-là, tout était tranquille, comme un

matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et Mr. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge, et si j'avais peur !

« “ Eh bien ! non. Mr. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

« “ Va vite à ta place, mon petit Franz ; nous allions commencer sans toi. ”

« J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

« Pendant que je m'étonnais de tout cela, Mr. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« “ Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand

dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine… Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. "

« Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

« Ma dernière leçon de français ! (…)

« Alors, d'une chose à l'autre, Mr. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clé de sa prison. Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

« La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, Mr. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : France, Alsace, France, Alsace. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! (…)

« Tout à coup, l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angélus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres… Mr. Hamel se leva, tout

pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« “ Mes amis, dit-il, mes, je… je… ”

« Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

« Alors il se retourna vers le tableau, prit un morceau de craie et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« “ VIVE LA FRANCE ! ” »

« Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe :

« “ C'est fini… allez-vous-en. ” »

(La Dernière Classe, dans *Les Contes du lundi)*

Les Allemands considérant les Alsaciens comme des frères de race (d'où l'idée de les ramener dans le sein du « pays de nos pères, le *Vaterland* ») furent très surpris de l'ampleur des résistances à la germanisation. Une fois sur place, ils furent bien obligés de constater qu'ils ne comprenaient pas vraiment la langue locale, qui diffère beaucoup de l'allemand classique. L'Alsacien, très loin de se conduire comme une carpette, narguait l'occupant. Cette réaction permanente se traduisit par les merveilleux et caustiques dessins de Hansi, dont j'ai parlé plus haut où l'envahisseur allemand était férocement caricaturé. Si le ridicule tue, dans ce cas-là, cela finit par réussir ! Comme dit Cayce : *on imposa aux gens un changement brutal de pensée politique et religieuse,* qui ne fut jamais accepté.

Jusqu'en 1870, le français avait été la langue des gens cultivés,

et l'Alsace au XVIIIe siècle avait fantastiquement prospéré sous la tutelle française, qui lui laissait un maximum d'autonomie. Louis XV et Louis XVI, débonnaires, n'avaient pas oppressé l'Alsace.

Au XIXe siècle, jusqu'en 1870, la France avait bénéficié de la « paix française », qui lui avait permis un exceptionnel développement culturel et économique. Toute cette zone rhénane – Alsace, Lorraine, Suisse du nord – était, au moment de l'invasion allemande, l'une des régions les plus avancées d'Europe. Les Alsaciens ne se plaignaient pas de leur rattachement à la France. Quant à la Lorraine, son cas est encore plus douloureux, puisque là, on parlait français depuis toujours ! Avec ses hauts fourneaux, ses faïenceries, ses usines textiles, elle était également une province très prospère. Elle ne s'est jamais remise des destructions dues aux Allemands, même aujourd'hui. Pour ces deux provinces, on peut parler d'un véritable assassinat culturel et économique.

Cayce mentionne également la persécution religieuse. En effet, il faut savoir que si la Lorraine est catholique, l'Alsace est un pays à trois religions. Et mon père me racontait que dans les petits villages alsaciens, il avait souvent vu le curé, le pasteur et le rabbin boire une bière ensemble au café local, et se partager à l'amiable les bâtiments du culte ! Acceptation mutuelle qui indique un très haut niveau de conscience pour l'époque…

Or, dans cette douloureuse période de l'occupation allemande, en 1874, le parti autonomiste d'Auguste Schneegans mêle politique et religion et s'oppose aux catholiques, animés par Edouard Teutsch. Les uns et les autres divergent sur la conduite à tenir face aux Allemands – ce qui ajoute au drame quotidien

une querelle religieuse dont les Alsaciens n'avaient pas vraiment besoin (eux qui, jusque-là, avaient vécu dans la coexistence pacifique des églises). De toute façon, l'article 10 de la loi allemande du 30 décembre 1871 interdit aux Alsaciens-Lorrains les réunions publiques. Le gouverneur a le droit de perquisitionner chez les particuliers, et il en abuse !

Lorrains et Alsaciens sont donc privés de certains des droits essentiels de l'Homme et du Citoyen : la liberté d'expression culturelle, la liberté d'association… et bien d'autres.

Terminons la lecture précédente :

> *C'est alors que l'entité arriva dans la région connue aujourd'hui comme le sud de ce pays actuel* (il s'agit des États-Unis) *et contribua à y créer des établissements religieux, près de ceux des premiers colons, au sud-ouest. Plus tard, il devint missionnaire. Il y gagna et perdit moralement. Gagna, parce qu'il rendit service aux gens qu'il était censé aider, payant beaucoup de sa personne dans le domaine culturel, l'échange des idées et des biens, le commerce dans les voies fluviales qu'il fit ouvrir pour aider les indigènes et les populations, en ce temps-là. Perdit, lorsqu'il renonça, en cédant aux pressions des autorités qui, supposait-il, le critiquaient.* (Lecture 452-1)

Voilà un énergique Alsacien, qui développe le commerce, encourage l'aménagement des voies fluviales et, quand il en a le temps, prêche la bonne parole. Et puis des jaloux le dénoncent aux autorités, qui se mettent à le critiquer. Alors il n'a plus le courage de les affronter encore une fois et abandonne… Voici une autre lecture :

Dans l'incarnation avant celle-ci, sous l'Empire allemand, l'entité était un soldat chargé d'occuper les provinces françaises confisquées. L'on devait y installer l'administration allemande. Il s'appelait Chmitt et il y perdit beaucoup sur le plan moral (...). N'ayant pas eu suffisamment de respect pour autrui, il en subira aujourd'hui le choc en retour. (Lecture 4621-2)

Sans commentaire… Passons à un autre personnage :

Dans l'incarnation précédant celle-ci, nous le retrouvons dans cette terre maintenant considérée comme une «province tampon » près du « Fatherland », autrement dit l'Alsace-Lorraine. À l'époque, ces régions étaient envahies par des étrangers. Il y avait des guerres, des rumeurs de guerre. Et l'entité fut parmi ceux qui souffrirent de l'envahisseur, là où elle vivait. D'où un ressentiment qui l'habite toujours, au fond d'elle-même. D'où sa difficulté aujourd'hui (...) à accepter les gens qui ont une foi, des idées et des façons différentes des siennes. Car dans cette vie-là, elle souffrit beaucoup physiquement ; et cette souffrance physique l'amena, dans cette vie-là, à nourrir son ressentiment (...). Son nom était Gretehiele[92]*. Dans cette vie-ci, lorsque surgissent des dissensions, l'entité sent remonter du fond d'elle-même l'amertume qui vient de cette expérience d'une autre vie. Mais, bien qu'elle ressente en elle-même la force mystérieuse de ce vécu ancien, elle est capable de regagner le contrôle de la situation.* (Lecture 457-2)

Il faut parler pour se libérer du ressentiment. Sinon, il se somatise sous forme de maladie : c'est ainsi que l'on s'explique actuellement la genèse des cancers. Pareillement, en ce qui

concerne l'Alsace et la Lorraine, je crois que la montagne des ressentiments qui existent encore serait balayée si les victimes se sentaient davantage le droit de s'exprimer. Autrement dit, si l'opinion française était mieux informée du drame des Alsaciens-Lorrains, elle rendrait justice à leur longue et vaillante résistance. Cela aiderait à la liquidation des amertumes collectives et individuelles, étape indispensable à la collaboration entre les peuples !

4. La Suisse : une très vieille entité nationale

Qu’on abatte ces montagnes qui nous empêchent de voir la mer !

Deux lectures seulement mentionnent la Suisse : c’est peu pour notre curiosité ! Pourtant, ces passages de Cayce sont extrêmement caractéristiques de sa philosophie de l’histoire.

Comme les textes sur l’Alsace, ces descriptions historiques de Cayce mettent l’accent sur la « difficulté d’exister » des pays situés sur l’axe du Rhin. Coincée entre des entités nationales beaucoup plus puissantes (France, Saint Empire romain germanique et *Casa Savoia),* la Suisse, comme l’Alsace, a dû beaucoup lutter pour s’affirmer. On oublie souvent qu’avant d’être le symbole de la neutralité pacifique, elle a été le symbole de la guerre. Les mercenaires suisses étaient les soldats les plus prisés d’Europe. César disait déjà que les Helvètes, ancêtres des Suisses, « avaient la passion de la guerre » ; ce qui s’explique, selon lui, par leur claustrophobie géographique : « Les Helvètes sont de toutes parts enfermés : d’un côté par le Rhin, dont le cours très large et très profond sépare l’Helvétie de la Germanie ; d’un autre par le Jura, chaîne très haute qui se dresse entre les Helvètes et les Séquanes ; et du troisième par le lac Léman et le Rhône, qui sépare notre province de leur territoire. Cela restreint le champ de leurs courses vagabondes et les gêne pour porter la guerre chez leurs voisins » (*Bellum Gallicum,* I, 2[93]).

Qu’on abatte immédiatement ces montagnes qui nous empêchent de voir la mer ! soupirent les Suisses d’aujourd’hui.

César interdit aux Suisses d'aller coloniser la Saintonge

Nous avons failli devenir une colonie suisse…

Car à une époque, les Helvètes, comme le dit César, n'appréciaient guère leur vue imprenable sur les glaciers, ils se mirent en tête – raconte encore César – d'aller s'installer en Saintonge. C'est ainsi que commence la Guerre des Gaules, le jour où César décide d'empêcher la migration vers l'ouest de quelques 300 000 Helvètes : il les soupçonne de vouloir « s'emparer de la Gaule tout entière ». Ce que c'est que l'envie d'aller voir la mer, tout de même… Dans ce contexte apparaît la première lecture de Cayce sur la Suisse :

> *Dans la vie précédente, nous retrouvons l'entité dans ces périodes troublées où se forma le pays appelé maintenant la France. C'était au début de la Guerre des Gaules, qui provoqua les premiers éclatements entre la partie est et la partie ouest territoire des Helvètes. C'était au temps des Romains, des Bretons et des Normands.* (Lecture 1208-1)

Cayce place en quelques lignes le cadre géographique : les Helvètes ont été un grand peuple, dont les activités s'étendaient (bien avant César) sur un territoire beaucoup plus large que la Suisse actuelle, bien plus haut vers le nord, l'ouest et le sud. Seulement, voilà : c'étaient des gens qui avaient la bougeotte ! Autrement dit, des Barbares – c'est-à-dire des gens qui ignoraient les charmes discrets de la vie bourgeoise (ils ont bien changé

depuis !). Mais on connaît le nom de leurs tribus, on sait qu'elles appartenaient, de façon générale, au monde celtique. En ce temps-là, il n'y avait encore ni Suisse, ni France. César, en asservissant la Gaule, va contribuer à créer l'« entité France ». Et, en repoussant les Helvètes dans leur bastion montagnard (en 58 av. J.-C.), il va également fortifier chez eux le sentiment national qui engendrera l'« entité Suisse ». Encore mille ans de maturation, et l'on arrive au serment du Grütli, en 1291, où les *Waldstätten* (villages forestiers) décident de s'unir pour défendre leur autonomie : c'est l'acte de naissance de la Suisse moderne.

Après la défaite et le recul des Helvètes, puis la *pax romana,* on s'apaise de part et d'autre – et les Helvètes aux goûts nomades se sédentarisent :

> *L'entité fut parmi ceux qui travaillèrent à jeter les bases de nouveaux établissements en définissant les zones de partage. Son nom était Donquiellen. Dans cette expérience terrestre, l'entité gagna et perdit moralement. Elle gagna par ses activités (politiques), consistant à fédérer ces tribus, à rassembler leurs forces, pour en faire ce qui est devenu aujourd'hui une nation souveraine. Une nation différente des autres, qui a depuis lors, exercé une influence très spéciale sur les affaires du monde entier. Et cela, depuis le temps de sa création, à cette époque.* (Même lecture)

Cayce fait donc remonter la création de l'« Entité Suisse » à la sédentarisation des Helvètes par César. Je n'ai pas retrouvé dans les textes la mention d'un chef qui aurait répondu au nom (supposé celtique) de *Donquiellen.* Mais la secrétaire de Cayce a

tellement écorché les noms propres qu'un Arverne n'y retrouverait pas ses fagots… La lecture continue :

> *C'est ce qui explique les aptitudes politiques de l'entité actuellement, son intérêt pour le pouvoir, son idéal de rassemblement des nations, pas seulement d'un point de vue idéaliste, mais pratique – afin d'apporter par là des bienfaits non seulement matériels, mais encore spirituels aux Hommes dans leurs activités sur la Terre.*
>
> *Et l'entité, par là même, pourrait devenir l'un de ceux qui aideront les nations de la Terre à n'en former plus qu'une seule, unissant tous les pays en un seul grand empire.* (Lecture 1208-1)

Le vieux rêve atlante d'un empire mondial !… Bien dommage qu'on ne sache pas qui était monsieur 1208 (la famille Cayce ayant dû supprimer, comme je l'ai déjà expliqué dans les tomes précédents, tous les noms propres des consultants et les remplacer par des numéros, pour leur éviter d'être persécutés par leurs églises !).

Personnellement, je ne vois pas l'unité de la Terre dans l'immédiat. Et quand cela arrivera, monsieur 1208 sera peut-être bien vieux – ou mort ?

Ce qui est intéressant dans sa lecture, c'est qu'il avait toujours été, de vie en vie, un « animal politique ». En Grèce et en Perse, c'était un familier d'Alexandre le Grand. Encore avant, un chef atlante du nom de *Sufulon* (ça ressemble à l'actuel homme politique américain, John Sununu !)[94]. *Et un aventurier qui aime*

fourrer son nez dans les choses dangereuses, dit encore Cayce un peu plus loin dans la lecture. Donc, si l'on en croit celle-ci, la démocratie suisse aurait été fondée par… un Macédonien du temps d'Alexandre le Grand, qui avait gardé en tête le modèle grec de la cité. La leçon de démocratie que la Suisse n'arrête pas de donner au monde depuis sept siècles aurait la Grèce pour origine ! Cayce, apportant quelques détails sur la vie hellénistique de monsieur 1208-1, ne le tient pourtant pas comme un démocrate convaincu. Il avait *perdu sur le plan moral, abusant du pouvoir dont il était dépositaire.*

Comme quoi… on peut se rattraper moralement d'une vie sur l'autre ! Monsieur 1208 aurait mérité de s'incarner ensuite comme Guillaume Tell !

Les routes de l'Empire

La deuxième lecture qui mentionne la Suisse nous ramène à une date beaucoup plus récente :

> *Avant cela, nous retrouvons l'entité dans les pays connus aujourd'hui comme la France et la Suisse. C'était à cette période troublée, où la violence dans ces deux pays était due à l'affrontement destructeur des armées allemande et française.*
>
> *Cependant, à cette époque, il y a quelque cent ans, l'entité développait ses activités dans cette zone-là, entre la Suisse, la France et l'Espagne – dont les territoires respectifs étaient délimités comme aujourd'hui.*
>
> *Ce n'était pas tellement en tant que soldat qu'il travaillait. Il s'agissait plutôt pour lui de préparer les voies de communication qui permettraient aux individus de se déplacer, dans leurs opérations militaires. Il veillait à l'entretien des routes, des chemins, des voies de communication qui permettaient de désenclaver les villages isolés.* (Lecture 1196-2)

Je n'ai pas sous les yeux la date de la lecture, mais les guerres entre France et Allemagne dont il s'agit ici sont certainement celles de l'Empire *il y a quelque cent ans.*

Pour situer le cadre historique, on se souvient qu'en 1798, les Français avaient occupé la Suisse – l'objectif étant (justement !) le contrôle des routes et des cols alpins. La *République helvétique* passa donc sous le contrôle de la France. À cette époque, c'était le

Directoire, qui administrera la Suisse comme une province française : voilà pourquoi Cayce dit que c'était à la fois la France et la Suisse. En 1799, la Suisse se transforme en champ de bataille entre les armées autrichiennes, russes et françaises. Puis arrive Napoléon qui, tout en s'efforçant d'y mettre de l'ordre, maintient l'occupation mais rebaptise le pays *Confédération Helvétique* (nom officiel qu'il a gardé depuis !).

Cela n'empêche pas la Suisse d'être à nouveau ravagée par les armées des pays coalisés contre Napoléon (en 1813, en particulier). La Suisse n'est qu'une partie de l'immense empire napoléonien. Voilà ce qui explique la mention de l'Espagne dans le texte de Cayce – puisque Napoléon tentera aussi de conquérir l'Espagne. Les ingénieurs des Ponts et Chaussées jouent, en effet, un rôle très important, puisqu'ils permettent l'indispensable progression des armées. Les plus courageux furent certainement les pontonniers du Génie qui, immergés dans l'eau glacée jusqu'au cou, construisaient des ponts pour le passage des soldats. On peut supposer, d'après la lecture, que notre héros, ayant acquis dans les Alpes une expérience en la matière, fut envoyé lors de la guerre d'Espagne dans la péninsule Ibérique (laquelle était quadrillée de pistes muletières impossibles, de montagnes souricières, où plus d'une armée, comme celle de Roland à Roncevaux, s'était fait piéger !).

La lecture met le doigt sur l'atout essentiel de la Suisse : sa position de bastion au cœur de l'Europe, avec la maîtrise des voies de communication par les cols des Alpes et du Jura. L'axe nord-sud de l'Europe, c'est le Rhône et le Rhin : toutes les armées, tous les échanges commerciaux ont passé par là. Or ces

deux fleuves naissent en Suisse. Voilà pourquoi ce pays a si souvent été transformé en champ de bataille, où s'affrontaient les armées rivales des pays voisins. C'est la reconnaissance de cette situation qui amena les diplomates du congrès de Vienne, puis de Paris, en 1815 et 1816, à accorder la neutralité et l'inviolabilité à la Confédération Helvétique : car cette plaque tournante des chemins européens, tout le monde en a besoin ! Les puissances se mirent donc d'accord – avec beaucoup de sagesse – pour ne plus le ravager.

Cayce a une phrase pour parler des *villages isolés (« isolated places »*), cauchemar du montagnard bloqué par six mois de neige… D'où l'effort constant et permanent, dans ce pays, pour multiplier et entretenir les voies de communication : à chaque ferme sa route, à chaque hameau perdu son petit train à crémaillère… On peut aller partout en Suisse, aujourd'hui, avec le train : la densité du kilométrage ferroviaire et routier est l'une des plus fortes du monde. J'y ai beaucoup circulé, en admirant chaque fois l'étendue et la qualité du service public ainsi rendu.

Mais le vieux débat sur le contrôle des voies de communication européennes est toujours d'actualité. Par exemple, récemment, les Suisses se sont plaints que leurs autoroutes Bâle-Genève, Genève-Milan, Bâle-Milan, étaient massivement empruntées par les camions et les véhicules de toute l'Europe. Ces grands axes sont plus utilisés (et dégradés !) par des étrangers que par des Suisses. Or, dans ces pays de montagne, les routes coûtent une fortune à entretenir ; avalanches, éboulements, inondations, obligeant à une surveillance constante. D'où la création d'une taxe correspondant au service rendu. L'histoire se répète ! Tite-

Live et Polybe racontent qu'Hannibal, pour passer ses éléphants en Italie, (opération « Djumbo chasse-neige »…) avait dû demander un petit coup de main aux Gaulois allobroges, cousins des Helvètes et ancêtres des Savoyards. Mission parfaitement réussie…

Mais revenons à cette lecture de Cayce, en admirant sa pertinence. Quand on sait qu'à l'état éveillé, il n'avait pas le moindre soupçon de l'histoire et de la géographie des pays dont il parlait en transe, c'est sidérant ! Quant à sa famille, bien incapable d'éclairer sa lanterne, elle ne commença à réaliser l'existence de l'Europe qu'au moment de l'ascension d'Hitler. Plus tard, l'entrée en guerre des États-Unis et le départ du fils aîné de Cayce, Hugh Lynn, sur le front européen, finiront par élargir un peu l'horizon familial. Mais continuons la lecture 1196-2 :

> *Son nom était Henrii Amerleneue (avec deux « i » dans le texte d'origine !). Dans cette vie-là, l'entité travailla à son développement spirituel, car à travers une vie mouvementée et bien des épreuves, il resta fidèle à son idéal de service public.*
>
> *Dans sa vie actuelle, son goût des voyages et des horizons nouveaux, son intérêt pour le développement des voies de communication, viennent de cette expérience que nous appellerons sa période franco-suisse. Ce qu'il aime, c'est faciliter aux autres les échanges économiques et commerciaux, en rendant ceux-ci pratiques et confortables.* (Même lecture)

Comme toujours, dans ces séquences de vies antérieures, il est intéressant de voir ce que *l'entité,* comme dit Edgar, avait fait auparavant. Comme on ne passe pas par hasard d'une vie à

l'autre, mais le plus souvent en réemployant ses compétences, il y a gros à parier que le « *dear Henrii* » (« avec deux i ») avait déjà travaillé aux Ponts et Chaussées :

> *Dans la vie précédente, l'entité vivait dans la période où l'on préparait la venue du Messie.*

... Cela ne vous dit rien ? « Aplanissez les chemins pour Celui qui doit venir, redressez les chemins tortueux, rabotez les montagnes, comblez les vallées », clamait dans le désert le précurseur Jean-Baptiste.

L'entité n'était pas le malheureux cousin du Christ mais, dit Cayce, un aubergiste de Bethléem, qui aida Joseph à trouver une grotte où la Vierge pût mettre son enfant au monde. Le texte de Cayce dit qu'il avait vu l'Étoile briller dans la campagne à la veille de Noël : privilège inoubliable !

D'incarnation en incarnation, les âmes se choisissent des situations semblables, politiquement et géographiquement. La vie d'« *Henrii Amerleneue* » s'était déroulée dans un pays occupé, à cheval sur plusieurs frontières et plusieurs cultures. Ainsi en était-il de sa vie précédente en Palestine, *mi-juif, mi-grec,* dit Cayce, dans un pays occupé, qui n'était plus qu'une province de l'Empire romain – comme la Suisse n'était plus qu'une province de l'Empire napoléonien.

J'ai eu la curiosité de remonter encore plus loin dans le passé et de lire sa vie précédente. La même *entité* se retrouve par monts et vaux, sur les grands chemins, dans la peau d'un chef perse, qui faisait circuler ses caravanes entre l'Arabie et les steppes de l'Asie centrale. Il faut croire que ces « gens du voyage » y prennent un tel

goût, qu'ils ne rêvent que de recommencer dans les vies suivantes ! On ne s'étonnera pas que le thème astrologique du consultant américain de Cayce ait été dominé par Mercure (qui régit la communication) et Jupiter (les voyages et l'étranger). Cayce mentionne également l'influence de Mars (la guerre, le courage physique, l'action).

Trois influences qui marquent fortement aujourd'hui, sur le plan national, cette collectivité que nous avons appelée « l'Entité Suisse ». Il n'y a pas de hasard : les âmes s'incarnent dans des pays qui leur permettent d'exprimer une partie de leurs talents, de leurs goûts, de leurs désirs. La Suisse est une vieille entité qui a réussi à exorciser ses démons – en particulier, celui de la guerre : l'énergie martienne a été mise au service de la paix. Le goût du nomadisme (sensible chez les Helvètes, comme dit César) s'est transformé en service public : *faciliter aux autres les échanges économiques et commerciaux,* Cayce *dixit* !

III

LA FONCTION THÉRAPEUTIQUE DES ALIMENTS

Creuser sa tombe avec sa fourchette…

La

médecine actuelle tient la mauvaise alimentation pour responsable des maladies de civilisation : cancers, rhumatismes, cardiopathies et autres seraient soit provoqués, soit aggravés par nos erreurs alimentaires. Savoir ce que l'on mange – et pourquoi – est donc essentiel !

Mes

lecteurs et lectrices se souviennent des conseils diététiques de Cayce dans le tome I. En voici la suite : c'est un panorama général de tout ce qu'on peut mettre dans son assiette, vu sous l'angle thérapeutique.

Dans

le catalogue des aliments qui va suivre, ne vous étonnez pas si l'un ou l'autre de vos plats préférés manque à l'appel. Les ressources diététiques des États-Unis sont minces, comparées à l'immense richesse alimentaire dont nous bénéficions en Europe. Par exemple, Cayce parle à peine des fromages, alors que nous en connaissons en France plus de 350 variétés ! Cela s'explique par le fait qu'ils n'ont jamais eu la faveur des concitoyens du cher Edgar. Et lorsqu'il parle des vins (base essentielle de la gastronomie gauloise), il le fait d'une façon anecdotique. Certaines douceurs qui font le charme de notre vie – les confitures, le nougat, les pâtes de fruits, les fruits confits, le sirop d'orgeat… –

sont tout à fait ignorés là-bas. Le saucisson, le foie gras ou le confit de canard, nos gloires nationales, ne figurent pas au palmarès gastronomique des lectures.

Pour ne rien dire de choses horribles (un scandale pour nos voisins) comme les cuisses de grenouilles et les escargots ! Néanmoins, tout incomplet qu'il nous paraisse, l'ensemble des textes cayciens sur l'alimentation peut aider ceux qui veulent éviter de creuser leur tombe avec leurs dents…

Parmi

les lectures réunies sous le titre assez plat (si je puis dire !) de : *Edgar Cayce speaks of foods, beverages and physical health*[95] (« Edgar Cayce parle des aliments, des boissons et de la santé physique »), j'ai fait un choix, en ne retenant ici que des lectures concernant les fruits et les viandes. Dans un prochain volume, nous verrons la suite : les lectures sur les légumes, les céréales, les poissons, etc., … dans la mesure où mes lecteurs et lectrices me les demanderont ! Bien entendu, il s'agit seulement d'une collection de prescriptions personnalisées : si Cayce conseille de manger du chou à un diabétique, cela ne veut pas dire que *tous* les diabétiques doivent absolument se jeter dans la « choumanie »… Mais disons que certains pourront s'en inspirer avec d'heureux résultats !

Dans

toute sa philosophie, Cayce reprend les principes de la sagesse antique. En diététique, le premier de tous, énoncé par Hippocrate, était : « Que l'aliment soit ton médicament.

» Cela veut dire que chaque aliment a la vertu (ou le pouvoir, ou la fonction) de guérir telle maladie bien précise. Il faut cibler – ne pas manger n'importe quoi, n'importe quand. Être bien dans sa peau, c'est d'abord maîtriser ce combustible qu'on appelle la nourriture.

Pourquoi

les fruits ? J'ai été frappée de l'insistance ce Cayce, dès qu'il parle de diététique : « Mangez des fruits », c'est presqu'un refrain, un réflexe. Son idée générale sur la maladie, c'est qu'elle est d'abord un encrassement. C'est la surcharge de déchets qui crée le blocage des circuits énergétiques, l'essoufflement des fonctions vitales, la douleur, la vieillesse, la mort… Or le fruit « décrasse » : c'est comme une super-lessive qui décaperait notre machinerie interne, j'ai fini par être obsédée, moi aussi, par ce refrain : dès que je quitte ma table de travail, je me précipite chez Mme Herrmann, qui au Félix Potin du 43, rue de Bourgogne, vend des fruits extra (avec un humour – et un amour ! – qui les rend encore plus beaux). Je me fais – Cayce oblige – des repas entiers de fruits de saison. Résultat des courses ? Minceur, forme, bobos, sommeil : nette amélioration, sur toute la ligne. Et quand je croise un pauvre être tordu dans la rue, je me dis : « Ah celui-là, quel dommage qu'il n'ait pas fait un régime de fruits ! »

Au

bout de quelques mois enfin, ayant passé quinze heures par jour dans les lectures de Cayce sur les fruits, je me suis dit que le meilleur moyen d'arrêter sur cette pente – pulpeuse, était de

meilleur moyen d'arrêter sur cette pente... pulpeuse, était de passer à quelque chose de complètement différent. J'ai donc choisi les viandes – parce que c'est un sujet à hauts risques : j'adore ça... ! La guerre entre viandards et végétariens vient de s'allumer et je vais me trouver prise entre deux feux... Mais mon honnêteté d'écrivain exige que je ne cache rien à mes lecteurs. Je leur présenterai donc les lectures de Cayce sur la viande – libre à eux d'en tirer les conclusions qu'ils voudront !

1. Jamais assez de fruits !

Et pour nourriture, Je vous donne les fruits de la Terre…

D'après les Mémoires de Dieu (intitulées la Bible), c'est ce qu'il aurait déclaré le jour de l'inauguration du Paradis terrestre à Adam et Ève : « Je vous donne tous les arbres qui ont des fruits portant semence à la surface de la Terre. »

Et Le Même d'ajouter, apparemment très satisfait, « que tout cela était bon » !

(Genèse I, 29).

Aux premiers jours du monde, donc, c'était tout simple : Ève n'avait qu'à tendre la main pour cueillir le petit déjeuner ! Au Paradis terrestre, on avait tout le temps devant soi… Le temps que dura le Jardin d'Éden ! Quand celui-ci ne fut plus qu'un souvenir, on oublia le pouvoir magique des fruits. Dans les récits d'Anne-Catherine Emmerich[96], il y a d'étranges descriptions des fruits magiques du Paradis terrestre, espèces qui nous sont inconnues actuellement. Peut-être des « fruits-animaux», intermédiaires entre le végétal et l'animal, comme les fantastiques dessins de la botaniste anglaise lady Elizabeth Hurnshaw au XVIIe siècle[97]. Malheureusement, nous sommes très loin du Paradis terrestre – y compris pour la consommation des fruits : la tendance actuelle est de les considérer comme accessoires. Et c'était sûrement vrai, déjà, en Amérique au temps de Cayce. Sinon pourquoi aurait-il insisté à ce point, multipliant les lectures

encourageant à manger des fruits ? Ceux-ci ne sont pas estimés à leur juste valeur dans nos habitudes alimentaires : nos enfants aiment les frites bien grasses, les bonbons artificiels aux couleurs fluo, les nouilles trop blanches et le saucisson puant le conservateur E 250.

Leur goût est vite perverti : on ne les habitue pas, tel le bébé singe moyen, à manger des fruits dès qu'ils ouvrent la bouche. Cayce trouve que c'est un tort…

Hélas, dans la culture de Monsieur Tout-le-monde : « Un fruit, ça ne vous tient pas l'estomac ! »

Le fruit : une pilule de vie

Vous avez remarqué que la Bible dit : « Tous les arbres qui ont des fruits portant semence. » Dans son langage bizarre venu d'un autre âge, elle nous donne cette précision qui n'en est pas une. Peut-être pour nous faire réfléchir ? Car existe-t-il des fruits » qui ne portent pas semence » ? C'est-à-dire des pommes sans pépins et des cerises sans noyau ? Le pépin est un concentré de vie miniaturisé, enfermé à l'intérieur d'une capsule biodégradable, qui est le fruit. De ce produit hautement sophistiqué, fabriqué par les laboratoires Nature, le secret de fabrication est si bien gardé qu'on n'a pas encore réussi à en copier la formule. Certes, on commence aujourd'hui à produire des clémentines et des raisins sans pépins. Est-ce vraiment un progrès ? Notre science, devenue folle, rêve de fabriquer en laboratoire des fruits humains – la maternité sans pépins ! Réussira-t-on à produire en série ces bébés de synthèse, qui deviendront les robots de l'âge du fer ? Sinistre perspective.

Tout cela pour s'étonner qu'on n'ait pas relu la Bible sous un angle diététique. Si les fruits y apparaissent dès les premières pages, c'est peut-être signe de leur importance.

Pour Cayce, ils ne sont pas accessoires – ils sont essentiels. Comme autrefois dans les grands voyages, où les équipages mouraient comme des mouches, tant qu'on n'avait pas eu l'idée d'embarquer des citrons à bord – arme absolue contre le scorbut ! Or celui-ci est dû au manque de vitamine C, dont le citron est un vrai magasin portatif.

Bref, pour Cayce, le fruit, c'est la véritable pharmacie du bon Dieu ! Mais toutes les grandes écoles de médecine anciennes l'avaient déjà dit. De l'école de Salerne à celle de Montpellier, on avait déjà précisé les fonctions thérapeutiques de chaque espèce végétale – et de chaque fruit. La recherche continue aujourd'hui : on en découvre encore ! On a sûrement eu tort, au début de ce siècle, d'abandonner la médecine par les plantes, en se tournant vers la chimiothérapie de synthèse. Les gens se sont imaginés qu'on pouvait se permettre de manger n'importe quoi et, ensuite, se guérir avec une petite pilule rose…

Cayce, très loin de cette attitude, estime qu'il faut prévenir plutôt que guérir. Et que, si l'on doit guérir, il faut le faire en donnant la préférence aux remèdes tirés du règne végétal. Mieux encore, consommer le fruit ou le légume qui soignera directement la maladie :

> *S'il vous faut un laxatif, que ce soit un produit à base de plantes. Mais vous n'en aurez même plus besoin si vous remplacez au moins un repas par jour par des agrumes, en consommant les fruits en entier.* (Lecture 5592-1)

A-t-on besoin de vitamines ? Alors, pas de pilules, mais des fruits :

> *Votre régime doit être reconstituant. Assurez-vous spécialement que ce que vous mangez contient de la vitamine B. On la trouve dans tous les fruits jaunes.* (Lecture 1710-6)

Car les fruits jaunes :

> *Riches en vitamines B 1 et aussi en fer, énergétisent le système*

nerveux et le sang, en renforçant les propriétés de ce dernier, plus spécialement la vitesse de coagulation. Vous choisirez principalement des fruits jaunes, de très bonne qualité. (Lecture 2538-1)

Hélas pour l'*extra-quality,* c'est-à-dire la fraîcheur et la qualité bio, cela devient difficile, comme nous le verrons plus loin.

La Théorie des Signatures

La lecture 1710-6 ci-dessus reprend une très vieille notion : la Théorie des Signatures. Selon celle-ci, chaque fruit ou légume est bon pour l'organe auquel il ressemble, et qui le « signe » : le céleri-rave pour le cœur, les noix pour le cerveau, les dattes pour les doigts, l'aubergine pour le foie, *etc.* Cette théorie, qui a pu paraître simpliste à une époque, attire à nouveau l'attention des chercheurs. Elle avait été défendue par les plus grands esprits du Moyen Age, en particulier par le génial Paracelse[98]. On sait maintenant que la couleur de chaque fruit (ou légume) indique sa composition biochimique. C'est ainsi que, d'après Cayce, les fruits rouges tonifient le sang, les fruits jaunes chassent la dépression parce qu'ils contiennent de l'or, *etc.* Nous retrouverons au fil des lectures beaucoup de remarques sur le choix des fruits en fonction de leur couleur – laquelle indique leur fonction thérapeutique et leur composition chimique. Les fruits contiennent des oligo-éléments qui nous sont indispensables :

> *Votre régime devra comporter des aliments riches en phosphore et en oligo-éléments, qui vous sont nécessaires ; et des aliments dont la formule biochimique contient des chlorures d'or (...).*
>
> – DE QUELS ALIMENTS S'AGIT-IL ?
>
> *De fruits. C'est là que vous en trouverez le plus. Votre régime devra être à base de fruits. (Lecture 1000-2 donnée pour une grande dépressive)*
>
> *Prenez soin d'approvisionner votre organisme en fer et en oligo-*

éléments nutritifs, qui enrichissent votre système circulatoire, votre sang dans sa course à travers l'organisme. Des fruits ! Ils contiennent ce qui vous est nécessaire. (Lecture 2221-1 donnée pour une femme qui souffrait d'anémie et de carences en globules rouges)

Outre le fer, il y a d'autres oligo-éléments essentiels qui seront mieux assimilés s'ils viennent de la consommation directe du fruit : phosphore, chlore, silice et même or (entre autres). Mieux vaut aller chez le marchand de primeurs que chez le pharmacien ! La couleur brillante des fruits indique aussi leur puissance énergétique. Les fruits sont donc la première source de vie.

Priorité aux fruits du terroir !

C'est toute une question…

Au fond de chaque caisse d'ananas, il y a une plage de sable fin, un lagon bleu et un cocotier… Et c'est ça que vous achetez avec l'ananas ! Le parfum d'une mangue, c'est celui de vos vacances de rêve dans une île lointaine… Malheureusement, la mangue et l'ananas de l'épicier du coin ne sont que le fantôme de ceux que vous aviez goûtés aux Antilles. Et en valeur nutritive, un mirage.

On se rappelle des lectures où Cayce prend position contre les fruits (et légumes) importés :

Consommez le plus possible de produits locaux du sol sur lequel vous vivez. (Lecture 4047-1) *Ne consommez pas en grande quantité les fruits, légumes et viandes, etc., qui ne sont pas produits dans la région où vous vivez*[99]. (Lecture 3542-1)

C'est une question de niveau vibratoire : les fruits de notre pays

ont forcément des vibrations proches des nôtres ; nous vivons sur un sol dont nous partageons les caractéristiques spatio-temporelles avec le monde minéral, animal et végétal qui l'habite. Question d'affinités profondes… où l'on rejoint Montesquieu, qui expliquait *L'Esprit des lois* de chaque pays par son climat. Aux arbres, citoyens ! Allons aux fruits de la patrie !

Notre chance est d'avoir comme pays un véritable jardin. Voilà pourquoi, disait Keyserling, le Français est un jardinier (et en a toute la psychologie !). La variété de nos climats et de nos terroirs permet de cultiver une très grande diversité de fruits. Nous avons, grâce aux quatre mers qui baignent nos côtes, un climat très doux, où l'hiver est bref. Grâce à quoi, nous avons des fruits presque toute l'année. Vue de Moscou, la France est un éternel printemps (d'où les perpétuelles invasions que nous subissons sur notre sol !).

Dans ce pays béni, qui justifie le proverbe teuton : « Heureux comme Dieu en France », nous n'avons aucune idée de ce qui se passe dans le grand désert blanc qui commence à l'est du Rhin : l'hiver sibérien avec le gel, la glace, les froids interminables qui obligent à se nourrir de conserves pendant des mois pour survivre. Le mammouth congelé, made in Oural, ça n'est pas notre samovar… Cependant, même dans ce pays appelé à juste titre « la doulce France », l'hiver, aussi court qu'il soit, impose que l'on conserve fruits et légumes. Traditionnellement, on utilisait le vinaigre, le sel, le sucre, la graisse, la dessiccation et le fumage pour conserver. (J'en ai longuement parlé, en donnant des recettes, dans *Le Guide de l'anticonsommateur*[100]. Pourtant, à notre époque où les moyens de transport permettent d'avoir des

fraises d'Afrique du Sud en hiver (ce que Cayce désapprouve), les problèmes ne sont pas vraiment réglés pour autant – comme nous allons le voir.

Edgar Cayce (debout) et sa famille : son fils Hugh Lynn (dans ses bras), à côté de lui, sa femme Gertrude et l'une de ses sœurs. Assis, son père et sa mère (qui le voyait jouer avec les Esprits de la Nature).

Edgar Cayce et Gertrude alors qu'ils étaient fiancés. Leur mariage fut longtemps retardé par des difficultés financières : Edgar était pauvre – il le restera d'ailleurs toute sa vie.

Edgar Cayce et sa femme Gertrude, en 1917, à Selma, en Alabama. Le ménage n’était pas encore installé à Virginia Beach au bord de la mer (où ses « lectures » lui avaient conseillé de s’établir à cause du voisinage de grandes étendues d’eau favorables à la médiumnité).

Edgar Cayce dans son studio de photographe professionnel. C’est un autoportrait. Il ne fera jamais fortune – hélas ! – dans ce métier où, pourtant, il avait atteint un niveau honorable pour l’époque.

Edgar Cayce en prospecteur, à l'époque où il recherchait du pétrole ! (Il le trouvait, mais c'étaient d'autres que lui qui en profitaient !) C'est la seule photo que l'on connaisse de cette époque et dans cette activité – qui ne dura guère !

Gertrude Cayce entourée de ses deux fils Hugh Lynn (à gauche) et Edgar Evans (entre ses parents).

1940 : Edgar Cayce, sa femme Gertrude et leur secrétaire Gladys Davis, qui jouera un rôle essentiel dans la transcription et la conservation des « Lectures ».

L’une des plus célèbres photos d’Edgar Cayce – où il prend un air extrêmement convenable, posé et respectable, destiné à rassurer ceux que ses activités insolites pouvaient inquiéter. C’était, dans la réalité, un homme très spontané.

Edgar Cayce et sa femme Gertrude en 1943, l’une des dernières photos du couple, où l’on voit les ravages de la maladie sur le visage d’Edgar.

L’ami Edgar dans la Nature, son environnement préféré : il consacrait de longues heures à son jardin, à la pêche, aux promenades.

Ces photos sont extraites de Edgar Cayce’s Photographie Legacy, ouvrage de David M. Leary publié par la fondation Edgar Cayce (A.R.E.), avec leur aimable autorisation.

Impossible de conserver sans dénaturer

Car si l'on importe fruits et légumes exotiques, il faut bien trouver un moyen de prolonger leur existence au-delà des délais de transport, de conditionnement et de vente. D'où la nécessité, dans ce système, d'employer des pesticides, des conservateurs, *etc.* Cayce a toujours exprimé son peu d'estime pour toutes les sortes d'additifs (lectures 462-14, 340-31, etc.). Et encore, ceux que l'on utilisait en son temps, c'était l'enfance de l'art ! Voici le cas, par exemple, du benzoate de sodium, déjà fustigé dans la lecture 135-1 (tome I) et dans celle-ci :

> *Ne mangez pas de fruits congelés, mais seulement ceux qui ont été conservés dans leur propre jus, ou bien dans du sirop de sucre de canne normal – et surtout pas ceux qui sont accommodés au benzoate, ni à aucun autre conservateur. Car le benzoate finit par intoxiquer l'organisme !* (Lecture 826-14)

Que dirait Cayce à l'heure actuelle ? Il donnerait raison aux partisans de l'agriculture biologique – gens raisonnables s'il en fût, qui prêchent dans le désert. On risque de s'en apercevoir trop tard ! On voit aussi par la lecture ci-dessus que Cayce n'est pas un enthousiaste des surgelés. Il préfère de toute façon les fruits et légumes les moins conservés, les primeurs qui arrivent en direct de la récolte :

> *Le matin, mangez des fruits, dans la saison qui est la leur, naturellement !* (Lecture 1662-1)

> *Consommez des oranges éventuellement, à doses modérées et*

surtout en saison. (Lecture 509-2)

Dans nos pays à climat doux atlantique, il y a des fruits que l'on peut récolter assez tard en saison, même aux portes de l'hiver : les noix, les noisettes, les châtaignes, les variétés tardives de poires et de pommes, les cynorhodons... Certains fruits se récoltent même seulement après les premières gelées, telles les prunelles du prunellier. On peut les conserver naturellement tout l'hiver, sans utiliser de conservateurs artificiels.

La question qui se pose à nous maintenant est celle de la pollution chimique des fruits de la Nature. Pendant des années, je me suis donné un mal de gueux pour alimenter ma maisonnée en produits « bio ». Je ne veux pas dire en faux produits bio pour bécébégés de luxe. Non. En vrais produits naturels, que je rapportais à bout de bras de la campagne. Je les achetais à des gens qui cultivaient leur jardin selon le cahier des charges de Nature et Progrès, ou la méthode Lemaire-Boucher, ou celle des grand-mères (la meilleure de toutes...). Je courais les marchés bio, je lisais soigneusement les étiquettes, je m'efforçais, bien sûr, d'acheter France et en saison... Mes enfants étaient superbes et jamais malades. Quant à ceux qui, à ma propre table, se moquaient de mes efforts diététiques, il fallait voir tout de même leur coup de fourchette !

Il y a plus urgent que la Guerre du Feu !

Cru ou cuit ? Cela dépend.

Le crudivorisme absolu n'est pas forcément ce qu'il y a de mieux pour tout le monde. Le bon sauvage, qui se nourrissait de cueillette, c'est fini depuis Jean-Jacques Rousseau. Les *Tristes Tropiques* étaient plus cuits qu'on ne l'avait cru... Aussi Cayce n'entame-t-il pas la guerre du feu. Voici quelques exemples :

> *Pas trop de gâteaux, de pâtisseries, de tartes ! Plutôt des fruits cuits.* (Lecture 3535-1 pour un jeune anémié)

Une autre prescription pour un pauvre garçon épileptique de vingt ans :

> *Le matin, mangez des fruits secs cuits. Pas en grande quantité, mais assez pour satisfaire votre appétit. Mais attention, ne prenez jamais aucun de ces fruits cuits, ni d'ailleurs aucun fruit cru, en même temps que des agrumes.* (Lecture 521-1)

Comme on le verra plus loin, les agrumes sont des gens peu accommodants... N'allez pas croire que toutes les salades au citron, aux quartiers d'oranges et aux pamplemousses, sous prétexte qu'il s'agit de crudités, soient digestes. D'autre part, avis aux amateurs de salades mixtes : les fruits mélangés à des légumes cuits ne sont pas toujours bien tolérés :

> *Le soir, mangez des fruits : pommes, abricots, pêches, poires, quetsches, cerises – mais attention de ne pas combiner trop les fruits avec les légumes cuits. Il vaudrait mieux les manger en*

alternance. (Lecture 5544-1)

À midi, uniquement des fruits frais. Faites-en une salade avec des oranges, des abricots, des pommes (mais celles-là, en petite quantité), des bananes, du raisin, des poires, etc. (Lecture 480-3)

Bien entendu, Cayce n'ajoute pas : et arrosez de rhum, de marasquin, de sucre… ce qui gâterait tout sur le plan médical. Attention, c'est un médicament ! (Tout de même très supportable à avaler, non ?). Ici, contrairement au cas n° 521-1, la malade a le droit de mélanger les agrumes aux autres fruits.

Lorsque Cayce parle de *fruits secs cuits,* c'est parce que ces deux opérations, séchage et cuisson, facilitent le travail de transformation chimique effectué par les organes digestifs. Raisins, figues, pruneaux, bananes, abricots secs, se digèrent plus facilement après trempage et cuisson. On verra plus loin combien Cayce les trouve utiles.

Mais attention, tous les végétaux séchés perdent leurs propriétés au bout d'un an, c'est bien connu des herboristes : les fruits secs ne sont bons que dans les quelques mois qui suivent la récolte.

… c'est la guerre aux sucreries !

Vous avez besoin de manger un peu plus d'hydrates de carbone, c'est-à-dire de sucres. Mais sous forme de sucres contenus dans les fruits. (Lecture 888-1)

Car, si certains ont l'habitude de « sucrer les fraises », ce n'est sûrement pas la meilleure façon de les manger : *Empêchez-vous*

d'ingurgiter des tonnes de sucreries. Si l'on doit prendre des sucres, que ce soit dans les fruits, c'est-à-dire les sucres naturels du fruit ! (Lecture 2153-2 pour une petite fille de douze ans, épileptique – mais Cayce répète souvent cette recommandation dans une foule d'autres cas : il fait la guerre aux sucreries !)

Plutôt que de sucrer les fruits, Cayce conseille parfois… de les saler !

> *Le matin (…), buvez des jus d'agrumes ou même de l'ananas ou du pamplemousse. Et quand vous le faites, que ces jus soient obtenus à partir de fruits frais. Un peu de sel peut y être ajouté – cela les rendra plus actifs. Oui, nous avons bien dit : du sel, du chlorure de sodium pour cet organisme.* (Lecture 2823-3)

Le jus de citron salé, c'est exquis, c'est désaltérant quand il fait très chaud et, curieusement, le sel efface l'acidité au goût. La prescription n'est pas du tout extravagante : je connais des gourmets qui salent légèrement leur melon ; cela met en valeur son parfum. Les fruits accompagnent aussi certains plats salés : boudin aux pommes, dinde aux marrons, canard à l'orange, lapin aux pruneaux, tajine de poulet aux raisins, *etc.* Cayce n'est jamais un « fan » des douceurs, mais il y a pourtant des gens auxquels il les conseille. Il vaudrait mieux, de façon générale, consommer du sucre de raisin, de pommes ou de poires (le poiré) ou du miel.

Il préconise l'usage du sucre de betterave (bio !…) :

> *Le sucre de betterave est le meilleur, pour tout le monde. Sinon, du sucre de canne non raffiné.* (Lecture 1131-2)

Les confitures faites avec du sucre de betterave sont meilleures que celles faites avec du sucre de canne, pour ce malade. (Lecture 808-3)

Si vous prenez une sucrerie, qu'elle soit alors à base de sucre de betterave plutôt qu'à base de sucre de canne. (Lecture 1206-11)

Dans la pensée de Cayce, il s'agit bien sûr de sucre de betterave roux, et non pas blanc ! Le cas 849 (maladie du système nerveux) montre Cayce conseillant *plein d'oranges, (...) si possible des fruits frais* (lecture 849-47). Il estime donc que si la *Dundee marmelade* n'est pas la meilleure forme sous laquelle prendre l'orange... on peut tout de même l'autoriser. *Honni soit qui mal y pense* !

Nous allons maintenant examiner les vertus thérapeutiques de chaque catégorie de fruits dont a parlé Cayce : les agrumes, les fruits exotiques, les baies, les fruits d'été et d'automne, les noix, *etc.*

Les Agrumes

Il faut bien s'entendre sur les personnages dont nous allons parler. Bien sûr, quand on dit « agrumes », tout le monde pense au citron (de son petit nom, *citrus limon).* En bas latin, c'était le fruit du cédratier. Celui-ci existe toujours, ancêtre bien oublié… En Corse, on continue à produire le cédrat *(citrus medica*) de l'arbuste conservé tel qu'il était à l'origine – tandis que le citronnier a subi, entre les mains des horticulteurs, bien des modifications. Les agrumes appartiennent à trois genres :

1) le genre *Citrus,* comme nous venons de le voir, qui comporte également le mandarinier, le pomelo, le limettier ou limonier (qui donne des limons ou limettes) et l'oranger bigaradier avec toutes ses variétés, la tangerine, la clémentine, *etc.*

2) le genre *Fortunella,* illustré par le kumquat – orange naine que nous mangeons confite dans les restaurants chinois, et qui pousse très bien dans les jardins du Midi.

3) enfin le genre *Poncirus.* Je n'entre pas dans le détail des classifications botaniques, d'autant plus que Cayce n'a pas mentionné certains membres de la famille, inconnus de ses consultants (le cédrat, par exemple).

Comme le dit Cayce lui-même, tous ces agrumes sont des fruits obtenus par hybridation, c'est-à-dire par mariage entre différentes espèces. C'est la raison pour laquelle il conseille de les mélanger :

Ce serait bien meilleur pour vous si vous ajoutiez un peu de limon au jus d'orange, et de citron au pamplemousse ; pas trop, mais un peu. Ça passera mieux. Car la plupart de ces agrumes sont des hybrides, voyez-vous ? (Lecture 3525-1, que j'ai citée dans Edgar Cayce, recettes de beauté et de santé.

De faux acides…

Les agrumes ont tous en commun une certaine acidité de goût, comme l'indique leur étymologie (italien *agrume,* tiré du latin médiéval *acrumen* = « saveur âcre »). Cette acidité de goût n'a rien à voir avec l'acidité créée ensuite dans l'estomac, comme le précise Cayce à l'un de ses cancéreux :

> *Ne mangez pas de viande. C'est ce qui a été pour vous, jusqu'ici, le plus catastrophique !*
>
> ALORS, QUEL DEVRAIT ÊTRE MON RÉGIME ?
>
> *Des aliments tout digérés. Et ceux qui ne créent pas d'acidité. Notez qu'il y a des fruits qui semblent à première vue acides, mais qui, une fois dans l'organisme, ne le sont plus : c'est le cas des agrumes.* (Lecture 569-16)

Dans une autre lecture, Cayce répète encore :

> *Les agrumes acides au goût ne produisent pas d'acidité* (dans le canal digestif)*, sauf si on les prend avec quantité de féculents.* (Lecture 1512-2)

Fréquents sont les cas de cancers où Cayce les recommandera (lectures 1697-2, 570-1, etc.).

Donc, les agrumes sont des gens intéressants – mais à manier avec précaution. Ils seront plus efficaces isolément, à la place d'un repas, comme nous l'avons vu plus haut, dans la lecture 5592-1.

Attention aux mariages explosifs

Si on les marie mal au cours d'un repas, les agrumes rendent malades, et Cayce l'a répété cent fois ! Nous avons vu plus haut, dans la lecture 521-1, que le patient en question ne supportait pas le mélange des agrumes avec les fruits cuits, ni même avec certains fruits crus ! Mais il y a pire encore. Les agrumes avec les laitages (par exemple, lecture 5097-1) ou avec les céréales : une vraie catastrophe ! Voici quelques lectures tout à fait affirmatives là-dessus :

> *Le matin, ne prenez que les agrumes. Mais de temps en temps, changez et alternez avec des céréales : surtout pas les deux ensemble !* (Lecture 135-1, pour un garçon atteint de polio)

Donc, on peut les prendre au petit déjeuner, mais pas en même temps que la tartine grillée ! Pour Cayce, une grande partie des rhumes et grippes de l'hiver sont dus à la fréquentation quotidienne de ce mélange détonant. Par exemple, le pamplemousse, conseillé à un arthritique (lecture 1158-31), à un obèse (lecture 1073-1), à une dépressive (2517-1), etc., se transforme en poison s'il est mal accompagné :

> *Vous pouvez le prendre, mais loin des repas où vous mangerez des aliments contenant du gluten (céréales), ce qui transformerait l'action du pamplemousse sur le suc gastrique en désastre digestif.* (Lecture 710-1)

Et encore ces deux lectures, que je cite dans *Edgar Cayce, recettes de beauté et de santé :*

Si vous prenez des céréales, ne les mélangez pas avec des agrumes, car cela crée de l'acidité dans l'estomac ; très mauvais ! Les agrumes, pris tout seuls, favorisent l'élimination des toxines. Mais, pris avec des céréales, ils deviennent lourds à digérer et pèsent sur l'estomac au lieu d'aider le travail des sucs gastriques. (Lecture 481-1)

Ne combinez pas les fruits acides, qui produisent des réactions alcalines (non acides) dans l'estomac, avec les féculents. (Lecture 416-9)[101]

Bonne mine grâce aux vitamines

Qu'est-ce que les agrumes ont de particulier, finalement ? Leur exceptionnelle richesse en vitamines, d'abord.

> *Il vous faut des quantités de vitamines pour vous reconstituer. Vous les trouverez dans les citrons, qui doivent tenir une place énorme dans votre régime !* (Lecture 2582-1)

C'est bien ce que prouve l'histoire du scorbut citée plus haut : les agrumes sont une source majeure de vitamines[102] !

> *La vitamine, c'est ce qui permet le stockage des ressources vitales ; c'est sur ce stock que l'on tire lorsque c'est nécessaire ; et lorsque sa carence commence à dérégler l'organisme, il devient nécessaire de fournir à ce dernier un supplément de cette vitamine, sinon la maladie s'installe.* (Lecture 2072-9)

Donc, pour lutter contre la maladie, votez agrume ! Pourquoi sacrifier à la mode hivernale des rhumes et des grippes (je sais bien que ces dernières ont l'incomparable avantage de nous offrir des congés supplémentaires… et c'est encore plus vrai pour les gamins qui n'en peuvent plus de l'école !). La grippe n'est pas une fatalité, si l'on a un marchand de fruits sous la main. Aucun virus grippal, qu'il soit « asiatique », « espagnol » ou d'une autre nationalité, ne résiste à la méthode gitane : diète au jus d'orange avec, au moins, vingt à trente verres de jus pressé frais par jour.

Les agrumes : un placement en or

Le grand atout des agrumes, c'est… leur couleur d'or ! *Les pommes d'or du jardin des Hespérides* étaient-elles des oranges ? Cayce attache toujours une grande importance à la couleur naturelle des aliments.

> *Pour vous, davantage de vitamines B1 ; on en trouve dans tout ce qui est jaune. Par exemple, tous les agrumes !* (Lecture 2535-1)

Selon la théorie des signatures, en effet, la couleur du fruit indique sa composition biochimique. Et ce « jaune d'or» est tellement significatif que le nom même de l'orange *Citrus aurantium* vient de celui du métal : c'est le fruit qui évoque l'or (en latin *aurum*), oligo-élément très utilisé dans différentes médecines[103]. En homéopathie *Aurum metallicum* se combine à d'autres métaux ou métalloïdes. Le Dr Ménétrier l'ordonnait sous forme d'ampoules dans ses traitements[104].

L'or (Au) a une action antibiotique, comme les recherches scientifiques l'ont prouvé. Porté à même la peau, il a certainement une action thérapeutique – mais, consommé sous forme d'oranges, ça coûte moins cher ! Les oranges doivent leur belle couleur non seulement à leur richesse en or, mais à d'autres sels minéraux, comme l'iode (lecture 1049-1). Voilà pourquoi elles sont bénéfiques pour les yeux (lecture 5401-1), dans les cas de grossesse (lecture 711-4), *etc.*

Ces sels minéraux ne sont pas seulement de l'or ou de l'iode. Il

y a aussi le phosphore, le manganèse, le fer, le zinc, *etc.* C'est grâce à ces oligo-éléments que toutes les espèces d'agrumes peuvent activement nettoyer l'organisme : la super-lessive !

> *Augmentez la quantité de sels minéraux dans votre organisme, afin d'accélérer le drainage complet des toxines Et en particulier, pour cela, augmentez votre consommation d'agrumes.* (Lecture 5625-1)

> *Mangez plein – et plus encore – de citrons, qui vous apporteront les sels minéraux dont votre corps a besoin. Et plutôt sous forme de fruits frais.* (Lecture 849-47)

Dans tous les cas de maladies des yeux, Cayce conseille les agrumes – et particulièrement les citrons, pour lesquels il nourrit une tendresse particulière :

> *Ajoutez à votre régime deux fois plus de citrons qu'à présent. Et en plus, tout plein de carottes, le tout assaisonné de gélatine ; cela guérira et fortifiera les nerfs optiques et allégera les tensions entre le système nerveux cérébro-spinal et le grand sympathique.* (Lecture 5401-7)

En parlant des citrons, Cayce ajoute souvent : « *a great deal», «plenty»,* « *quantity of the juice»,* c'est-à-dire : beaucoup, tout plein, des tonnes de jus... Bien conscients que nous sommes de la valeur diététique des citrons et des oranges, nous n'avons guère besoin de lectures supplémentaires pour nous en convaincre !

Une espèce dont Cayce parle beaucoup aussi, c'est le limon (ou citron vert, ou limette, ou lime). Toute petite bestiole, très apparente dans la littérature bistrotière (« sole aux citrons verts »),

c'est une espèce bien connue depuis toujours, au bord de la Méditerranée. Cayce lui accorde les mêmes dons guérisseurs qu'aux autres agrumes : contre le cancer, contre la constipation, *etc.* Cayce, dans certains cas, recommande plutôt le jus de l'agrume que le fruit entier. Il semble qu'il y ait des malades pour lesquels le jus seul est plus efficace :

> *Dans votre régime, faites bien attention de manger ce qui apportera du fer, de la silice et de l'or à votre organisme. Pour l'instant, que la plus grande partie de votre régime soit à base de jus d'agrumes. Plus tard, on changera.* (Lecture 1055-1, à un malade de cinquante ans qui souffrait d'adhérences)

Pour une petite fille de douze ans, épileptique :

> *Des vitamines, encore des vitamines ! Parce que ce sont les aliments qui contiennent spécialement les vitamines B, B1, A, C et D. Vous trouverez tout cela, naturellement, dans les jus d'agrumes – en grande quantité – !* (Lecture 2153-1)

L’orange mécanique… ou fausse orange !

… Tout ce qui brille n’est pas or, et la « fausse orange », c’est celle qui vient des pays où on la traite tellement, qu’elle en perd sa vertu (Espagne, Israël, où, sous le nom d’« orange de Jaffa », elle s’était acquise une certaine réputation…). Quand elle arrive sur nos marchés, elle n’est plus que l’ombre d’elle-même. Les merveilles que l’on consomme sur place, en Tunisie, n’ont rien à voir avec ces fantômes désodorisés qu’on nous jure être des oranges…

Le drame actuel est que les agrumes qui arrivent sur les marchés français sont de médiocre qualité : c’est-à-dire architraités. Pour avoir de vraies oranges et de vrais citrons, dont les vertus médicinales soient actives, consommez-les sur place, en saison, dans le Midi de la France, en Italie (en particulier les sanguines…), en Tunisie… ou bien, plantez sur votre balcon un petit oranger que vous rentrerez l’hiver ! C’est un arbre très décoratif et vous saurez enfin ce qu’est le goût d’une orange « vraie de vraie » !

J’avais eu autrefois à la maison une jeune fille tchèque, pour garder mes enfants. La première fois qu’Ietka me vit peler une orange, elle en fut scandalisée : « Quoi ? Vous jetez l’écorce ! Chez nous, c’est tellement rare, une orange, tellement précieux, qu’on mange TOUT. » Ietka venait d’un pays de l’Est qui ignorait encore la civilisation de consommation.

Puisque nous parlons d’oranges, je voudrais encore ajouter que, pour Cayce, c’est le remède majeur à la constipation, comme nous

l'avons signalé plus haut (et dans la lecture 1713-17, où Edgar prescrit douze oranges par jour à une jeune femme jusque-là vouée aux laxatifs). Les lectures ont prescrit l'orange également dans plusieurs cas de leucémie, par exemple le n° 2456-4, *à cause de son apport en calcium.*

Enfin, il y a des gens relativement allergiques à certaines variétés d'agrumes – dont l'orange ; un proverbe dit chez nous que « l'orange est d'or le matin, de plomb le soir » ; dame Orange a quelques amoureux déçus :

Des oranges à l'occasion, mais pas trop ! (Lecture 608-4)

Les fruits exotiques

Bananes, mangues, papayes, litchis, dattes, avocats, ananas, *etc.* importés en France perdent en chemin une partie de leur rayonnement vital. Si Cayce les appréciait, c'est qu'il habitait la Virginie, pays déjà chaud. Beaucoup de ses malades venaient du Sud, des États à climat carrément tropical, où ils pouvaient cueillir des « poires d'avocat » dans leur jardin. Car la tribu des fruits exotiques importés renferme des espèces comme la banane, l'avocat ou l'ananas, qui deviennent extrêmement toxiques pour le foie lorsqu'elles commencent à fermenter. Et ceci d'autant plus que ces espèces arrivent traitées et dénaturées par le forçage sur les marchés d'Europe. Cayce, déjà en 1934, déconseillait de consommer des fruits forcés :

> *Et ne consommez pas de fruits mûris artificiellement, même s'ils sont en boîte. À part cela, l'ananas et son jus sont très bons pour votre organisme.* (Lecture 509-2).

Autrement dit, il ne faudrait pas consommer trop de ces merveilles exotiques, si l'on n'habite pas le pays producteur. Mais inutile d'être trop rigoriste : certains sont cultivés en France, où ils ont été « acclimatés » facilement. C'est le cas du kiwi, facile à cultiver en Ile-de-France, et du kumquat dont je parlais plus haut au chapitre des agrumes. Et parmi les espèces que l'on croit « bien de chez nous », beaucoup ont commencé par être « exotiques » comme la pêche, l'abricot, le marron d'Inde…

Ceux de mes lecteurs qui vivent aux Antilles, en Afrique tropicale, à La Réunion, en Nouvelle-Calédonie, etc., où ces fruits

sont des produits locaux, seront peut-être contents de savoir ce que Cayce en a dit.

Les humeurs acides de l'ananas

Commençons donc par ce seigneur solitaire – puisque nous venons de parler de lui. Comme il s'agit d'un fruit jaune, sa richesse en vitamines B le rend très reconstituant pour la malade ci-dessous (elle souffre d'une anémie générale, suite à un traumatisme) :

> *Il vous faut manger des aliments qui contiennent de façon assimilable les éléments indispensables à la reconstitution de votre sang : calcium, fer, gluten, qui agissent sur l'urée. (...) Le matin, de l'ananas et du jus d'ananas.* (Lecture 3823-2)

Cependant, l'ananas, que Cayce conseille de mélanger à quelques gouttes de citron vert, réagit comme les agrumes : lorsqu'il est consommé au même repas que les céréales, il crée une grande acidité dans le tube digestif (alors qu'il est naturellement alcalin). Donc, éviter le jus d'ananas avec le pain grillé du petit déjeuner, la tarte aux ananas, *etc.* (lecture 838-3).

Pris tout seuls :

> *Les ananas ne produisent pas d'acidité mais de l'alcalinité. C'est seulement si on les mange avec des céréales ou de l'amidon (...) au même repas, ou le même jour, que se produisent ces réactions acides dans l'organisme ! Ne les prenez donc pas le même jour !* (Lecture 1484-1)

C'est pour avoir enfreint cette loi diététique (pas de fruits acides en même temps que les céréales) que le malade ci-dessus souffrait des intolérables démangeaisons du psoriasis (c'est-à-dire la gale !)

Des avocats qui plaident pour votre santé…

Ceux-là viennent de très loin, plus exactement du nahualt *auacatl,* dont l'espagnol a tiré *abogado.* Les premiers conquistadores les ont cueillis au Guatemala, au Mexique, dans certaines des Antilles.

> EST-CE QUE LES POIRES D'AVOCAT (comme on les appelait autrefois) CONTIENNENT BEAUCOUP DE FER ET DE CUIVRE, ET SONT BONNES EN CAS D'ANÉMIE ?
>
> – *Oui, c'est un remède pour les anémiés. L'avocat contient beaucoup de fer et c'est bon pour tout le monde, spécialement quand il faut restaurer l'organisme et régénérer le sang. Car ils sont faciles à assimiler. Mais il vaut mieux les prendre le matin ou le soir – jamais en pleine activité dans la journée !* (Lecture 501-4)

Le bavard convainc mieux en dehors des heures ouvrables ! Mais ici comme ailleurs, pas trop d'heures supplémentaires avec lui, dans la mesure, où la production vient surtout d'Israël et d'Afrique tropicale.

Dommage d’avoir banalisé les bananes

Ça a commencé avec Joséphine Baker, qui apparaissait sur scène avec une jupette en bananes. D’où l’étiquette définitive de « sex Symbol » accolée, vu sa forme, au fruit – et à la chanteuse. C’est comme cela que je m’explique le foudroyant succès de la banane en pays yankee. Cayce en a donc beaucoup parlé (les républiques bananières de l’Amérique centrale commençaient déjà à fonctionner de son temps). Quand j’étais petite fille au Maroc, un régime de bananes, c’était une fête ! Un ami de mon père en avait apporté un en provenance des bananeraies du Souss. Nous habitions alors à Rabat, où le climat n’est pas plus chaud qu’en Avignon, donc pas assez pour le bananier. C’est seulement dans l’extrême sud du Maroc que l’on pouvait cultiver la banane, et c’était pour nous une excitante nouveauté. (Souvenez-vous que pendant la Première Guerre mondiale, les soldats allemands, ayant découvert les bananes à Paris, les mangeaient avec leur peau !)

Les bananes sont donc devenues banales, et c’est bien dommage ; elles y ont perdu en saveur et en qualité thérapeutique. Celles qu’on voit chez l’épicier sont mûries artificiellement, ce qui peut les rendre toxiques :

> *Ne surchargez pas votre organisme avec des bananes, sauf si elles ont mûri naturellement. Car lorsqu'elles commencent à se gâter avant même d’être agréables au goût, elles sont néfastes à l’organisme. Ne prenez que celles qui sont archi mûres, quand elles ont été cueillies à point – et encore, consommez-les avec*

modération. (Lecture 658-15) Donc, de toute façon, puisque nos bananes du marché sont toutes « forcées » dans des mûrisseries, ne pas en consommer trop – (et surtout jamais blettes) – :

Pas de bananes, sauf si vous êtes dans le pays où elles poussent et mûrissent. (Lecture 820-2)

La banane, contrairement aux agrumes, est un fruit qui produit de l'acidité dans le système digestif :

Lorsque vous êtes dans un état de grande anxiété et de stress, ne mangez pas de bananes ni de fruits qui produisent de l'acidité. (Lecture 1724-1)

Les bananes produisent de l'acidité, parce qu'elles contiennent beaucoup d'amidon :

Dans votre régime, attention, pas trop de féculents, quels qu'ils soient ! Pas de bananes ! (Lecture 632-6)

Elles contiennent beaucoup de sucres, pas toujours assimilables :

Essayez de vous composer un régime à base d'aliments qui produisent une réaction alcaline (basique) dans le système digestif. Alors, pas trop de sucres, que ce soit au petit déjeuner ou autrement. Et pas de bananes. (Lecture 480-13)

C'est toute la question (Cayce y revient souvent) de l'équilibre acides-bases, autrement dit du pH. À une jeune femme qui souffrait d'acidité – et, en conséquence, de constipation, de

mauvaise assimilation, de problèmes nerveux –, Cayce dira :

> *Attention aux bananes. Attention aux fruits qui fermentent facilement !* (Lecture 2261-1)

Alors, les bananes à la poubelle ? Non, pas toujours :

> *À chaque repas, sauf au petit déjeuner, prenez une banane, surtout bien mûre ; mais pas une banane verte qui ait été stockée trop longtemps !* (Lecture 913-1, donnée pour un malade qui souffrait des intestins)

Et Cayce à un dépressif :

> *Ajoutez à vos menus des fruits de couleur jaune : à l'occasion, des bananes avec des céréales ; cela vous stimulera !* (Lecture 816-13)

Mes lecteurs se souviennent que le jaune correspond au niveau vibratoire des glandes surrénales, qui déclenchent l'agressivité (dans le bon et le mauvais sens du terme). Les bananes « bio » – vraies de vraies – sont un magasin de vitamines, et un puissant tonique :

> *Mangez plein de vitamines qui fortifieront votre résistance aux infections : A, D et B1. Prenez-les plutôt dans les aliments que sous forme de pilules ! Pour cet organisme, des bananes avec des céréales. Mastiquez-les bien – mais surtout qu'elles soient tout à fait mûres !* (Lecture 2598-1)

La banane est donc toxique, si elle est verte et si elle est blette. Lecture qui en dit long sur le décalage entre la banane de grand-

papa – autrement dit de Cayce – et la nôtre ! Comme les choses ont changé… Mon fils Gil me dit que je suis atteinte du syndrome appelé en psychologie « du B.V.T. », « du Bon Vieux Temps »… « De mon temps, les bananes étaient naturelles » (il ne veut pas me croire !)

Les dattes sont des « doigts de lumière »

C'est leur surnom en arabe : *deglet nour.* Cayce en parle toujours avec sympathie :

> *Nous trouvons que la façon dont vous vous nourrissez mérite plus de considération. Ce qui serait bon pour votre organisme – et tonique –, ce sont les vitamines B1, G et le fer. La combinaison de ces trois éléments est particulièrement bonne, surtout si vous les prenez sous la forme naturelle des aliments qui en contiennent. Ce serait plus efficace que sous la forme d'une préparation pharmaceutique ajoutée aux repas, que nous déconseillons – sauf, exceptionnellement, pour vous tonifier. Ajoutez plutôt des dattes à vos repas !* (Lecture 1770-7)

Le nom latin du palmier-dattier *Phoenix dactylifera* signifie « le phœnix qui porte des doigts ». L'arbre viendrait de Phénicie, c'est-à-dire du Liban. Son nom latin a donné en provençal *datil,* puis en français « dattes ». Comme le veut la théorie des signatures, c'est bon pour les doigts… En tout cas, la datte favorise l'activité, celle du corps en général et celle des membres. Voici une autre lecture pour un homme qui souffrait de douleurs articulaires dans les doigts, justement ! Il avait trente ans et était arthritique…

> *Consommez ce qui vous aidera à éliminer les déchets. Pour reconstituer votre corps, il vous faut davantage de fer : vous en trouverez dans les fruits secs, comme les dattes – tous les jours !* (Lecture 849-23)

Les dattes entrent dans la composition du *Dessert de la momie,* recette fortifiante qui, selon Cayce, protège le système digestif. Il s'agit en gros de réduire en pâte une tasse de figues, une tasse de dattes, 1/2 tasse de farine et quelques tasses d'eau. Les gens de Virginia Beach en préparent avec beaucoup de conviction, par fidélité au Maître. Malheureusement, c'est dé-gueu-lasse ! Je n'avais donc aucune envie de tremper moi-même dans cette pieuse insipidité (digne de la « panse de brebis farcie », chère aux puritains écossais), jusqu'au jour où j'ai compris que ce n'était pas la faute de Cayce, ni de sa recette. C'était simplement parce que les dattes de Californie, qu'on trouve dans toute l'Amérique, sont im-man-gea-bles. Pour un palais européen habitué aux dattes tunisiennes, elles ont exactement le goût d'un morceau de coton que le dentiste vous mettrait comme pansement sur une gencive. Les figues, itou. Tout ce qu'on cultive en Californie est archi traité et impossible à identifier au goût ! C'est comme les boissons en boîte qu'on trouve dans toutes les bases militaires américaines du monde : impossible de reconnaître au goût l'orangeade, le vin, la bière, le champagne ou le Coca-Cola. Tout est 1) sucré, 2) gazeux, 3) à goût de produit chimique… Il faut lire l'étiquette pour savoir ce que l'on boit. Le brave troufion U.S. a les papilles en béton armé.

Bref, le *Dessert de la momie* est délicieux si vous y mettez de bonnes petites figues fraîches et pansues de chez nous, avec des dattes fraîches ou sèches non traitées, débarquées en direct des oasis sahariennes[105].

Elle apparaît dans plusieurs lectures données à des époques différentes – et dans des versions à géométrie variable.

En voici une :

> DEPUIS QU'ELLE EST TOUTE PETITE, LA MÈRE DE CETTE PETITE FILLE VOUDRAIT SAVOIR QUEL TYPE D'ALIMENTATION SERAIT LE MEILLEUR POUR ELLE. COMMENT LA GUÉRIR ? (de cette asthénie générale – la jeune malade a douze ans, et l'air maigrichon du « Petit Chose » !)
>
> – *Donnez-lui souvent une nourriture qui était la base de celle des Atlantes et des Égyptiens : des céréales avec des figues et des dattes, le tout préparé avec du lait de chèvre.* (Lecture 5257-1)

Dans une autre lecture (1907-2), Cayce précise qu'il faut chauffer au bain-marie, mais : *sans que le mélange arrive à ébullition.* La mixture est meilleure lorsque figues et dattes sont finement hachées avant d'être ajoutées à la farine. On peut servir avec ou sans crème fraîche, laisser au frais et utiliser le lendemain (à condition que cela ne fermente pas).

Il n’y a plus une seule goyave à Goyave…

Car il existe bien en Guadeloupe un petit village qui s’appelle Goyave, sur la côte est de la Basse-Terre. Les 2.919 habitants vous jurent qu’ils avaient des goyaviers autrefois – saccagés par les premiers Européens qui débarquèrent sur l’île, il y a quatre siècles. Aujourd’hui, il n’y en a plus un seul ! Le mot « goyave » vient de la langue arawak jadis parlée aux Caraïbes, et que les Espagnols ont traduit par *Guayaba.* Cayce en a parlé, et je dédie à mes lecteurs antillais ce passage :

> *À midi essentiellement, une salade de fruits crus (et vous vous écarterez le moins possible de ce régime !). Dans cette salade, mettez donc un fruit comme la goyave !* (Lecture 935-1 donnée à une femme qui souffrait depuis longtemps de troubles endocriniens)

Je regrette beaucoup que Cayce n’ait pas analysé les charmes secrets de cette petite merveille qu’est la confiture de goyave. Mais, comme je l’ai déjà dit, l’Amérique ignore le raffinement des pâtes de fruits et gelées – fleurons de la confiserie européenne. Je l’ai bien vu d’ailleurs à Virginia Beach, à la mine horrifiée des amis auxquels j’ai offert un jour mes confitures de mûres ! Comme si je leur avais proposé une vipère en bocal… Je me les suis donc mangées toute seule, mes mûres (de mûrier bio !) au sucre roux. C’était un peu de Méditerranée dans mon assiette, qui m’aidait à traverser le désert gastronomique de mes années vierges de Virginie…

La papaye de papa

À une femme tuberculeuse, qui souffrait de troubles de la circulation sanguine et lymphatique, Cayce déclara :

> *Chaque fois que vous le pouvez, des papayes ! Pas trop à la fois ; en petites quantités et très souvent. Ce sera bon pour votre organisme !* (Lecture 3687-1)

Du soleil dans votre assiette, chère amie ! Mais la *papaye,* comme tous ces fruits tropicaux, doit être consommée fraîche et, si possible, bio, comme autrefois… la papaye de papa ! J'ai appris qu'il y a des gens qui la cultivent à Paris, en serre.

Le kaki en uniforme

Je ne sais pas pourquoi on appelle « kaki » le beige des uniformes militaires… car le kaki-fruit est d'un orange éclatant ! J'en avais plusieurs arbres dans mon jardin au Maroc et j'en faisais des confitures. C'est le fruit du plaqueminier du Japon ou kakilier, arbre très décoratif, acclimaté chez nous dans le Midi. Le kaki apparaît de plus en plus souvent sur nos marchés : il a l'aspect d'une petite tomate. En Extrême-Orient, ses propriétés médicales sont reconnues dans les affections des voies urinaires, de l'intestin et des voies respiratoires, ainsi que de la peau. Il pousse en Virginie ; c'est pourquoi Cayce en parle quelquefois – en particulier dans cette recette pour boucler les cheveux raides[106] où une adolescente se voit conseiller de :

> *faire bouillir des noyaux de kaki avec de l'écorce des racines de l'arbre, et en masser le cuir chevelu.* (Lecture 267-7)

Voici le cas d'un jeune homme de vingt-cinq ans qui, à la suite d'un accident, est affligé de vilaines cicatrices sur le crâne :

> QUEL TRAITEMENT DEVRAIS-JE SUIVRE POUR FAIRE REPOUSSER MES CHEVEUX ?
>
> – *Mangez des épluchures de pommes de terre et, ensuite, mangez des kakis dès que cela commence à se remettre en ordre !* (Lecture 1710-5)

Edgar Cayce a souvent célébré les mérites très méconnus de l'épluchure de pommes de terre…

Les fruits exotiques dont Cayce n’a pas parlé

Homme pratique, Cayce prescrivait à ses malades, sauf rares exceptions, des produits locaux faciles à trouver : les fruits exotiques ne sont donc mentionnés par lui que lorsqu’ils poussent en Virginie ou dans les États voisins, d’où venaient ses consultants. Beaucoup d’entre eux, cependant, débarquaient de New York (où personne ne sait plus quel fruit local se récoltait à Manhattan au temps de Peter Stuyvesant…).

Cayce, comme Socrate, donnait son enseignement à travers un dialogue. Mais une foule de questions que nous aurions aimé lui poser n’intéressaient pas ses consultants. Cayce n’y a donc pas répondu… Cela dit, il y a également beaucoup d’informations dans les lectures, que ses contemporains n’ont pas comprises, parce qu’ils n’étaient pas mûrs (… si je puis dire !) pour les recevoir. Informations que nous découvrons maintenant parce qu’elles étaient, en fait, destinées aux gens de notre époque… Et c’est passionnant : les lectures sont d’une telle richesse qu’on n’en finit pas de les analyser !

De toute façon, nous n’avons pas vraiment besoin de fruits exotiques si nous n’habitons pas sur le sol d’où ils tirent leur force. Voici un dialogue où Cayce précise sa pensée sur la relation entre le climat, la latitude, les fruits de la terre et la santé :

> EST-CE QUE LE CLIMAT DE X… EST BON, ET DOIS-JE Y RÉSIDER EN PERMANENCE ?

– Les conditions climatiques ne sont pas responsables de votre maladie. Votre organisme peut s'y adapter. Comme nous l'avons déjà dit, les humains peuvent en général s'adapter aux conditions climatiques, s'ils veulent bien adhérer au mode de vie et aux façons de se nourrir du pays – et manger les produits locaux. Cela permet d'adapter bien plus vite l'organisme à n'importe quelle condition climatique et géographique.

EST-CE QU'UN RÉGIME COMPOSÉ SURTOUT DE FRUITS, DE LÉGUMES, D'ŒUFS, DE LAIT, EST CE QU'LL Y A DE MIEUX POUR MOI ? insiste le monsieur qui, visiblement, n'a absolument pas pigé ce que Cayce veut lui faire comprendre...

– Comme on vient de vous le dire, consommez donc des produits locaux, qui viennent du voisinage immédiat. C'est bien meilleur pour votre organisme qu'un soi-disant régime végétarien, ou lacté, ou herbivore... ! Vous auriez besoin de davantage de protéines naturelles.

EST-CE QUE LE CHOCOLAT AU LAIT TRÈS CONCENTRÉ ET MALTÉ, QUE JE FAIS TOUS LES JOURS, EST MAUVAIS POUR MOI ? récidive le monsieur (qui, semble-t-il, n'habite pas du tout un pays producteur de cacao – mais tient tout de même à ses petites habitudes !) Cayce le déçoit froidement :

– Le chocolat que vous prenez actuellement n'est vraiment pas ce qu'on fait de mieux comme régime – pour qui que ce soit ! Vous devriez plutôt boire beaucoup du lait. Vous en trouverez

dans la campagne autour de X... (Lecture 4047-1)

Je m'en excuse beaucoup auprès de mes lecteurs suisses, qui ont bâti leur empire – comme chacun sait – sur les vertus du chocolat[107]... Quant aux noix de coco, cacahuètes et autres cajous, nous les verrons au chapitre sur les fruits oléagineux.

Les fruits rouges (ou baies) - Le sang rouge de la terre

En anglais, Cayce dit « *berries* », ce qui se traduit par « *baies* » ou « *fruits rouges* ». Il s'agit des baies que l'on ramasse au sol (fraises, myrtilles, airelles…) ou sur les arbustes des sous-bois et des haies (groseilles, cassis, mûres de ronces, framboises, cynorhodons (fruits de l'églantier), Prunelles du prunellier, fruits de l'aubépine, du sureau noir, du sorbier et de l'alisier, du cornouiller, de l'épine-vinette, etc.). On peut même leur adjoindre les cerises sauvages, griottes et merises du merisier[108].

La caractéristique générale de ces baies est leur couleur rouge. Quelques-unes, noires à l'extérieur, ont un jus rouge à l'intérieur : cassis, mûres, sureau, myrtilles, *etc.* Il n'y a que la groseille blanche et la groseille à maquereau – deux rebelles ! – qui se permettent de faire du mauvais esprit avec leur jus blanc.

Selon la Théorie des Signatures, tout ce qui donne un jus rouge est bon pour le sang : cela favorise la production des hématies, c'est-à-dire des globules rouges. On retrouve aussi l'analogie traditionnelle avec la couleur rouge du fer oxydé et le symbolisme astrologique de la planète Mars, qui régit à la fois l'énergie vitale, le sang, le fer et la couleur rouge. Celle-ci, dans les globules du même nom, s'explique par la présence d'hémoglobuline, à base de fer.

Cayce n'a pas parlé de toutes les baies, de tous les fruits rouges ; il n'y a pas tout à fait les mêmes espèces ni les mêmes variétés sur le continent américain (où, de toute façon, on ne consomme

que ce qui est cultivé).

La première indication thérapeutique des fruits rouges est évidente : les maladies du sang, maladies circulatoires, carences en fer, insuffisance de globules rouges. Notre sang a une affinité mystérieuse avec la sève des plantes et le jus des fruits, qui sont comme l'expression du sang de la terre.

> *Voilà un organisme qui retrouvera son équilibre avec un régime reconstituant les éléments du sang ; c'est-à-dire un régime qui apporte un maximum de fer : donc, à base de fruits rouges ; plus particulièrement ceux qui se ramassent au sol, et près du sol.* (Lecture 4881-7)

À un autre malade, Cayce conseillera cette fois :

> *Un régime facilement assimilable pour reconstituer le système nerveux et le sang. Il faut des fruits rouges, de ceux qui poussent à partir du sol, mais pas à même le sol.* (Lecture 3842-1).

Les exigences de Cayce peuvent paraître bizarres… Or les recherches scientifiques ont mesuré dans les biotopes (associations botaniques et zoologiques dans les paysages naturels) des « étagements » en hauteur et en altitude extrêmement précis. À chaque niveau, les végétaux ont des caractéristiques physico-chimiques bien définies, qui correspondent à l'intensité d'éclairage, à la durée quotidienne ou annuelle d'ensoleillement, *etc.* Chaque étage est habité par une association particulière d'espèces végétales et animales, dont les limites sont plus précises qu'on ne croit. On le voit

particulièrement bien au bord de la mer et en plongée sous-marine, ou sur l'estran : pêcheurs et plongeurs ont remarqué depuis longtemps cet étagement en profondeur, où chaque palier est habité par une faune et une flore spécifiques.

À l'époque de ces deux lectures – respectivement en 1923 et en 1931 – la biogéographie et l'écologie n'étaient pas encore enseignées à l'université ; et les deux malades ont dû penser que le père Cayce était un peu louf dans ses prescriptions sur les *fruits qui poussent à partir du sol !*

Les baies sont très riches en certains oligo-éléments : fer, silice, phosphore (lecture 480-19) et en vitamines B (lecture 3285-1). Elles ont un effet général de drainage des toxines.

> *Mangez seulement des fruits de saison, des baies ou des fruits du même genre, qui doivent faire partie de votre régime. Car les baies ont non seulement un effet désintoxiquant mais encore, de façon générale, elles améliorent vos différents problèmes de santé.* (Lecture 1179-6)

Avant que l'actuel *american way of life* ne recouvre le continent d'un désert de béton, l'Amérique était très riche en baies sauvages, dont se nourrissaient les Indiens. Leurs connaissances en ce domaine se sont perdues ; et Cayce ne prétend pas imposer la consommation des baies sauvages à ses clients – comme nous la pratiquons en Europe : la joie d'une balade en forêt, pour nous, c'est aussi celle de croquer la fraise des bois ! Et que dire de la confiture de mûres de ronce, spécialité exquise que la moindre petite Bretonne apprenait autrefois à préparer ?

La cueillette des mûres, en septembre, dans les chemins creux

était un rituel à ne jamais manquer ! Les enfants rentraient à la maison chargés d'un imposant butin, couverts de jus rouge qui trahissait leur gourmandise. Ce soir-là, on sortait les grandes bassines en cuivre ; on y jetait le sucre et les mûres toutes fraîches ; on laissait bouillir le tout, qu'on retirait du feu pour le passer au moulin, en écrasant fruits, graines et jus. On éliminait une partie des graines à la passoire et on mettait en pot cet or noir qui refroidissait lentement en se solidifiant. Les enfants, ce soir-là, allaient se coucher sans faire d'histoires…

Les baies ont comme caractéristique d'avoir des graines qui agacent les dents – et peuvent parfois être indigestes. (Voilà pourquoi, dans ma recette de marmelade de mûres, on éliminait la plus grande partie des graines. Ceux qui ne les supportent pas du tout préfèrent la gelée, faite uniquement à partir du jus.) Mais, nuance, tout dépend de la place de la graine sur le fruit :

> *Attention aux baies qui portent leurs graines à l'extérieur du fruit. N'en prenez pas trop !* (Lecture 3008-1)

Si grand est le pouvoir thérapeutique des baies qu'elles ne le perdent pas complètement, lorsqu'elles sont en conserve :

> *Même en boîte, vous pouvez les utiliser – si vous ne pouvez pas vous en procurer de fraîches.* (Lecture 849-50 pour un jeune homme de trente-trois ans, arthritique)

Les conserves en boîte, en pot ou en bocal, oui, mais uniquement celles que l'on a faites soi-même, avec des baies poussant localement, les seules admises par Cayce :

> *Consommez des fruits, des baies de toutes sortes mais plus*

spécialement celles qui poussent dans votre environnement immédiat. » (Lecture 1771-3 donnée pour une jeune fille qui souffrait du rhume des foins)

Voici maintenant l'une après l'autre chaque type de baie recommandée par Cayce.

Les mûres : l’or noir de nos golfes

On n’en finirait pas d’énumérer les vertus médicales de cette plante exceptionnelle. La liste des maladies guéries par la mûre de ronce est inépuisable. D’un bout à l’autre du tube digestif, la mûre nettoie, balaie, astique, désinfecte, panse les bobos… Les meilleures sont celles qui poussent sous nos climats atlantiques, pas trop loin de la mer : il leur faut ce climat doux et maritime pour être bien sucrées.

Conformément à la tradition bretonne que j’évoque plus haut, Cayce en est un chaud partisan :

> *Elles sont meilleures que les fraises, car ces dernières peuvent parfois être très acides : selon le terroir où elles poussent, elles peuvent contenir trop de potasse.* (Lecture 3823-4 pour une patiente atteinte d’eczéma)

Prends la groseille et tire-toi…

On sait qu'elle est conseillée aux foies paresseux et aux rhumatisants. Un dicton populaire l'associe au blé :

> « Peu de fruits au groseillier Peu de blé au grenier »

Cayce l'avait ordonnée également à cette même patiente de la lecture ci-dessus (3823-4) – et la lecture suivante la recommande à une jeune fille arthritique, dont le déséquilibre hormonal se manifestait sur la peau par la maladie appelée « éléphantiasis » :

> *À chaque repas, nous ajouterions quelque chose de sucré – des fruits rouges surtout, pourvu qu'ils ne soient pas traités : groseilles, cassis et toute la famille.* (Lecture 951-1)

Cassis et groseille à maquereau

Cassis et groseille se disent en anglais *currant,* et pour le cassis, on précise seulement *hlack currant* – autrement dit « groseille noire ». C'est dire que la langue anglaise considère simplement le cassis comme une sous-espèce de groseille – alors que pour nous, c'est un fruit différent, qui a droit à un nom pour lui tout seul ! À part la lecture ci-dessus, je n'ai donc pas trouvé grand-chose sur le cassis, chez Cayce : visiblement, ce fruit n'intéressait pas ses malades qui ne semblent pas l'avoir ni connu ni cultivé.

La groseille à maquereau, elle, est une personnalité à part entière dans la langue anglaise ; elle n'est pas un *green currant,* mais une *gooseberry (*= baie d'oie !). Personne n'a pu m'expliquer pourquoi en français elle porte ce nom de poisson. (Avez-vous déjà essayé d'appâter des maquereaux avec une de ces groseilles ? Je doute que ça marche bien fort…) La groseille à maquereau ne pêche pas en eau trouble, mais prête son sang pour reconstituer le nôtre :

> QUE DOIT-ON LUI DONNER DE SPÉCIAL À MANGER ? QU'EST-CE QUI SERAIT BON POUR LUI ? (Il s'agit d'un cardiaque).
>
> – *Les aliments reconstructeurs du sang, en particulier ceux qui sont riches en fer. Des fruits rouges, des baies, et plus spécialement, des groseilles à maquereau.* (Lecture 2597-6)

Ce qui est étonnant, c'est qu'elles restent très longtemps vertes… sauf lorsqu'elles sont bien mûres : elles prennent alors,

en effet, une teinte qui rappelle le fer rouillé.

La même jeune fille de dix-huit ans, qui s'était vue conseiller groseilles et cassis (Cf. chapitre précédent) se voit également prescrire les groseilles à maquereau :

> *Vous y puiserez beaucoup d'énergie, quelle que soit la façon dont elles sont préparées, ou même en conserve, à condition que ce soit sans additif.* (Lecture 951-1)

Par contre, dans un autre cas de déséquilibre hormonal, Cayce est péremptoire :

> *Pas de groseilles à maquereau !* (Lecture 906-1)

Le dessert préféré des ours : la framboise

Chez nous, les framboises ont survécu – pas les ours ! Moralité : plus on est petit, mieux on se défend.

J'ai été surprise de ne trouver que deux ou trois lectures sur ce fruit, qui est le don des fées aux montagnes de France, de Suisse et d'Italie du Nord. La framboise américaine, visiblement, ça n'est pas ça – c'est la cousine pauvre :

> *Vous devez ne consommer qu'avec modération certains fruits rouges, en particulier ceux qui viennent tôt en saison, comme les framboises ; et plutôt la variété noire que la rouge.* (Lecture 906-1)

En Europe, nous ignorons la variété « noire », sauf sous la forme de « framboise-mûre », cultivée parfois dans les jardins. L'idée à retenir, simplement, c'est qu'il y a des gens que la framboise n'aime pas (à mon avis, pas beaucoup de ce côté-ci de l'Atlantique !).

Je n'ai, bien entendu, trouvé chez Cayce aucune mention de la liqueur de framboise, de la confiture de framboise, de la gelée de framboise, du jus de framboise, *etc.* Cela s'explique, je pense, par le fait que c'est un fruit de montagne, typique des Alpes, qui ne semble pas avoir massivement colonisé l'Amérique comme la pomme ou le raisin sec… (voir plus loin !). Personnellement, Cayce ou pas Cayce, je continue à me faire des repas entiers de framboises – surtout sauvages ! – et je m'en porte bien ! Il ne faut

jamais perdre de vue que Cayce a parlé à ses malades de ce qu'ils connaissaient et pouvaient trouver sur place. Ce n'est pas parce que Cayce ignore nos gloires gastronomiques locales qu'il faudrait nous en priver !

Fraise contre fraise

C'est comme ça qu'on dit « s'embrasser » en canadien français ! C'est pas chou, ça ?

Les fraises, regardez-les dans le blanc des yeux pour savoir si vous vous entendrez bien avec elles.... Car elles font l'objet d'un grand nombre de lectures, également réparties en : *Surtout, mangez-en* ! (lectures 901-8, 808-6, etc.), et : *Surtout, n'en mangez pas !* (Lectures 3751-6, 906-1, etc.). Il y a aussi la «Voie du Milieu » : *Mangez-en en quantités modérées* (lecture 1512-2) ; *N'en mangez pas quand elles ne sont pas encore mûres ou trop tôt en début de saison – et pas non plus hors saison.* – (lecture 877-16). Tout dépend des gens...

Pour les Beatles, c'était « *Strawberry fields for ever*»... À d'autres, les fraises donnent de l'urticaire ! Pourtant, ce sont parmi les fruits les plus sains, car elles poussent très bien en culture biologique, sans engrais ni pesticides, avec seulement de l'eau et du soleil. Ainsi, les fraises du Sud-Ouest, qui arrivent sur nos marchés en début de saison, sont relativement peu traitées. N'en faites surtout pas de tartes, c'est la mauvaise combinaison type :

PUIS-JE MANGER DES FRAISES ?

–*Occasionnellement, et très peu.*

AVEZ-VOUS D'AUTRES CONSEILS À ME DONNER SUR MON RÉGIME ?

–*Comme nous l'avons déjà indiqué, évitez les combinaisons*

alimentaires qui provoquent de l'acidité. Les agrumes, bien qu'acides de goût, ne produisent pas d'acidité, sauf s'ils sont pris avec des féculents. (Lecture 1512-2)

Dans cette lecture-ci, Cayce ne range pas nommément la fraise parmi les agrumes, mais le rapprochement avec ceux-ci suggère que la combinaison fraise plus féculents crée aussi de l'acidité dans l'estomac. Cette acidité est à l'origine d'une infinie variété de déséquilibres digestifs, responsables de maladies variées (dans le cas ci-dessus, d'arthritisme). Ailleurs, Cayce précisera :

Ni fraise, ni aucun fruit à goût acide. (Lecture 3751-6)

Le malade, ici, est un bébé de trois ans atteint d'un cancer. Dans ce cas encore, Cayce met les fraises dans la catégorie des fruits à goût acide, qui deviennent dangereux si on les associe à des féculents (comme la farine). Tartes à la fraise, à l'orange, au citron, à la rhubarbe, à l'ananas, aussi délicieuses qu'elles soient, sont à éviter pour les gens fragiles. Tant pis pour les gourmands.

Le temps des cerises

> « Si toute l'année il y avait des cerises,
>
> « Messieurs les médecins n'iraient plus qu'en chemise ! »

Et voici tout un cours sur les vertus de ce fruit pour soigner l'eczéma. Cette maladie est due, semble-t-il, à :

> *une mauvaise coordination entre les différents systèmes d'élimination des toxines, entre les différentes voies de drainage de l'organisme, comme l'indique l'engorgement de la circulation lymphatique et des émonctoires. Tous ces maux pourraient vite disparaître (...) grâce à certains fruits de petite taille ; je veux dire les fruits rouges.* (Lecture 3823-4)

Les baies que nous appelons les fruits rouges (framboises, groseilles, cassis, myrtilles, mûres, etc.) se disant en anglais *bernes,* et les cerises *cherries,* la malade pense que Cayce a confondu ces deux mots[109] :

> VOUS VOULEZ PARLER DES FRUITS ROUGES, OU DES CERISES ? (« berries » or « cherries »)
>
> – *Des cerises, qui sont meilleures pour vous que les fruits rouges, c'est-à-dire que certaines espèces de fruits rouges. Parmi ces derniers, certains sont très acides. Mais cela dépend aussi de la façon dont ils sont cultivés. Plus précisément, s'ils contiennent trop dépotasse. Il faut alors, pour rétablir l'équilibre, consommer suffisamment de produits contenant de la silice ou de l'iode.* (Lecture 3823-4)

Cayce estime que, de tous les fruits que l'on récolte au printemps, ce sont les cerises qui sont :

> *les plus facilement assimilables et reconstituantes pour les nerfs et le sang.* (Lecture 3842-1)

Fruits d’été et fruits d’automne

D’été ou d’automne, cela dépend de la latitude et de l’altitude. Les pêches de mon jardin de Versailles n’étaient pas mûres avant fin septembre, alors que celles du Midi débarquaient à Paris en mai – ce qui est parfaitement illustré par le décalage entre les deux proverbes : « Lorsque le pêcher est en fleur, jour et nuit ont la même longueur» (autrement dit, vers le 21 juin). Et « Lorsque la pêche est mûre, jour et nuit de même mesure » ; ce qui place – pour le Midi ! – la récolte à la même date.

Tout dépend aussi des humeurs du temps… ça n’est pas seulement un sujet de conversation très british, c’est la surprise du chef en permanence (puisque les prophètes de la météo continuent à se mettre le doigt dans l’œil… du cyclone !). L’été 89, j’ai ramassé des mûres parfaitement mûres fin juillet, en Normandie, à Saint-Gatien-des-Bois, chez Janie Michiels, qui les ramasse normalement à la mi-septembre. Mais, chère amie, le temps n’est plus ce qu’il était… On nous l’a changé !

Pour moi, pas de mystère : nous allons vers une déstabilisation du climat, qui ne fera que s’accentuer, avec « effets spéciaux » de plus en plus percutants. Et cela jusqu’à l’année où basculera la Terre, changeant complètement notre scénario climatique[110].

Pour l’instant, on récolte grosso modo (mais plus grosso que modo…) les melons, les figues, les abricots, les pêches, les prunes, les brugnons, en été. Et les pommes, les poires, les nèfles, les coings, les raisins, en automne. Évidemment, après l’année fatidique du basculement des pôles *(The Turning of the Axis,* dit

Cayce, qui l'annonce pour 1998 !), on ne sait plus du tout ce qu'on récoltera, ni quand... Des ananas dans le bois de Boulogne, si nous nous retrouvons projetés sous l'équateur, ou bien des airelles « raisins d'ours », si nous nous réveillons sous le cercle polaire (lequel ? le maître Philippe disait qu'à la fin de ce siècle, « Paris serait tourné vers le pôle Sud ») !

Pour l'instant, passons quand même en revue quelques vieux amis qu'on espère garder jusqu'en 1998 !

Chapeau, le melon !

> *Le Melon agit sur l'activité du foie et des reins.* (Lecture 3121-1)

Cayce le conseille à une jeune femme enceinte qui souffrait d'insuffisance rénale : *Trois ou quatre fois par semaine, ou plus souvent, un melon d'eau, cela vous nettoiera les reins.* (Lecture 540-6) Et, dans cette même lecture, il explique que cette action « lessivante » du melon d'eau est due à sa haute teneur en phosphore, en potassium et en calcium.

Dans un cas de cancer du rein, il recommande une cure :

> *Votre régime : manger presque uniquement, pour un temps, des melons d'eau, tous les jours.* (Lecture 3121-1) Cependant, le melon, malgré ses rondeurs et son air débonnaire, est à manier avec prudence. Il n'est pas inoffensif : comme c'est un puissant médicament, il ne faut pas l'employer à contretemps ! On se souvient du dicton : « Les pommes et le melon Mettent la fièvre à la maison. »

C'est bien ce que pense Cayce. Madame 1505-4, malade des reins, demande ce qu'elle doit éviter – et s'entend répondre :

> *Les aliments qui font trop travailler les reins ! Les melons... quoiqu'un melon d'eau, de loin en loin, puisse figurer à vos menus.* (Lecture 1505-4)

Et à monsieur 2597-4, qui est cardiaque :

> *Ni melon d'eau ni cantaloup* (type melon de Carpentras).

Avoir la pêche

La pêche, chez Cayce, c'est tout un chapitre, et grande est la diversité des maladies qu'elle soigne. Ici aussi, mêmes prescriptions générales, que Cayce s'acharnera à répéter des centaines de fois : *en saison seulement, et bien mûres.* En conserve : dans quelques cas précis, sous condition que ces conserves soient sans additifs (*surtout pas au benzoate de sodium*, dit-il).

Les multiples vertus de la pêche, d'après lui, tiennent d'abord à son exceptionnelle teneur en vitamines (B1 surtout, G et D) associées au fer :

> *Comme fortifiant, consommez des aliments qui contiennent le plus de fer possible, principalement des fruits c'est le cas ; par exemple, certaines espèces dépêchés, – mais pas toutes !* (Lecture 4889-1)

Il y a pêche et pêche, comme il le dit dans la lecture ci-dessous :

> Mangez tous les fruits jaunes, en particulier les pêches jaunes – pas les blanches ! (Lecture 2277-1, pour une adolescente qui avait un besoin urgent de se refaire une santé)

Pourquoi diable les pêches jaunes ? Est-ce le soufre de la tentation ? Qui donne une pêche d'enfer ? Cayce s'explique :

> *Vous avez besoin de vitamines B1. Les pêches jaunes, même en boîte, en contiennent. C'est bon pour vous !* (Lecture 2500-1)

Tous les fruits de couleur jaune contiennent de fortes quantités de vitamines B, et la plupart d'entre eux de vitamines G (...), en particulier les pêches. (Lecture 826-13) Les pêches blanches, traitées en parents pauvres, ont-elles été oubliées, lorsque les fées se sont penchées sur leur berceau ? Douces, rondes, tendres, ces créatures du soleil et du Midi cachent bien leur jeu : une balle de fer sous une peau de velours... Cardiaques et anémiés de tous les pays, unissez-vous : réclamez des pêches ! Elles soignent ceux qui ont le teint blafard et du jus de navet (au lieu de globules rouges !) dans les veines :

Reconstituez votre sang en mangeant des aliments riches en fer. Des pêches ! (Lecture 2597-6) Voilà pourquoi les pêches guérissent toutes sortes d'anémies (lectures 1861-5, 2414-1, 3466-1, 4889-1, 509-2, 2277-1, 1207-2, 2500-1, etc.), les dépressions nerveuses (lecture 816-13), et les insuffisances thyroïdiennes :

Les vitamines et l'énergie qu'elles apportent auront un effet bienfaisant sur l'activité de votre glande thyroïde. (Lecture 2414-1) Que soignent encore les pêches ? Bien entendu, tous les cas de constipation – mais c'est la vertu générale des fruits de printemps et d'été (innombrables lectures !). Pourtant, attention ! Ne manie pas le fer qui veut. Il y en a qu'il peut blesser :

Pour cet organisme, un fruit comme la pêche est absolument interdit. Tabou ! (Lecture 3109-1, pour un bébé de deux ans à l'intestin fragile) De façon générale, attention à ne consommer :

que des pêches fraîches, bien fermes, jamais tapées, c'est-à-dire jamais quand la fermentation a commencé. (Lecture 2261-1)

L’abricot : encore un réfugié !

Nom et prénom latins : *Prunus armeniaca.* Autrement dit, l’abricot est arrivé un jour d’Arménie sur un tapis volant… Son nom français vient de l’espagnol : *albaricoque.* Mais, comme tous ces mots espagnols commençant par « al », c’est un arabe qui a survécu à la Reconquista. Réfugié en France, c’est un exemple d’intégration réussie. Cayce recommande d’abord l’abricot contre la bronchite. Celle-ci, comme les autres nuisances de l’hiver (angine, rhume, grippe, lumbago), est due à une insuffisante élimination des toxines (et Cayce est très bavard là-dessus) :

> *Attention à votre régime ; mangez moins d'aliments qui produisent de l’acidité : trop de féculents, de protéines lourdes à digérer ou qui contiennent d’importants déchets difficiles à éliminer (il s’agit des protéines animales). Mangez plus de fruits, spécialement des abricots : ce sera bon pour vous.* (lecture 4293-1)

À une autre personne, Cayce recommande les abricots secs, *de préférence cuits* (Lecture 1158-21).

La famille prune : pruneaux, brugnons, quetsches, etc.

Fructifient dans les lectures pour soulager toutes sortes de misères – un vrai cadeau des dieux ! Les prunes contiennent elles aussi beaucoup de fer et, à ce titre, sont conseillées aux cardiaques (lecture 2597-6), et aux hépatiques (lectures 3326-1, 2261-1). Mais attention, tout le monde ne les supporte pas :

> *Pas de sucreries ni de prunes crues. Par contre, en conserve, oui.* (Lecture 2261-1) Dans un autre cas, elles sont tolérées, à condition :
>
> *d'être prises en quantités modérées, et en saison.* (Lecture 509-2)

Un chapitre spécial est consacré à l'effet désintoxiquant (et laxatif) du pruneau. Comme je l'ai dit plus haut, l'intoxication par la constipation chronique engendre toujours la gamme des « maladies de civilisation ». Aussi surprenant que cela paraisse, par exemple l'asthme. Voici la prescription de Cayce pour une femme de cinquante-deux ans, asthmatique :

> *Les sucres – quelle qu'en soit la forme – vous sont interdits. Mais consommez souvent des pruneaux, de la compote de pruneaux, du jus de pruneaux, toutes les préparations possibles de ce fruit. C'est ce qui favorisera le mieux l'élimination des toxines (...), et aidera le rééquilibrage du système nerveux sympathique et du parasympathique,*

responsables de votre pessimisme ! (Lecture 4029-1) Les lectures sur le pruneau mettent toutes l'accent sur l'action purgative du fruit ; certaines le considèrent même comme plus actif lorsqu'il est cuit. Cayce prescrit (lecture 1158-21) à certains de ses malades une cure de trois jours, ou de cinq jours, où l'on ne mange que des pruneaux – le grand nettoyage de printemps !

La lecture 1188-10 les recommande à un garçon de onze ans à cause de leur richesse en vitamines A, B, C et D et G. Dans l'ensemble, les pruneaux sont conseillés le matin, au petit déjeuner, ou à midi, et parfois accompagnés d'un peu de crème (Lecture 402-1).

Certains constipés chroniques devraient, de toutes façons, prendre :

tous les jours, quelques pruneaux, sous des formes différentes. (Lecture 2479-1) Le jus de pruneau est très vivement recommandé par Cayce. Par exemple, pour ce bébé de cinq mois :

Vous pourriez lui donner du jus de pruneaux, à condition qu'il soit fait avec de petits pruneaux, plutôt qu'avec les extra-gros. Mais il faut bien les cuire, bien les écraser et filtrer en laissant un peu de pulpe. Cela stimulera le foie et la rate, en favorisant la régularité des évacuations intestinales. (Lecture 1788-6)

Match figue contre pruneau : tout f… le camp !

Chacun sait que la figue est l'arme absolue contre la constipation, et Cayce fait chorus dans d'innombrables lectures. Elles sont trop nombreuses pour les donner toutes ici, mais en voici quelques-unes :

> *Quand vous aurez besoin d'un laxatif, il est préférable que ce soit sous forme végétale. Mais vous n'en aurez même pas besoin, si vous faites chaque jour un repas de figues ou de jus de figues.*

On se rappelle que Cayce avait dit la même chose des oranges et du jus d'oranges. Ici, il explique pourquoi :

> *Les figues contiennent des oligo-éléments, qui stimulent les muqueuses du tube digestif, d'un bout à l'autre, depuis les glandes salivaires jusqu'au jéjunum. En particulier, lorsque ce dernier commence à fonctionner, les figues ont une action sur les glandes qui sécrètent les sucs digestifs, dont la fonction est de trier les constituants du bol alimentaire. Ces sucs seront alors en quantité suffisante (…) pour former le mucus nécessaire au transit intestinal.* (Lecture 5592-1)

La figue fraîche, profitons-en, c'est un fruit de chez nous, depuis la Provence jusqu'aux côtes atlantiques de la Bretagne : le figuier pousse partout. D'ailleurs son nom français vient du provençal *Fica* (qui est devenu, en italien moderne, une horrible

insulte – très usitée !).

Eh bien, le figuier a mauvais genre ! On le connaissait déjà par le proverbe : « Jamais figuier sans héritier » laissant supposer que le premier amène les convoitises du second dans la maison. Il y a aussi le « Figuier d'Adam », qui est un bananier, en référence à l'épisode biblique où Adam et Ève reçurent l'ordre de s'habiller d'un paréo de larges feuilles pour cacher leur nudité. (Mais est-ce que ça ne prouve pas, tout simplement que le temps avait fraîchi, au soir du Paradis terrestre ?)

J'ai sous les yeux des lectures recommandant la figue dans les cas suivants : tuberculose (1564-3) ; arthrose et rhumatisme (849-23, 951-1) ; diabète (4020-1) ; éléphantiasis (951-1) ; bronchite (4293-1) ; obésité (1183-2) ; gastrite (5622-3) ; anémie (2479-1, 1770-7, 1225-1, 1688-7, 1476-1) ; grossesse difficile (711-4) ; si l'on applique la Théorie des Signatures, la figue devrait être indiquée en gynécologie. Et bien entendu, d'innombrables cas de constipation, laquelle est, finalement, la maladie du siècle (responsable de toutes les autres, ou presque : les lectures n'hésitent jamais à le répéter !).

> *La figue, comme la datte, combine du fer avec les vitamines B1 et G* (lecture 1770-7)*, ce qui lui donne son pouvoir thérapeutique* (comme la pêche).

À la différence de l'orange, la figue peut être consommée sèche, hors saison :

> *Les figues sont excellentes, soit mûres lorsqu'elles sont fraîches, soit empaquetées.* (Lecture 1377-3)

Mais dans ce cas, Cayce conseille plutôt de les cuire après trempage :

LES FIGUES ?

– *Une à trois fois par semaine. Cela dépend avec quoi vous les mangez ; soit cuites, soit séchées (...).*

QUE FAIRE POUR ASSURER RÉGULIÈREMENT L'ÉVACUATTON QUOTIDIENNE DE L'INTESTIN ?

– *Un régime alimentaire ! Mais surtout, ne vous mettez pas sous la dépendance d'un laxatif, quel qu'il soit. Le mieux, c'est de prendre celui-ci sous une forme naturelle : les figues, par exemple. Cela maintiendra vos intestins en bon état de fonctionnement.* (Lecture 1158-21)

Mi-figue mi-raisin

Le raisin jouit, dans les lectures, d'un prestige égal à celui de la figue… Et le flot d'éloges sur ses vertus est impressionnant ! Cayce considérait le raisin comme un fortifiant. Il l'a prescrit à des gens qui, soit se nourrissaient mal, soit n'assimilaient pas les éléments nutritifs de leurs repas. J'ai sous les yeux cinq cas d'anémie. Par exemple :

> *Mangez le plus possible de raisin ! Autant que vous pourrez. De toute sorte. Et du jus de raisin ; cela vous débarrassera des gaz intestinaux.* (Lecture 2140-1)

La malade ne souffrait pas seulement de fermentation, mais aussi de constipation, d'un très mauvais état général et nerveux, accompagné d'une faiblesse générale.

Selon Cayce, l'intérêt majeur du raisin repose sur cette fameuse combinaison, que nous avons déjà vue plus haut, attribuée aux figues et aux dattes : la vitamine B1, la vitamine G et le fer. C'est donc un reconstituant hors pair. Cayce a également prescrit le raisin dans un cas de tuberculose, un autre d'épilepsie, plusieurs cas de bronchite, rhume, congestion due au froid, *etc.* Voici encore un cas d'anémie :

> *Pas de pommes, mais toute sorte de fruits, et particulièrement des raisins. Mais enlevez les pépins avant de les manger.* (Lecture 501-1)

Même prescription dans un cas de gastrite :

EST-CE QUE TOUS LES FRUITS CRUS SONT MAUVAIS POUR MOI ?

– *Mangez des raisins, c'est bon. Sans les pépins.* (Lecture 5622-3)

Dans un cas d'épilepsie (lecture 543-7, pour une jeune fille de vingt-deux ans) et un cas de convalescence (lecture 632-6), Cayce insiste : surtout *ne pas manger de raisin en boîte*, à cause des additifs chimiques présents dans les conserves. Il répète (lecture 2320-1) qu'il faut manger le raisin *en saison* et *bien mûr.* En ce qui concerne le raisin en boîte, dans l'Hexagone, Dieu merci, cette barbarie nous est épargnée. Nous ne connaissons que les raisins séchés au soleil qui, en principe, n'avaient pas besoin de tripotages chimiques pour se conserver (voir un peu plus loin). Malheureusement, ce sont les raisins de table, « en saison », qui sont arrosés de pesticides.

D'où la nécessité absolue de laver le raisin avant de le consommer, de façon à éviter tout risque de diarrhée ou d'intoxication (le raisin vendu sur les marchés est déjà lavé, mais deux précautions valent mieux qu'une !).

Depuis un certain temps, apparaissent en Europe l'hiver (donc hors saison pour nous) des raisins de pays exotiques (d'Afrique du Sud, par exemple). Chers, bien entendu, et pas très sains, puisqu'ils viennent de loin : ils ne correspondent pas à nos horloges biologiques.

Cayce met également en garde contre les raisins verts, qui, trop acides, provoquent la diarrhée. Comme le disait le petit renard de La Fontaine, pour se consoler de ne pouvoir atteindre la treille :

« Ces raisins son trop verts.

Ils sont pour des goujats. »

La vigne est longtemps restée une spécialité méditerranéenne et européenne. Des générations de pionniers avaient longtemps essayé de la cultiver sur le continent américain – sans réussir à donner au vin un vrai goût de vin. Question de climat, de sol, d'humidité… Ce n'est que récemment que les recherches ont permis de comprendre pourquoi – et d'améliorer la vigne aux États-Unis, de façon à en faire un produit valable. En 1860, lors du ravage du vignoble européen par le phylloxéra, on dut utiliser comme porte-greffe les vignes sauvages américaines pour le reconstituer. Si bien qu'actuellement, nos propres vignobles sont des hybrides. Cependant, si le vignoble californien est considéré par les œnologues comme tout à fait respectable en ce qui concerne les vins, la production du raisin de table, elle, n'est pas à la hauteur. Les raisins californiens sont d'une écœurante fadeur (comme là-bas les dattes, les oranges, le miel…) Pourquoi ? Mais parce que cette production est tellement archi traitée aux produits chimiques, qu'elle ne garde du fruit que la forme extérieure. Vraiment rien, rien à voir avec notre merveilleux chasselas doré, mûri au soleil aquitain, cultivé avec amour par des artisans héritiers d'une vieille tradition. De toute façon, rien à voir non plus entre les papilles gustatives du consommateur gaulois, très exigeantes sur la qualité, et celles du consommateur yankee, anesthésiées depuis longtemps par le Coca-Cola !

L’indispensable raisin sec

À ma surprise, j’en ai trouvé un vignoble entier dans les lectures : les exportateurs de Malaga et de Corinthe ont bien fait leur pub ! Cayce considère le raisin sec comme un must.

D’abord, contre la constipation :

> *Employez les raisins secs, en variant les recettes et la présentation. Sous toutes les formes ils sont excellents, et ils font partie des aliments nécessaires au maintien de vos forces physiques.* (Lecture 1446-3*,* choisie parmi des centaines d’autres)

On devrait faire savoir – et même clamer très fort – que c’est l’arme absolue contre l’obésité (459-11, 480-13, 3314-1, 1188-10, etc.). Est-ce pour cela qu’on appelait autrefois « raisins de Carême » ceux de Corinthe ?

> *Si vous ajoutiez des raisins secs, cela aiderait l’effet revitalisant des ajustements ostéopathiques prescrits.* (Lecture 1183-2) En somme, c’est le raisin qui fait passer le couscous… Cayce, qui a un faible pour les amandes, comme nous le verrons plus loin, estime que les raisins sont aussi intéressants que celles-ci en cas de constipation due au stress :
>
> *Les raisins devraient être pris exactement comme les amandes.* (Lecture 1158-21) On se souvient des lectures, où Cayce affirme qu’on peut se protéger du cancer en mangeant deux ou trois amandes par jour. Pour lui, donc, le raisin sec est

d’abord un médicament, dont on devrait consommer deux ou trois cuillerées quotidiennement.

Le raisin sec dans tous ses états ! Prenez-en tous les jours quelques-uns ! (Lecture 2479-1) Cependant, il y a des natures contestataires :

EST-CE QUE VOUS CROYEZ QUE LES SUCRES NATURELS COMME LE RAISIN SEC SONT MAUVAIS ?

– *Oh, vous pouvez tout de même en prendre, mais avec modération, et tôt le matin.* (Lecture 1377-3)

Paix aux pommes de bonne volonté…

Elles ne le sont pas toutes : il y a des pommes explosives, dont la sainte patronne est celle qu'aurait consommée Ève au paradis terrestre – mais on est de moins en moins sûr qu'il se soit agi de l'espèce « pomme ». Comme ça se passait au Caucase ou au Kurdistan, c'était peut-être une grenade ? En tout cas, une bombe à retardement !

Le pommier *Malus pumila* semble originaire du Caucase et de l'Altaï – ou encore de Sibérie.

De toute façon, Cayce en a beaucoup parlé, pour la simple raison que c'est un fruit très populaire aux États-Unis, l'un des plus consommés. J'ai trouvé sur la côte Est un jus de pommes pressées, intitulé *cider,* qui était assez bon (quoique n'ayant rien à voir avec ce que nous appelons « cidre »). Beaucoup de familles le font elles-mêmes. Dans ce pays résolument décidé à mal bouffer plutôt que de pécher par gourmandise (puritanisme oblige), c'est plutôt rare de trouver un produit local agréable et sain. Exception qui vaut d'être signalée ! (Et l'un des personnages les plus célèbres du folklore américain est « Tom Apple Pie » qui, au temps des pionniers, sa vie durant, planta des pommiers dans tous les établissements des colons de la côte Est.) Bien entendu, lorsque Cayce parle de « pommes », ça n'a rien à voir avec les balles de tennis cotonneuses intitulées « golden », qui sévissent aussi sur nos marchés. Ces imitations ne rappellent que de très loin la pomme libre et fière de mon bocage breton. Si l'on songe que le mot « pommade » désigne à l'origine un baume à base de pulpe de

pommes, on mesure son importance médicale dans notre tradition. Mais si vous n'avez pas de relations personnelles avec un pommier, alors franchement, sautez ce paragraphe et rendez-vous à la case suivante. Cayce, bien sûr, ne parlait que de pommes « bio », puisqu'il est mort en 1945. Mais il faut savoir qu'il n'était pas « propommes » à tout crin :

> QUEL DEVRAIT ÊTRE MON RÉGIME ? demande un monsieur préoccupé de diététique parce qu'il souffrait d'un ulcère à l'estomac.
>
> – *Un régime bien équilibré, en fonction de ce que peut assimiler votre organisme. Dans les états de grande anxiété, de stress, évitez les pommes crues et autres fruits crus, qui produiraient alors de l'acidité.* (Lecture 1724-1)

(Chacun sait que les ulcères à l'estomac sont un produit du stress.)

À quelqu'un d'autre :

> EST-CE QUE JE DOIS ÉLIMINER LES POMMES ET LE CIDRE ?
>
> – *En ce qui concerne les pommes, et nous l'avons dit souvent, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour bien des gens. Cependant, il y a des cas où le malade doit faire une cure de pommes – donc ne manger que cela – comme cure d'élimination, mais sous certaines conditions précises. Pour vous, mieux vaut éviter.* (Lecture 1206-8)

Ne condamnons pas sans appel Mademoiselle Reinette et

Madame Golden :

> *À chaque repas, sauf le petit déjeuner, prenez une pomme, cuite ou crue – à condition expresse qu'elle soit bien mûre. Pas de pommes vertes, ni de pommes stockées depuis trop longtemps !* (Lecture 913-1)

Les pommes cuites sont moins agressives :

> *Attention aux pommes, sous n'importe quelle forme – à moins qu'elles ne soient cuites !* (Lecture 2261-1) Ou encore, pour un bébé de deux ans :
>
> *Les pommes, elles, devront être mangées cuites, mais jamais, jamais crues.* (Lecture 3109-1) La prescription est répétée, re-répétée par Cayce dans des cas de constipation, d'épilepsie, de néphrite, d'asthme, de tuberculose, d'anémie, de malaria, de colite, de troubles sanguins, de grippes, de déséquilibre glandulaire. À diverses personnes. Cayce dit :
>
> *Mangez tous les fruits que vous voudrez, SAUF des pommes ! Sauf si elles sont cuites, comme elles devraient toujours l'être. Et de préférence grillées, assaisonnées de beurre ou d'une sauce, et avec de la cannelle et des épices.* (Lecture 935-1) Je m'en voudrais de désespérer Normands et Bretons… Mais, Dieu merci, nous avons ici assez de recettes de pommes cuites pour se faire trémousser de joie dans leur tombe les « demoiselles Tatin », inventrices de la tarte qui porte leur nom !

Pas si tarte que ça, la poire !

Plus encore que la pêche, une mine de fer ! Mais attention, elle peut devenir ravageuse. Voici un estomac sensible auquel Cayce disait :

> *Abstenez-vous de sucreries et de poires crues. En boîte, elles passeront mieux.* (Lecture 3466-1) En Belgique, on fait quelque chose de délicieux : le Sirop de Liège. C'est un sucre de poire, qui se présente sous forme de miel ; on l'obtient par cuisson du jus de poires jusqu'à réduction en sirop épais. C'est surtout une sucrerie plus saine que le sucre blanc obtenu à partir de la betterave.

Toujours une ligne de prudence :

> *Des poires ? Modérément, et en saison seulement !* (Lecture 509-2)

Certains malades ne les supportent que cuites :

> *Le matin, à l'occasion, mangez des fruits cuits ; jamais de fruits crus le soir.* (Lecture 1225-1) Toutes les carences en fer, particulièrement associées aux maladies de sang, nécessitent des cures de poires :
>
> *Les fruits – les poires en particulier – contiennent du fer, lequel est indispensable au sang.* (Lecture 4841-1, donnée pour un cas de malaria)

Cayce souligne que le fer des poires est très bon pour les

maladies du système nerveux (Lectures 3842-1, 543-7, 1225-1, 908-1, etc.). La poire est recommandée, de façon générale, dans les maladies cardio-vasculaires. À l'occasion, Cayce fait un petit cours sur l'acidité et l'alcalinité (le pH) du milieu digestif : *Vos aigreurs d'estomac viennent d'une carence d'assimilation (...). Pour vous, les fruits sont meilleurs que les céréales ; et la poire, en particulier. Vous ne devez pas manger d'aliment qui provoque de l'acidité. Mais attention ! Il y a des choses qui ne sont pas acides en elles-mêmes, mais le deviennent en passant par la bouche ! Normalement, il existe dans la gorge des glandes qui produisent de la salive, de la pepsine, de l'acide lactique, pour transformer les aliments. Mais chez vous, il n'y en a pas assez. Ce que vous mastiquez tourne alors à l'acidité. En résumé, il y a des éléments qui ne sont pas acides – et le deviennent dans la bouche – et d'autres qui sont acides – et cessent de l'être lorsque vous mâchez ! Dans l'organisme, la poire, qui est acide, se libère de son fer et perd de son acidité.* (Lecture 4834-1)

L’épicier du coing…

Son petit nom latin, *Cotoneum,* évoquant plutôt le textile, c’est un grand méconnu, aussi bien chez nous qu’en Amérique. Il ne semble pas avoir été très répandu dans la clientèle de Cayce ; je n’ai guère trouvé qu’un cas (d’eczéma !) contre lequel le coing soit recommandé :

> *En boîte ou en conserve, en très petite quantité, à inclure dans votre régime*. (Lecture 1005-16)

Aucune mention de la gelée de coing, ni de la pâte de coing, ni de la liqueur, si populaires chez nous – où tous les traités de botanique médicale en parlent ! En réalité, le coing est un fruit à tout faire, une vraie épicerie : on peut utiliser sa chair, mais aussi ses graines, ses fleurs, ses feuilles[111]…

La rhubarbe : l’effet lavement !

Bien qu’elle se mange sucrée, en tarte ou en compote, ce n’est pas un fruit mais une tige (comme les bettes ou l’angélique). En fait, c’est un cathartique violent. Cayce la conseille donc vivement dans les cas de constipation :

> *Si vous avez besoin d’un laxatif, qu’il soit végétal. Et il ne sera même pas nécessaire, si vous remplacez chaque jour au moins un repas par de la rhubarbe* (la plante tout entière). (Lecture 5592-1)

D’autres lectures reprennent la même recommandation. On ne le sait pas assez, parce qu’il est rare de manger tous les jours de la rhubarbe. Cayce compare même un plat de rhubarbe… à un lavement ! (Lecture 1779-3)

Dans un autre passage intéressant (lecture 1885-1), Cayce conseille spécialement la rhubarbe à un malade dont le foie paresse, et les reins fonctionnent au ralenti.

Cela éclaire le proverbe : « Passe-moi la rhubarbe, je te filerai le séné. » Il s’agit de deux laxatifs ! Le nom latin de la rhubarbe *Rheubarbarum* indique assez que c’était, pour les Romains, une importation (tout ce qui ne venait pas de chez eux étant qualifié de *barbare).* Barbarisme des plus utiles, à une époque où la constipation devient la maladie symbole du civilisé atteint par la décadence. (Risquons-nous d’être envahis par des Barbares aux intestins propres ?)

Bien entendu, la rhubarbe est tellement acide au goût qu’on ne

la consomme que cuite. Et c'est ainsi qu'elle a les faveurs de Cayce, qui la préfère même aux pommes :

> *À midi : de la rhubarbe, ou n'importe quel fruit cuit, sauf les pommes. (Lecture 402-1, pour un cas de malaria)*

> *Au petit déjeuner, des jus d'agrumes et, lorsque vous voulez changer, alternez avec des fruits cuits (...) comme, par exemple, la rhubarbe.* (Lecture 908-1, donnée pour un cas de néphrite et de constipation)

Les fruits oléagineux (noix, amandes…)

Dans ce type de fruits, c'est l'amande, le cœur tendre que l'on mange, une fois brisée l'écorce dure. La caractéristique de cette famille est de contenir des huiles, d'où le terme « oléagineux » (*oléa,* l'huile en latin). La cacahuète, fruit de l'arachide, la noix de coco, dont on tire le coprah, la noix de cajou, la noix de pécan, la pistache, la graine de tournesol, *etc.* appartiennent à cette famille que les lectures appellent *nuts* : les noix, au sens… familial ! du terme.

Catégorie alimentaire des plus importantes, sur laquelle Cayce a multiplié les informations, elle apparaît dans un nombre respectable de lectures.

Bien que les espèces botaniques soient différentes de part et d'autre de l'Atlantique (par exemple, la noix du noyer là-bas n'a pas la même forme que chez nous), nous sommes consommateurs de ces oléagineux : noix, noisettes et amandes sont extrêmement importants dans notre tradition culinaire – comme le sont aussi le pignon et la pistache autour de la Méditerranée. Notre expérience coloniale des trois derniers siècles nous a appris à connaître et à utiliser couramment les noix exotiques mentionnées ci-dessus – et bien d'autres encore, comme par exemple l'argan du Maroc, dont on tire une huile qu'apprécient les connaisseurs.

Là encore, ne pas perdre de vue que si Cayce recommande certains de ces fruits à ses visiteurs, c'est parce qu'ils poussent localement ; par exemple, la cacahuète en Virginie, la coco dans les Caraïbes et la Floride, *etc.*

Nous n'avons pas du tout les mêmes climats et donc pas les mêmes fruits (nous ne cultivons à demeure que ceux des zones dites « océaniques tempérées » et « méditerranéennes », ainsi que ceux qui ont pu s'y acclimater). Pour prendre l'exemple de la cacahuète, fruit de l'arachide – fruit tropical –, elle n'arrive chez nous qu'après un long voyage et combien de déshabillages…

Elle a vendu son âme en cours de route !

Les huiles : olé !

Les oléagineux nous amènent à une question absolument capitale en cuisine : toute la saveur, la finesse, les caractéristiques d'une tradition culinaire viennent du type de corps gras utilisé. Qu'est-ce qui différencie la cuisine bretonne de la cuisine alsacienne, la cuisine provençale de la cuisine périgourdine ? La première fait appel au beurre, la deuxième au saindoux (graisse de porc), la troisième à l'huile d'olive, et la dernière à la graisse d'oie... À l'heure actuelle, chacune de ces cuisines a débordé largement son cadre géographique, et vous trouverez aussi bien de quoi faire un ailloli en Bretagne qu'une choucroute dans le Midi. Et chacun d'entre nous, qu'il habite à Maubeuge ou à Marseille, peut décider de faire revenir ses pommes de terre dans du saindoux, du beurre ou de l'huile d'olive... Certaines régions utilisaient l'huile de noix et même l'huile de noisettes, très fines au goût. La première se trouve partout, et la seconde dans certaines régions – à des prix bien supérieurs à ceux de l'huile de tournesol ou d'arachide industrielles, car ce sont des huiles de fabrication artisanale ; mais elles sont bien meilleures pour la santé que la margarine (100 % pure m... !).

Quant à l'huile d'olive, gloire du Midi, elle vient d'un fruit qui n'est pas à proprement parler une noix, puisque la chair consommée est à l'extérieur du fruit (comme la cerise ou la prune).

Comme mes lecteurs le savent, Edgar Cayce lui trouve absolument toutes les vertus ! (Une chance pour nous qui la

produisons !) Il la recommande dans les cas d'anémie (lectures 3842-1, 667-1, 5604-1, 632-6, 626-1, etc.), pour tous les âges et tous les genres de déminéralisation, décalcification, de convalescence après un choc opératoire (lecture 137-85), de détérioration de l'estomac (lecture 667-1) d'aigreurs d'estomac (lecture 482-2), d'épilepsie (lectures 543-26, 567-7), de constipation (lectures 484-1, 843-1, 846-1, etc.), de tuberculose (lecture 4874-3), et même la considère comme un médicament essentiel en cas de cancer (lectures 275-45, 583-8). Ajoutons qu'il prescrit tout particulièrement l'huile d'olive aux malades du système cardio-vasculaire (lectures 3842-1, 137-85, 484-1, 5604-1). C'est dire que je n'achète plus qu'avec un respect infini ma bouteille d'huile « d'olive pure, vierge, première pression à froid » ! Que je la consomme à la fois en massage et en salade (j'en arrose tous les plats de légumes, crus ou cuits, à l'italienne !) Important : l'huile d'olive – et les autres – ne doit jamais être cuite. Elle se transforme immédiatement en poison. Essayez de cuire à l'eau, en ne l'ajoutant qu'à la dernière minute, lorsque le plat est retiré du feu. Tous les diététiciens sont d'accord là-dessus, à la suite de Cayce :

> *Vous pouvez consommer des huiles, mais jamais transformées en graillon. Les huiles végétales, employées comme sauces, contribuent à une lubrification du système digestif. Bien plus efficaces que les fortes doses sont les petites doses, prises fréquemment. Mais attention ! Ne dépassez pas globalement la dose que votre organisme peut assimiler ! À cette condition, les huiles végétales agissent comme un stimulant des sucs gastriques, sans provoquer d'excès, favorisant ainsi les*

fonctions digestives. (Lecture 2371-1)

Dans une autre lecture, Cayce explique comment on peut utiliser une huile végétale comme médicament. Il s'agit encore ici de l'huile d'olive (mais on agirait de même pour l'huile de noix, de noisette, etc.) :

> *En règle générale, ne prenez que la quantité d'huile d'olive que votre organisme voudra bien assimiler. Commencez par de petites doses, et ne prenez pas une cuillère à soupe d'un seul coup. N'en prenez que la moitié ou le quart, et cela toutes les deux ou trois heures. Et jamais la nuit. Mais efforcez-vous de persévérer.* (Lecture 667-1)

Il s'agit ici d'une jeune fille de dix-neuf ans, complètement anémiée, maigre comme un coucou, dont la numération globulaire est très en dessous du taux normal ; elle ne peut rien digérer et son déséquilibre endocrinien est préoccupant. Cayce est si optimiste sur ce traitement à l'huile d'olive, qu'à la fin, il conclut :

> *Vous retrouverez votre poids normal et tout ira très bien – si vous persévérez avec patience et fidélité, et si vous savez apprécier votre santé retrouvée.* (Lecture 667-1)

Cayce dit, dans le texte, « *enjoy well being* ». C'est l'un de ses grands principes : le devoir absolu d'être joyeux : « *Be joyous.* » Autrement dit, sachez apprécier tout ce que vous recevez de bon : la santé, la beauté, les talents, l'amour, les amis, le travail, les vacances... Je me souviens d'un message de Findhorn, reçu par Eileen Caddy, expliquant que si nous ne remercions pas pour ce

qui nous est donné de bon, ces cadeaux du Ciel nous sont retirés. Le message faisait référence à un cas concret : une jeune femme au chômage, avec enfants à charge, qui avait reçu un logement sous forme de roulotte assez confortable. Ce qui, pour elle, était une chance inespérée. Passée la joie du moment, elle avait commencé à râler et à trouver tous les défauts à son installation « de fortune ». La conséquence logique de cette amertume avait amené la perte de la roulotte, je ne sais plus trop comment. Ce n'est pas pour rien que Dante place très bas dans les Enfers les damnés qui se sont rendus coupables du péché d'*accidia* (amertume) !

Et puisque le principe homéopathique de soigner *le semblable par le semblable* a fait ses preuves, il faut croire que l'amertume de l'huile d'olive permet d'évacuer l'amertume spirituelle : par les voies digestives ! La joie végétale, la joie cosmique, captée par la plante, se transmet à celui qui la consomme. C'est la signification de la couleur jaune de l'huile, le jaune étant symbole de la joie et du bon emploi de l'adrénaline fabriquée par les surrénales. Quand on sait que le cancer est l'expression somatique d'émotions négatives qui n'ont pas pu s'exprimer, on ne s'étonne plus de la prescription suivante :

> *Ce serait bon pour vous de prendre de petites quantités d'huile d'olive, l'après-midi : la moitié d'une petite cuillère, toutes les deux heures, à partir de quatorze heures et jusqu'à vingt ou vingt et une heures, le soir, voyez-vous ?* (Lecture donnée à une femme de quarante-deux ans, à un stade précancéreux)

Cela signifie clairement que l'huile d'olive peut contribuer à

prévenir le cancer – et même à l'enrayer, s'il en est à ses débuts !

Quant aux autres huiles, nous allons les voir en même temps que le fruit dont elles sont extraites.

Noix et noisettes : un must absolu contre le cancer !

Pourquoi Cayce en a-t-il tant parlé ? Parce que ces fruits sont comme des petites « bombes », chargées à ras bord des oligoéléments dont nous avons le plus besoin.

Leurs huiles ont une action extraordinairement puissante, elles agissent comme des sortes de catalyseurs sur nos réactions biochimiques. On peut les voir aussi comme le lubrifiant qui coordonne les rouages de nos mécanismes, ou comme le courant électrique dont l'impulsion fait démarrer la machine.

> *Prenez des aliments qui permettent une assimilation rapide du fer, de la silice et autres oligoéléments : les noix ! Elles devraient avoir une place de choix dans vos menus habituels, et vous aideront plus tard, lorsque vous aurez besoin, dans vos activités à venir, de développer vos énergies, soit mentales soit physiques.* (Lecture 480-19)

Étudiants de tous les pays, unissez-vous dans la défense de la noix… Ce n'est pas pour rien que les cerneaux de noix ressemblent aux deux hémisphères du cerveau : la tradition soigne ces affinités avec notre énergie mentale. On considère la noix comme l'aliment privilégié des intellectuels – et Cayce est d'accord. Les oligoéléments contenus dans la noix ne sont pas seulement le fer et la silice mais aussi l'or, et le phosphore (qui permet de « phosphorer» les idées… qui valent de l'or !)

> *Vous aurez besoin d'une alimentation riche en fer, en iode et*

phosphore. Voilà pourquoi il serait bon de faire, de temps en temps, un repas entièrement composé de fruits oléagineux, genre noix. Cela stimulerait chez vous les fermentations nécessaires dans l'estomac, où s'activent les sucs gastriques, et dans le duodénum ; de telle sorte que les acides lactiques ainsi produits au cours du processus d'assimilation des aliments soient entièrement transformés ; que les hydrochlorures qui se forment dans votre système digestif – et qui sont nécessaires (...) – contribuent à rejeter les déchets. Ceux-ci, charriés par le flot sanguin, s'accumulent dans votre organisme, particulièrement à l'extrémité de vos membres. (Lecture 951-1)

La malade, une adolescente de dix-huit ans, était atteinte d'éléphantiasis, d'arthritisme, de troubles endocriniens et de troubles nerveux. Si jeune, et ayant déjà tant de misères... S'était-elle goinfrée de sucreries, de beignets dits *do-nuts* et de *hot-dogs* ? À l'époque – 1932 –, les « faste foudes » n'avaient pas encore fait proliférer les monstres, mais on mangeait déjà très mal en Amérique... En tout cas, je me gave de noix fraîches de Corrèze, en écrivant ce livre ! Le cas suivant est un cancer : une jeune femme à qui Cayce avait dit que l'abus des viandes (voir plus loin le chapitre qui leur est consacré) était en partie responsable de sa tumeur.

Elle demande alors quel régime pourrait assainir ce terrain « vicié » :

QU'EST-CE QUE JE DOIS MANGER POUR GUÉRIR ?

– *Un régime végétarien. Quant aux fruits, ceux de la famille*

Noix, en petites quantités seulement. Et absolument pas de viande. (Lecture 569-16)

Voici encore un autre cas de cancer, avec une prescription semblable :

Y A-T-IL DES ALIMENTS QUE JE DOIVE ÉVITER ? ET QUE MANGER À LA PLACE ?

– *Plutôt un régime végétarien, comprenant beaucoup de fruits. Les matières grasses uniquement en provenance d'oléagineux de la famille Noix, et spécialement les Noix de cajou, les Amandes, les Noisettes, etc.* (Lecture 1000-11)

Dans les livres *On peut guérir le cancer* et *J'ai guéri mon cancer,* les auteurs, Simonne Brousse pour le premier et Monique Couderc pour le second, avaient longuement parlé de l'effet bénéfique du végétarisme pour désintoxiquer un terrain cancéreux (Monique Couderc l'avait même personnellement vécu, comme elle le raconte). Il semble qu'il y ait, à l'origine de la plupart des cancers, une surconsommation de viandes et de sucres. Et la diète que s'était imposée Monique Couderc pour guérir son cancer reposait sur un principe : ni graisses animales, ni sucreries.

Et un troisième cas de tumeur, cette fois non cancéreuse, c'est-à-dire un fibrome, qu'une consommation régulière de noix finira par éliminer (celles-ci contenant énormément de magnésium, ennemi des tumeurs) :

Votre régime doit être, à certains moments, reconstituant. Pas de viandes. Seulement un peu de volaille et de poisson. Surtout

des fruits de la famille Noix. Ceux-ci aideront l'élimination des poisons et reconstitueront votre corps. Ils le ramèneront presque à son état normal.

EST-CE QUE CETTE GROSSEUR DANS MON SEIN EST CANCÉREUSE ? demande à Cayce la malade, une femme de quarante-quatre ans, très inquiète.

– *Non, c'est une tumeur non cancéreuse.*

PEUT-ELLE ÊTRE ÉLIMINÉE SANS OPÉRATION ?

– *Oui. Elle peut être éliminée sans opération (...)*[112]*, si vous vous appliquez à suivre la prescription. Votre état sanguin sera amélioré, si vous luttez contre la constipation. Votre circulation sanguine travaillera à résorber la tumeur et à en rejeter les déchets hors de l'organisme.* (Lecture 683-3)

Mais attention. Ce médicament miracle ne marche qu'à certaines conditions. Premièrement, les noix, noisettes et autres fruits du même type doivent absolument – c'est la règle générale pour les fruits et légumes – provenir du pays où vous vivez :

Consommez toute sorte de noix et de fruits de la même famille, mais plus particulièrement ceux qui poussent sur votre terroir. (Lecture 1 771-3)

Cayce reprend donc cette notion si importante de « terroir », cet ensemble de vibrations végétales, minérales, animales, cette ambiance locale bien précise. (Comme dit mon fils Gil : « Moi qui suis un vrai Parisien de Paris, si j'adhère au Front de libération du VIe arrondissement indépendant, faudra-t-il que je mange

uniquement ce qui pousse entre le boulevard du Montparnasse et la Seine ? Les pommes du square Saint-Germain-des-Prés ? Ou les escargots du Jardin du Luxembourg ? À la limite, ce qu'on récolte sur les plantations coloniales du Quartier latin, provinces réputées étrangères… Mais fi de ce qui vient d'Outre-Mer, c'est-à-dire de la Rive Droite ! »)

La lecture 2072-2 répète encore :

> *Oui, mangez des noix en saison, et plus spécialement des noisettes et des amandes. Autrement dit, ne les conservez pas trop longtemps après la saison.*

Deuxièmement, ne pas mélanger noix et noisettes avec n'importe quoi. Une sorte de concurrence déloyale s'établit entre la viande et les noix – deux types de protéines qui ne s'entendent pas sur le terrain. Attention aux salades où l'on mélange des noix, des endives, du jambon ; ou encore à la « salade verte aux noix et aux lardons » ! Ne pas prendre non plus, au même repas, noix et viande ; c'est l'un ou l'autre :

> *Les fruits du type Noix sont bons, mais ne doivent pas être mangés en même temps que les viandes. Remplacez plutôt celles-ci par celles-là !* (Lecture 1151-2)

Comme beaucoup de protéines, la famille noix produit de l'acidité dans le tube digestif (celle-ci n'est pas à bannir absolument : il faut seulement un équilibre entre l'acidité et l'alcalinité, autrement dit les acides et les bases).

À un homme de quarante ans qui souffrait d'un déséquilibre digestif, il fut dit :

Certes, les aliments créant de l'acidité doivent être pris avec modération, c'est-à-dire que, si vous prenez des Noix, cela produit des sucres dans l'organisme. Attention à la façon dont ils réagissent avec les autres aliments. (Lecture 5 567-1)

Enfin, il faut bien savoir que cette intéressante famille Noix ne convient pas à tout le monde. Exemple :

Ne mangez pas d'aliments produisant de l'alcool. Nous ne parlons pas seulement des combinaisons avec les boissons alcooliques, mais plus encore des aliments qui fermentent dans le système digestif, en produisant de l'alcool : tel est le cas des fruits de la famille des Noix. (Lecture 1985-1)

Peu de fruits du genre Noix, en ce moment, parce qu'ils fermentent facilement dans l'intestin. (Lecture 3395-4)

Il ne faudrait jamais abuser des sucres, car noix, noisettes, *etc.* en contiennent déjà beaucoup ; Cayce insiste souvent là-dessus :

Pas d'excès de sucreries. Si vous consommez des sucres, que ce soient des sucres naturels comme on en trouve dans les fruits de la famille des Noix. (Lecture 773-16)

Voici une jeune fille de vingt-deux ans, qui a mal aux dents :

DITES-MOI, CROYEZ-VOUS QUE JE DOIVE ME LA FAIRE ARRACHER, CETTE DENT ?

– Pour l'instant, des soins locaux attentifs suffisent ; mais il faudrait beaucoup plus de calcium dans votre alimentation et vous en trouveriez, bien sûr, dans les amandes et les noisettes.

(Lecture 480-13)

La meilleure assurance contre les tumeurs : deux amandes par jour

Avez-vous déjà essayé ? Personnellement, je m'efforce tant bien que mal (et quel que soit le pays !) de manger deux ou trois amandes par jour pour l'éviter, ce cancer. Pour l'instant, je vais bien, merci – le truc a réussi ! La difficulté, c'est de trouver des amandes « en saison », comme dit Cayce ; ce sont les « amandons » verts que l'on trouve sur nos marchés au printemps et en été. Ils ne se conservent pas très longtemps. Après la saison, il faut trouver des amandes sous une autre forme : grillées, séchées, en boîte, en sachet, en confit, en purée d'amandes, en touron type Jijon, en nougat. Je doute un peu de leur efficacité, quand les amandes subissent tellement d'opérations (décorticage, lavage, cuisson, trempage… dans différentes substances chimiques), qu'on se demande ce qu'il reste réellement… Cependant, il y a dans le Midi quantité d'artisans qui fabriquent ces produits selon des recettes traditionnelles et, très souvent, d'excellente qualité bio.

> *Les amandes sont spécialement bonnes pour vous. Et si vous prenez une amande par jour, régulièrement, vous n'aurez plus jamais de tumeurs ou de prolifération de tissus de ce genre. Une amande par jour vous met à l'abri du docteur (et de certains types de docteurs plus spécialement), bien mieux que les pommes. Car rappelez-vous que la pomme, c'était l'automne, mais pas l'amande. L'amandier fleurit lorsque tout le reste de la végétation est encore mort. Ça, c'est la vie !*

(Lecture 3180-3)

Cayce fait allusion au dicton connu en anglais : « *An apple a day takes the doctor away* » (« Une pomme par jour chasse le docteur»). Il reviendra plusieurs fois là-dessus pour dire que ce n'est vrai qu'une fois sur deux (il faudrait donc ne manger qu'une demi-pomme ?) ; qu'on ne peut pas s'y fier : la pomme ne serait pas si bonne poire ! Mais l'amande, oui !

Une amande vaut donc une pomme. Mais la dose varie d'une lecture à l'autre, selon les malades. Tantôt Cayce parle d'une amande, tantôt de deux ou trois (ayant toujours tendance à en faire un peu trop, j'ai opté pour trois, histoire de gagner une tranquillité d'esprit absolue vis-à-vis du cancer) :

> *Mangez une amande par jour – une amande. Et votre corps n'aura plus jamais de rechute, de résurgence de cette maladie.* (Lecture 3515-1, à une malade de cinquante-six ans dont Cayce avait soigné efficacement le cancer)

Dans la lecture 1206-13, une dame demande comment améliorer la vilaine peau de sa figure et de son dos, ainsi que ses cheveux (ça devait être une vraie fée Carabosse !). Cayce lui répond de prendre toute sa vie deux amandes par jour. Ainsi, elle aura une belle peau et, en plus, évitera le cancer[113] !

À quelqu'un de stressé, Cayce dit :

> *Qu'il doit prendre deux ou trois fois par semaine des amandes entre les repas – et dix à la fois !* (Lecture 1158-21)

À une femme très anémiée, il conseille de :

Prendre une demi-livre d'amandes dans l'après-midi, au milieu de l'après-midi – et seulement des amandes – voyez-vous ? (Lecture 954-2)

Citoyens, à vos amandiers !

Et s’il faut grimper au cocotier ?

La noix de coco, on croirait que ça n’est pas méchant ; or il semble que si ! A une jeune femme victime de crises d’épilepsie, qui demandait à Cayce : EST-CE QUE JE PEUX MANGER SOUVENT DES NOIX DE COCO ?, il répond sèchement :

> – *Jamais. Ni d’ailleurs aucun fruit du type Noix. Ni bananes ni pommes non plus !* (Lecture 543-7) Dur, dur ! Dans une autre lecture, la 710-1, Cayce répète : *Pas de noix de coco.* Est-ce à dire que le cocotier doive être banni des menus ? Non pas. Cayce veut seulement attirer l’attention sur le fait que c’est un fruit très gras. Sans le coco, un quart de la population terrestre mourrait de faim. Il est avec la banane le fruit de base de l’alimentation aux Caraïbes. Or les malades de Cayce viennent rarement de ces coins-là. Ce sont, en général, des gens déjà gavés de graisses et de sucreries, qui ne comptent pas sur leur coco pour vivre. Cayce le leur déconseille formellement, puisque ce n’est pas un fruit de leur terroir. Et puis, le coco exporté n’est plus que l’ombre de la vraie coco qu’on mange aux Antilles. La « Coco connection » est presque aussi dangereuse que l’autre…

Les cacahuètes

Cayce leur trouve beaucoup de vertus, en particulier à l'huile d'arachide (tirée de la cacahuète), qui entre dans la composition d'un grand nombre de formules de beauté et de santé, que mes lecteurs connaissent déjà, grâce à *Edgar Cayce, recettes de beauté et de santé* (efficacité souveraine de l'huile d'arachide, en massage hebdomadaire, contre l'arthritisme !).

Ce qui nous intéresse ici, c'est la consommation de cette huile par voie interne, et de la cacahuète elle-même. Curieusement, Cayce estime que :

> *Le beurre de cacahuète sera bien meilleur pour vous (que le fruit) (...), à condition de ne pas en prendre trop souvent.* (Lecture 1747-6)

> *Les cacahuètes seront très bonnes pour vous, mais le beurre de cacahuète est tout spécialement indiqué pour vous !* (Lecture 984-3)

Encore faut-il en trouver qui soit « bio ». Ce qui est difficile en Europe. Même pour l'huile. Bien que recommandée par Cayce à ses concitoyens, elle n'est pas ce qu'il y a de meilleur pour nous, puisqu'elle arrive dénaturée sur notre terroir. Cependant, même excellente, elle ne convient pas à tout le monde :

> *Vous devriez aussi consommer par voie interne, une fois par jour, une cuillère à thé d'huile d'arachide. Avalez-la à très petites gorgées, bien goûtées, juste avant de vous coucher !* (Lecture 5334-1)

EST-CE QUE L'HUILE D'ARACHIDE EST BONNE POUR MOI, À CONSOMMER ?

– *Pas bonne toute seule. Il faut que vous la preniez mélangée à de l'huile d'olive, ou alternativement ; alors ce sera bien !* (Lecture 1688-8)

Ici, la cliente souffrait de constipation. Et contre cette dernière, le vrai remède, c'est évidemment l'huile d'olive. Ces pauvres ménagères, qui n'achètent que de l'huile d'arachide industrielle au supermarché – parce que c'est la moins chère – ne contribuent certes pas à la santé de leurs chères petites têtes blondes… Pis encore, les huiles prétendues allégées ou *light* – tellement allégées que ça n'est plus que du vent : elles mériteraient d'être appelées « alizés » ou « vent coulis »…

On retire des lectures cayciennes l'impression que les huiles végétales peuvent être la meilleure ou la pire des choses, selon le cas. Il faudrait être beaucoup plus attentif à la qualité de l'huile que l'on met dans le saladier !

En tout cas, pas d'huile d'arachide à toutes les sauces : l'empoisonnement quotidien est d'autant plus efficace qu'il est sournois ! Il semble aussi que le mélange entre les huiles et la viande ne soit pas très bon (mais n'allez pas non plus les remplacer par du beurre cuit !) :

Faites attention à garder l'équilibre entre l'acidité et l'alcalinité dans votre système digestif. En particulier, vous devriez tous les jours, a un moment au moins de la journée, consommer de l'huile extraite des Noix et fruits de la même famille. Ce serait bon pour vous – bien meilleur que la viande ! (Lecture 5557-1)

Et pour un cas d'ulcère (de variété non précisée), Cayce prescrit :

> *Le matin : beaucoup d'huile des oléagineux de la famille des Noix. Elle sera bien assimilée.* (Lecture 5641-2)

Sur les marchés de pays – je pense à la Savoie, à la Corrèze, à la Dordogne, etc., ou encore au marché de Lausanne en Suisse – on trouve des exploitants agricoles qui vendent leur propre *huile de noix* ou de *noisette.* D'ailleurs, avec un moulin, on peut la fabriquer soi-même. Ces huiles – comme celles d'olive de bonne qualité – sont chères, il est vrai. Mais on peut prendre l'habitude de ne pas les gaspiller en fritures indigestes. Les aliments de qualité bio sont économiques : si vous avez essayé, vous avez pu constater qu'ils sont bien plus nourrissants : on est rassasié avec de bien moindres quantités !

Jus de fruits et cures de fruits - Ça vaut vraiment le jus…

Consommer le fruit entier n'est pas tout à fait la même chose que consommer le jus extrait de la pulpe : nombreux sont les cas où Cayce a prescrit uniquement celui-ci à son malade ; il faut dire que les lectures là-dessus… coulent à flots ! Quand j'étais à Versailles, une marque suisse de robots ménagers m'avait demandé d'écrire un livre de recettes pour centrifugeuse « ménagère ». Pendant un mois, j'ai épluché fruits et légumes pour le plaisir de les voir fondre en liquides dorés à la seconde où je pressais le bouton. C'était magique ! Les enfants et moi avons essayé tous les mélanges, toutes les couleurs et toutes les variétés comestibles de France et des tropiques. À ma grande surprise, ce régime nous a mis dans une extraordinaire forme physique, tonus et minceur. (Je me demande pourquoi je ne recommence pas plus souvent !) Et comme je trouvais dommage de jeter la pulpe une fois pressée, je la transformais en pâte de fruits, en compotes, en confitures… en tout ! Si c'étaient des légumes, j'en faisais une mayonnaise en ajoutant un jaune d'œuf et de l'huile d'olive. Dans le genre cuit, ça pouvait aussi faire une soupe, une purée (voire la pâtée du chien ou celle des poules – qui adoraient ça !). Mon livre de recettes plut beaucoup au fabricant : il sentait le vécu… Et sur le plan santé, ça valait le jus !

Voici maintenant quelques lectures : la malade n° 5431-4 se grattait partout, jour et nuit. Sa famille, exaspérée, se demandait ce qui causait ce prurit, c'est-à-dire ces horribles démangeaisons.

Des petites bêtes (la honte !) ?

A-T-ELLE DES PARASITES À LA SURFACE DE LA PEAU ?

– *Il s'agit bien davantage de troubles internes, qui produisent ces douleurs à la surface de la peau, voyez-vous ?*

(Soupirs de soulagement de la famille !)

Nous commencerions par éviter les graisses, les huiles et la plupart des féculents. Par contre, ce qui rétablirait l'équilibre, ce serait les jus de fruits (...), qui brûleront les déchets accumulés dans l'organisme. (Lecture 5431-4)

Dans un autre cas, c'est un homme qui souffre de fermentations intestinales :

Essayez, grâce à votre régime, d'éliminer peu à peu ces gaz de votre système digestif. Gaz qui se forment lorsque les mouvements péristaltiques de l'intestin deviennent inefficaces. Voilà pourquoi vous devriez consommer des jus de fruits sans assaisonnement autre que leurs sels naturels. (Lecture 1127-1)

Dans plusieurs cas de fatigue, de baisse générale de vitalité, Cayce recommande :

Buvez plein de jus de fruits – plutôt dans la journée qu'au petit déjeuner. (Lecture 1306-1)

Et voilà le petit déjeuner anglais qui en prend encore un coup… Cayce a inlassablement répété qu'il ne fallait pas prendre *des jus d'agrumes et des céréales avec du lait dans la même journée*

(lecture 528-11) ; que *la combinaison féculents et les jus d'agrumes* est un véritable désastre *car cela provoque une hyperacidité dans le tube digestif* (lecture 1197-1) ; dans la lecture ci-dessus, il va jusqu'à déconseiller le jus de fruits le matin !

Voilà encore une malade, dont :

> *le foie, les reins, et toute la circulation hépatique sont tellement congestionnés que cela va faire remonter la fièvre. D'où l'urgence de lui donner un régime favorisant l'alcalinité, comme des jus de fruits de toute sorte. Qu'elle en prenne beaucoup, mais par petites quantités à la fois.* (Lecture 1409-4)

Au cours des lectures précédentes, nous avons pu voir que, pour Cayce, la pire erreur diététique était le mauvais mélange. Certains fruits ne doivent pas être mélangés à d'autres, ni surtout à d'autres types d'aliments. Mais je pense que, lorsqu'on fait une cure de jus de fruits – et uniquement de jus de fruits – (ou même de fruits et légumes), on peut les mélanger entre eux sans risques si l'on met beaucoup d'espèces différentes. Dans mon expérience racontée plus haut, je ne connaissais pas encore Cayce et j'avais allègrement mélangé tous les fruits disponibles. Or je n'avais constaté aucun malaise, aucun problème de santé (bien au contraire). Je pense donc que l'on peut mélanger les fruits – à condition de ne boire *que* ces jus mêlés, pendant le temps de la cure : les propriétés thérapeutiques des uns et des autres se complètent si bien que ce « cocktail de vitamines » naturel efface les incompatibilités.

Cependant, Cayce a quelques préférences. Par exemple, la célèbre cure de trois jours de pommes. La pomme passe d'ailleurs

mieux en cure (où l'on ne mange rien d'autre) qu'accompagnant certains aliments. On peut remplacer un repas par un jus de pomme, de temps en temps, comme dans ce cas :

> *Surtout, buvez du jus de pomme qui vous ramènera la santé.* (Lecture 288-22 à une jeune hépatique de vingt-trois ans – encore une sinistrée de la constipation !)

Il est certain que le jus tout seul passe mieux.

Le Martyre de l’obèse : fini avec le jus de raisin !

Notre treille nationale a ici la vedette. Quelle chance pour nous ! Chaque automne, je me fais une cure de jus de raisin – avec une totale satisfaction. On remplace un repas par plusieurs verres de chasselas doré (mmiammm…, c’est le plus sucré !), sans rien prendre d’autre : résultats convaincants Cayce l’a ordonné pour… à peu près tout ! C’est incroyable ! Mais ce qui frappe le plus, c’est le nombre de fois où il prescrit le jus de raisin comme arme absolue contre l’obésité (lectures 457-8, 1183-2, 1657-2, 2514-11, 2514-15, 2084-11, 1589-1, 1224-6, 1170-3, 1151-19, 1100-17, 1540-1, 1339-1, 1309-3, 2988-3, 1431-2, 1309-2, etc.) :

> POURQUOI DEVRAIS-JE BOIRE DU JUS DE RAISIN ?
>
> – *Pour y trouver les sucres dont vous avez besoin, sans grossir encore !*
>
> – EST-CE QUE CELA AURA VRAIMENT UN EFFET SUR MON POIDS ? demande la malade, sceptique.
>
> – *Si ça n’était pas efficace, on ne vous l’aurait pas recommandé !* (Lecture 457-8)

Et toc ! Les prescriptions de jus de raisin contre l’obésité sont données pour des gens de tous les âges et de tous les sexes ! Il y a dix ans, j’avais pu, étant en Amérique, constater qu’un humain sur trois était un *monster,* espèce de pachyderme aux chairs dégoulinantes[114]. Aujourd’hui, la maladie progresse chez nous

aussi, et les rues de Paris commencent à exhiber ces tas humains. Autrefois, c'étaient uniquement les touristes américains. Maintenant, le mal commence à frapper les Parisiens !

Vite, courons au remède que nous avons sous la main :

> *Si vous prenez jus de raisin le soir, ou bien juste avant le repas du soir, vous verrez que non seulement c'est un reconstituant pour le sang – mais encore un amaigrissant.* (Lecture 1183-2)

> *Faites attention de ne pas devenir obèse. Cela risquerait d'aggraver vos problèmes de santé. Pour éviter cela, buvez du jus de raisin quatre fois par jour, au moins quatre jours par semaine : vous pouvez le couper d'eau, dans la proportion d'un verre de jus de raisin pour un verre et demi d'eau pure (surtout pas gazeuse) ; et cela, une demi-heure environ avant chaque repas et avant de vous coucher. Cela normalisera le taux de sucre dans votre organisme, en favorisant le travail d'élimination des reins.* (Lecture 2514-11)

On se rappelle que Cayce désapprouve totalement les boissons gazeuses : « *No carbonated water »,* répète-t-il de lecture en lecture, bien loin de les trouver « digestes » ! D'autre part, la cure de jus de raisin sera plus efficace avec des raisins frais, écrasés juste avant de boire le jus. Si ce n'est plus la saison, choisissez un jus fabriqué selon les critères « bio » (cahier des charges de l'association *Nature et Progrès,* par exemple). Cayce tient beaucoup à *ce* que l'on boive du jus de raisin absolument sans conservateur ni colorant. Il indique une marque américaine qui, à l'époque, produisait des jus *sans benzoate de soude* (le

conservateur utilisé alors, en 1937) (lecture 470-19). Mes lecteurs trouveront facilement des jus « bio » dans le commerce, produits par les viticulteurs français, avec un grand éventail de goûts différents suivant les terroirs. Vous pouvez aussi les faire vous-même et les congeler (mais les conserves, quelles qu'elles soient, perdent assez vite leur énergie vitale).

Encore un dialogue éclairant, donné pour une grosse vieille dame de soixante-quatorze ans (à cet âge-là, les chances de guérison sont pourtant plus minces qu'à vingt ans !) :

DOIS-JE ME METTRE AU JUS DE RAISIN ? SI OUI, À QUELLE FRÉQUENCE ? demande la dame (guère enthousiaste...)

– Deux verres coupés d'un verre d'eau plate, quatre fois par jour – une demi-heure avant chaque repas et au coucher. C'est la bonne manière de le prendre.

– EST-CE QUE VOUS TROUVEZ QUE JE DOIVE MINCIR ? SI OUI, DE COMBIEN ? ET COMMENT ?

– Le jus de raisin diminuera votre besoin de vous gaver de sucreries, ce qui ramènera votre taux de sucre dans l'organisme à un niveau normal.

– EST-CE QUE JE DOIS M'Y PRENDRE AUTREMENT POUR ACCÉLÉRER LES RÉSULTATS ?

– Il faut surtout que vous soyez persévérante et disciplinée. Alors vous les verrez, les résultats ! Tout cela est un travail de développement personnel. Il ne s'agit pas de courir, mais de

donner à votre corps le temps de mettre en place ses propres mécanismes de guérison. (Lecture 1224-6)

Admirons l'optimisme de Cayce, qui estime que même à soixante-quatorze ans, il ne faut pas s'arrêter de travailler à son développement personnel (mental, spirituel, physique !).

À un obèse de quarante-neuf ans :

QUE ME PRESCRIRIEZ-VOUS POUR MAIGRIR ?

– *De boire du jus de raisin avant les repas, additionné d'eau, dans la proportion d'un tiers d'eau et deux tiers de jus (ou un quart contre trois quarts). Quatre à six gorgées environ une demi-heure avant les repas.*

– TROIS FOIS PAR JOUR ?

– *Oui, trois fois par jour ; avant chaque repas et avant de se coucher !* (Lecture 1151-19)

Le jus de raisin n'est pas systématiquement coupé d'eau dans les prescriptions de Cayce. C'est seulement lorsqu'il est en bouteille. Lorsqu'il est frais, inutile de le couper d'eau. Que l'obésité contribue à détruire la santé, Cayce le rappelle dans la lecture suivante (à une malade qui a tendance à grossir) :

Nous aimerions que vous preniez plus régulièrement le jus de raisin, en respectant la prescription que Von vous a donnée. Ce n'est pas que vous soyez trop grosse – mais c'est qu'il ne faudrait pas le devenir : cela empêcherait la guérison de votre cœur, de vos poumons, de votre foie, de vos reins... (Lecture 1100-38)

Pour ceux qui ont la « dalle en pente », Cayce précise :

> *Du pur jus de raisin, pas du jus fermenté…* (Lecture 1339-1)

Dans la lecture 1589-1, il accuse les boissons fermentées (donc alcoolisées) de provoquer l'obésité, au même titre que les sucreries.

Encore un détail intéressant avant de clore le chapitre : Cayce tient à rassurer ses malades :

> (comme le jus de raisin) *coupe l'appétit, cela vous amènera à moins manger ; pas d'inquiétude, c'est normal !* (Lecture 2084-11)

Dans ce dernier cas, la malade est une petite fille de treize ans, qui ne peut plus s'arrêter de se gaver de sucreries (corporation qui a beaucoup recruté, depuis 1942, date de la lecture – et cela malgré les restrictions dues à la guerre !)

Les indispensables jus d'agrumes

Attention, dès qu'il s'agit de conserve, Cayce déconseille le *mélange jus de raisin* + *jus de citron* (lecture 1593-1), et même le mélange jus de citron ou *de limon* + *jus de pamplemousse* (lecture 1593-1). À part cela, il trouve toutes les qualités aux jus des divers agrumes – en particulier dans des maladies comme l'asthme (lecture 5682-2, 861-1, 3046-2). La seconde indication concerne les cas de dépression, d'asthénie, de faiblesse généralisée, de convalescence, de chute de tension, de déminéralisation (lectures 578-5, 1468-5, 501-2, 578-5, 418-2, 578-5, etc.).

Suivant le cas, Cayce préfère l'orange, le citron, le pamplemousse ou le limon. Certaines maladies seront améliorées, sinon guéries, par ces jus d'agrumes, comme l'épilepsie (lecture 2153-1), la cirrhose du foie (lecture 2092-1, avec un jus de pamplemousse le matin sans oublier de nombreux cas de tuberculose. Enfin, les cas d'obésité. Pour beaucoup de ces malades, Cayce répète :

> *Ce serait meilleur de prendre le jus, plutôt que le fruit entier avec sa pulpe.* (Lecture 5672-1)

Bien entendu, Cayce recommande les jus d'agrumes en cures de trois jours – pour tout ce qui est rhumatisme, constipation, obésité, maux de gorge, grippes, rhumes, angines. Dans ce cas, on prend une seule sorte de jus (choisir ou orange ou citron ou pamplemousse) – autant qu'on veut dans la journée. J'ai essayé ; cela coupe l'appétit, on n'a plus faim… sans pour autant mourir

de fatigue !

Il y a également la cure de jus de fruits mélangés, mais il faut que ces jus soient frais et bio. Comme je l'ai dit plus haut, ils sont un bienfait pour la plupart des gens. Cependant, il y a des allergies, des intolérances. Certains malades, comme celle-ci (une jeune fille convalescente après une péritonite), ne doivent pas en prendre tout le temps – mais seulement à l'occasion :

> *Nous continuerions à lui donner de temps en temps un mélange de jus d'orange et de raisin frais.* (Lecture 852-8)

Chacun et chacune de mes lecteurs et lectrices devra déterminer quelle sorte d'agrume lui convient. Par exemple, orange seule, ou le mélange orange-citron-pamplemousse. Ce sont vraiment des cas d'espèce.

Essayez de « sentir » ce dont vous avez envie, écoutez la voix de votre instinct… Si vous avez des doutes, passez le pendule sur l'un ou l'autre de ces fruits. On peut être « branché orange » pendant un temps, et plus du tout ensuite. On peut être allergique au pamplemousse, tout en supportant bien le citron… Mais la grande question de la qualité bio du fruit frais se pose maintenant de façon aiguë – alors qu'elle se posait à peine du temps de Cayce. Elle dépend de la provenance selon les pays (certains pays traitent avec des produits plus dangereux que d'autres). Enfin, attention comme toujours, au rapport karmique que l'on a avec le pays d'origine du fruit. Par exemple, je n'achète aucun produit ibérique : j'ai constaté que rien d'espagnol ne me réussit… ! L'explication est toute simple : j'ai d'affreux souvenirs d'une vie antérieure en Espagne ! Mais pour d'autres personnes

ce sera tout le contraire...

Les jus dont Cayce n’a pas parlé

Ne vous en privez pas sous prétexte que les lectures sont muettes ! Cayce parle du *jus de poire* (lecture 288-22) à une jeune fille hépatique, constipée et asthénique (tout pour plaire, celle-là !) ; du *jus d’ananas* (qu’il recommande vivement même en boîte, lecture 738-2). Il déconseille formellement de le mélanger aux céréales (lecture 1073-1) et désapprouve qu’on y ajoute du sucre :

> *Le matin, prenez des jus d’agrumes – y compris du jus d’ananas. Bien entendu, sans les sucrer !* (Lecture 831-1)

Le *bien entendu* fait allusion aux multiples fois où il répété : *N’ajoutez pas de sucre aux fruits, qui en contiennent déjà !*

Le jus de prune apparaît aussi (lecture 1788-6), mais il faut bien dire que les autres jus de fruits ne sont guère mentionnés. Cassis, groseille, framboise, abricot, pêche (le « nectar de pêche »), cerise, airelle, myrtille… Les lectures de Cayce ne semblent pas les connaître ! Que ça ne vous empêche pas d’en boire !

2. Edgar Cayce et le végétarisme : pour ou contre la viande ?

Un « isme » perçu négativement

Il fut un temps où tous les enthousiasmes se déclinaient en « isme » : communisme, marxisme, culturisme, futurisme, végétarisme… Comme dit Alain Schifres, « Paris a longtemps cultivé l'*isme.* Il prenait bien sous son climat. Trop bien. Il y a eu surproduction, et le cours de l'isme s'est effondré[115] ».

Dans plusieurs lectures, Cayce part en guerre contre tous les systèmes intitulés *quelque chose-isme,* fanatismes qui permettent à une poignée d'initiés de mépriser les autres :

> *Car Dieu aime ceux qui L'aiment, quelles que soient leur étiquette, leur culte, la secte ou le schisme en « isme » auquel ils appartiennent !* (Lecture 3976-27)

C'est sûrement le côté ringard de la terminaison « isme », qui a le plus nui au végétarisme : on l'a assimilé au voyeurisme, au tabagisme, au paupérisme, au terrorisme… Or c'est une façon de se nourrir qui a toujours existé, à toutes les époques et dans toutes les civilisations, sans pour autant soulever de passions. Le pâtre grec qui vivait d'olives, d'ail et de fromage, était végétarien sans le savoir !

Parmi les aliments conseillés – ou déconseillés, selon le cas – par Cayce, figure donc la viande. Dois-je le dire ? Au début, j'ai été assez choquée que Cayce ne prône pas le végétarisme. Et puis j'ai réfléchi : sa philosophie étant celle de l'équilibre, il s'abstient de prendre des positions extrêmes. Et c'est vrai qu'à trop vouloir prouver, on décourage. Comme disait Talleyrand, ce qui est

excessif perd sa signification : « Tout ce qui est exagéré devient insignifiant ». On ne peut pas faire passer tous les messages à la fois ; n'importe quel éducateur le sait bien !

J'ai rencontré aussi des végétariens fanatiques, à la mine si pâle, qu'on avait envie de leur offrir un steak tartare... Probablement ne faut-il pas mettre la charrue avant les bœufs : le végétarisme s'imposera un jour de lui-même (probablement sous un autre nom !). Lorsque nous parviendrons à une civilisation plus respectueuse de la Nature et de l'environnement, il est probable que ce besoin de viande disparaîtra. Au fur et à mesure que se développeront les recherches sur la physique vibratoire, on comprendra qu'en mangeant de la viande, on se charge des vibrations de souffrance d'un être massacré. Malheureusement, aussi longtemps que notre Église enseignera que « les animaux n'ont pas d'âme », les chrétiens garderont (« bêtement... ! ») bonne conscience.

Le végétarisme est donc, pour l'instant, une pratique qu'on ne saurait imposer à tous. Moi-même, je l'ai longuement pratiqué avec mes enfants, quand ils étaient petits ; ça leur réussissait : ils ont poussé comme de belles plantes, drus et grands. Il faut dire qu'il ne s'agissait pas d'un végétarisme absolu : nous mangions les œufs frais de nos poules, beaucoup de laitages et de poissons. Certains pays d'Asie, comme le Japon, qui n'ont pas une alimentation camée, ne sont pas à proprement parler « végétariens » au sens strict, puisqu'ils mangent de l'animal, mais c'est du poisson (et ils ne s'en portent pas plus mal...).

À ceux qui veulent être végétariens se pose un problème social. Bien des mères de famille, violemment critiquées par leurs

parents ou leur mari, se voient obligées de choisir entre un végétarisme même modéré et la paix familiale. On a toujours tort quand on est en avance sur son époque !

Nos enfants se sont mis au « biftèque-pommes-frites-nouilles-Mac-Do ». Le résultat ne s'est pas fait attendre : ils sont obèses, ils ont des valises sous les yeux, le teint brouillé, et la grippe quatre fois par an… Le « veau d'or » auquel ils sacrifient leur santé est le veau de batterie qui engraisse les multinationales alimentaires. J'ai aussi beaucoup d'amis qui m'invitent chez eux. Lorsqu'il y a un plat de viande fait avec amour par la maîtresse de maison, je le mange de très bon cœur : il me semble que ce serait aussi impoli que néfaste pour l'estomac de le refuser : cela romprait l'harmonie. Et ce n'est pas à l'invité de « casser l'ambiance » en contestant les rituels familiaux des autres. Le Christ avait bien mangé l'Agneau pascal avec sa famille. Alors moi, qui ne suis pas le Christ, j'apprécie la dinde de Noël, le rosbif de la copine et autres poules au pot du dimanche. Pour compenser, je me mets aux salades-fruits-légumes, lorsque je suis seule. L'autre cas de figure est le restaurant, où il est tout de même facile de choisir plutôt des omelettes, du poisson, des légumes, des salades, des fromages. Quant aux réceptions officielles, où la nourriture vient de chez un traiteur, la prudence s'impose de toutes les façons. (Se rappeler le scandale récent où, au cours d'une réception officielle, il avait été servi des plats avariés par un traiteur parisien, qui avait ainsi empoisonné une partie des invités !)

À l'Ère du Verseau, c'est certain, nous cesserons d'être carnivores – ce qui est une façon d'être cannibale ! En attendant,

comme nous vivons dans une époque d'assez basses vibrations, les gens qui se marginalisent en refusant absolument toute viande, où que ce soit, sont perçus comme des rebelles.

Les mouvements féministes ont trouvé la formule « mon ventre est à moi » (qu'en termes gracieux, ces choses-là sont dites…). On attend celui qui lancera la formule, encore plus évidente, « mon estomac est à moi », autrement dit « ce que je mange ne regarde personne ».

Le cher Cayce estimait qu'en attendant l'Ère du Verseau – signe de l'Ange – ses consultants n'étaient pas encore assez angéliques pour se mettre au végétarisme (bien qu'il l'ait conseillé individuellement un assez grand nombre de fois !). Le point de vue de Cayce est donc le suivant : beaucoup de gens sont intoxiqués parce qu'ils ont mangé trop de viande, en particulier de la viande rouge : celle-ci est donc une mauvaise affaire.

Certains végétariens sont devenus des légumes…

Malgré

ma sympathie avouée pour le végétarisme, j'ai rencontré certains végétariens furieusement antipathiques : sectaires, donneurs de leçons… et le teint plutôt gris ! Les « végétaliens » stricts, qui refusent absolument tout produit animal (les produits laitiers, les fruits de mer, les œufs, le miel…), sont-ils à imiter ?

Je

garde personnellement un très mauvais souvenir de la macrobiotique qui m'a rendue gravement malade. Ce n'est pas un système en « isme », comme dirait Cayce… mais ça le mériterait. La macrobiotique (en plus, affublée d'un nom grec bricolé pour faire « in ») est un système de nourriture archi-artificiel, une mixture « jap-revisited-by-the-yankee » : son fondateur, Oshawa, était un Japonais complètement américanisé. (Cela me fait penser à ce restaurant de Montmartre, qui s'intitulait « FAST-FOOD-CHINOIS-KACHER » – sic !). Ce type

d'alimentation expurgée de la sagesse culinaire japonaise reflète parfaitement le puritanisme maso de l'Amérique, qui veut que le plaisir de manger soit un «

péché ». Pour être vertueux, il faut manger sans plaisir… donc le plus infect possible ! La macrobiotique est complètement opposée

aux principes de Cayce : celui-ci dit et répète qu'on doit se nourrir de ce qui est produit sur le sol où l'on vit (lecture 3542-1)[116]. Alors, à quoi bon ingurgiter avec des mines extatiques de la m… importée du Japon à prix d'or, uniquement pour faire croire qu'on est branché ? Si l'on veut de temps en temps « manger japonais », pourquoi ne pas aller franchement dans un VRAI Jakitori ?

Surconsommation de viande : attention, cancer !

Il semble bien que, dans la course au biftèque-pommes-frites, le cancer attende le gagnant sur la ligne d'arrivée... Nombreux sont les diététiciens modernes qui le pensent, et les récents travaux scientifiques qui tendent à le prouver. Quant à Cayce, il l'affirme très nettement à plusieurs reprises. Voici par exemple une consultante atteinte d'un cancer, à laquelle il déclare :

> *Évitez toute viande pendant au moins trois à six mois.* (Lecture 3515-1)

À cette autre, également cancéreuse :

> *Abstenez-vous de viande. C'est elle qui a le plus contribué à votre désastreux état de santé actuel.* (Lecture 569-16)

C'est clair : Cayce accuse formellement la viande de provoquer certains cancers.

Il y a aussi la consultante n° 683-3, dont j'ai cité plus haut la lecture sur les noix, atteinte d'une tumeur qui n'est pas encore cancéreuse, mais qui manifeste un terrain cancéreux, et à laquelle Cayce répète : *Pas de viande, seulement volaille et poisson !* Et cet autre cas très semblable, de kyste ovarien (fibrome) également sur un terrain général cancéreux, qui s'entend répéter par Cayce :

> *Pas trop de viande, quelle qu'en soit l'espèce ! Et jamais, en aucun cas, de viande rouge ! »* (Lecture 5113-1)

Le professeur Mathé a déclaré à la journaliste Simone Brousse, qui l'interrogeait :

> « La viande intervient à l'origine de ces deux types d'affections, les tumeurs et l'athérome, parce qu'elle contient beaucoup de graisses, parfois jusqu'à 40 %[117]. »

Et Simone Brousse de citer la Suissesse Johanna Brandt, qui s'était guérie elle-même d'un cancer par une cure de raisin, laquelle dit que « le cancer prospère de toute nourriture animale[118] ». De nombreuses écoles – comme par exemple les naturopathes – l'enseignent depuis longtemps.

Le virus de la grippe est un gros mangeur de viande

C'est finalement la conclusion qui s'impose après la lecture de Cayce ! Il considère trois cas :

– un certain nombre de ses malades doivent *absolument éviter* la viande,

– un autre type de patients *peut* en consommer,

– enfin, pour certains malades, la *viande est un médicament.*

Je donnerai les lectures sur ceux-là dans les chapitres suivants. Voici deux premiers types de cas, qui montrent un Cayce généralement peu favorable à la viande. Un rhumatisant :

> *Dans votre alimentation, attention, évitez la viande, spécialement la viande rouge. Plutôt des excès de légumes, et même des excès de farineux, que des excès de viande ! Car c'est cela qui crée chez vous de l'acidité. D'où ces problèmes.* (Lecture 99-5)

Une éternelle constipée, qui souffrait de mauvaise assimilation (elle mangeait trop de viande, et ça ne lui profitait pas !) :

> *Jamais de viande en friture. Et pour vous, en général, jamais de fritures, voyez-vous ?* (Lecture 2261-1)

Un homme de trente-trois ans qui souffrait d'albuminurie :

> *Attention, évitez la viande !* (Lecture 900-383)

Un arthritique :

> *Aucune alimentation d'origine animale. Votre organisme ne supporte ni les graisses animales ni même les produits animaux en général. C'est cela qui entretient chez vous un foyer d'infection.* (Lecture 5402-1)

La viande exige du tube digestif un gros travail chimique. Quand il y en a trop, notre labo interne se met en grève ! On arrive très vite à la constipation, que Cayce tient pour responsable de toutes les maladies, et dont le mécanisme est le suivant : n'ayant plus la force d'évacuer les déchets, les parois intestinales remettent ceux-ci en circulation dans le sang, avec l'espoir de les éliminer par une autre porte de sortie (qu'on appelle « émonctoire » en jargon médical !). Ce que vous n'éliminez pas par l'intestin peut alors l'être par la respiration (d'où surchauffe des poumons, du nez et de la gorge), par la transpiration et l'urine (d'où surchauffe des reins et de la peau), par n'importe quels fluides et liquides qui s'échappent du corps. Les organes qui les produisent se surmènent et tombent malades. D'où l'importance de ne pas imposer les trois-huit à vos ouvriers internes. Sinon, c'est… la guerre intestine ! Aussi Cayce dénonce-t-il la constipation, qui crée une intoxication permanente, une asphyxie lente et inexorable des énergies profondes. Voilà ce qu'il dit à l'un de ses malades :

> *Bien des choses qui ne vont pas, chez vous ! En décrire les causes serait faire un cours sur l'anatomie et la pathologie des tissus – et dresser l'historique de ces troubles. Mais aujourd'hui, vos problèmes de circulation sanguine sont causés*

par une élimination insuffisante des toxines – et ça dure depuis longtemps ! Voilà l'origine de tous vos symptômes, voilà ce qui détraque la bonne marche de vos divers organes. Et voilà pourquoi vous êtes déprimé, malade, souffrant : c'est que vous avez mangé trop de viande et cuite d'une façon malsaine (...). Maintenant, abstenez-vous-en ! (Lecture 3896-1)

On voit d'après cet échantillon que le cher Edgar tient la viande – particulièrement la viande rouge – pour un fléau. Il considère en général que la consommation de viande doit être limitée à des cas précis, et répète sans cesse : *La viande, en petite quantité !*

Cayce avait souvent parlé du *coup de froid («the common cold»),* qu'on attrape en hiver sous forme d'angine, de grippe, de rhume, de lumbago, de toux, *etc.* Il en avait attribué la cause à un déséquilibre biochimique : l'excès d'acidité dans les circuits digestifs.

Or celle-ci est due à la surabondance de certains types d'aliments, les viandes en particulier. Car on sait que les virus détestent vivre dans les milieux au pH alcalin, tandis qu'ils prolifèrent dans un pH acide (lecture 1947-4). D'où la question de ce consultant :

POUR ÉVITER LE COUP DE FROID, EST-IL IMPORTANT QUE JE M'ABSTIENNE DE VIANDE ?

– *Pas obligatoirement,* répond Cayce. *Cela dépend plutôt de la façon dont on mélange les diverses catégories d'aliments, plutôt que d'un seul qui serait l'unique fauteur de troubles. Même ceux qui mangent rarement de la viande, ou des produits animaux, peuvent développer une sensibilité au coup de froid. Il suffit*

pour cela qu'ils mangent mal, en affaiblissant telle ou telle zone de leur système digestif. Si c'est le cas, il vaut mieux qu'ils évitent les viandes, du moins en quantité. (Lecture 902-1)

Voici un autre cas de quelqu'un de sensible aux coups de froid, aux angines et aux grippes, parce qu'il est chroniquement intoxiqué. Son foie surmené dégénère en « foie cardiaque », dont Cayce décrit ici le mécanisme. Sa famille, inquiète, demande :

MONSIEUR CAYCE, FAUT-IL LUI SUPPRIMER LA VIANDE ROUGE ?

– *Ce serait souhaitable. Plus particulièrement lorsqu'il a le foie congestionné – et que cette congestion touche la circulation sanguine vers le cœur.* (Lecture 1151-19)

Voici une autre lecture donnée pour une petite fille de sept ans qui a pris froid, ce qui a dégénéré en grippe pour finir en congestion pulmonaire. Sa mère comprend, d'après la lecture précédente, qu'elle ne doit pas lui donner de viande rouge :

ALORS, PUIS-JE LUI DONNER DU LAPIN ? DEMANDE-T-ELLE.

– *Oui,* répond Cayce, *de la viande d'animal sauvage, à condition toutefois que ce ne soit jamais en friture.* (Lecture 4281-10)

Dans la question posée, il s'agit du produit de la chasse par opposition à la viande d'élevage – ce qui nous amène à la question du gibier (sur laquelle nous reviendrons plus loin) et à celle du mode de cuisson des viandes.

Tartare ou cuit sous la selle ?

Livides de terreur, agglutinés derrière les palissades de bois qui leur servaient de remparts, les Parisiens attendaient les Huns. C'étaient d'horribles Barbares. La preuve : ils mangeaient de la viande crue, qu'ils chauffaient sous la selle de leur cheval. (Et voilà pourquoi « l'herbe ne repoussait pas sous leurs pas[119] ». Le lien de cause à effet entre la viande crue et les herbicides n'était pas très évident dans nos manuels d'histoire). Heureusement, les Parisiens avaient l'antidote à portée de la main : une sainte végétarienne. Sainte Geneviève « fortifiée par le jeûne et la prière », dit la chronique, se chargea de persuader Attila que les Parisiens n'avaient rien de bien cru à lui offrir. Le « fléau des rats » et son gang s'en allèrent mastiquer ailleurs leur steak tartare. Les Parisiens retournèrent à leurs mauvaises habitudes : le sauté de veau et les cochonailles !

Cayce attache une grande importance à la façon dont on cuit la viande. La plus toxique, c'est sûrement la friture ! Dans la région où vécut le jeune Edgar, le plat national était le *Kentucky fried chicken* (poulet frit du Kentucky). J'ai vu une chaîne de restaurants à cette enseigne. Courage, fuyons :

> *Ni soir ni matin de fritures ! Ni jambon frit ni viandes frites – ni même de poulet frit ! S'il vous arrive de manger de la viande, que ce soit alors de la volaille, de l'agneau ou du poisson. Et bouillis, grillés ou cuits au four !* (Lecture 1586-1)

Les viandes rouges, grillées et généreusement habillées de ce que nous appelons « herbes de Provence » passent mieux :

> *Attention, pas de viande rouge. Plus exactement, pas de viande crue (...). Cependant, si c'est très épicé et grillé, cela peut passer.* (Lecture 877-16)

Les « herbes » (de chez nous) et les épices (exotiques) sont là pour faciliter la digestion : au fond, l'idéal – si vous avez bien lu Cayce – c'est l'herbe de Provence assaisonnée d'un petit chouïa de barbaque !

La viande de porc : suivez le sanglier !

Qu'est-ce que le cochon ? La déchéance du sanglier. Une très pauvre chose fabriquée par l'homme. Relâchez un porc dans la nature, il redeviendra très vite l'intelligent et agile sanglier. Voilà pourquoi les jambons corses ont tant de parfum : c'est celui de la liberté !

Quelques échantillons de l'insistance de Cayce à condamner la viande de porc :

> *Jamais de porc, même pas du foie de porc !* (Lecture 4874-3) *Abstenez-vous de toute viande, spécialement de la viande de porc.* (Lecture 2392-1)
>
> SI JE SUIS RIGOUREUSEMENT CETTE PRESCRIPTION, EST-CE QUE JE SERAI DÉFINITIVEMENT GUÉRI ? demande un monsieur rhumatisant visiblement terrifié à l'idée d'être privé de ses œufs au bacon (il se demande s'il ne préfère pas encore ses vieux rhumatismes).
>
> – *Cela dépendra de vous. Si vous vous abstenez définitivement de ce qui vous rend malade : la viande de porc, les graisses. Éliminez ces deux facteurs de trouble, ce sera votre traitement en permanence.* (Lecture 2392-1) Cayce n'est pas enthousiaste de la consommation de lard :
>
> *Pas de viande de porc, sous aucune forme. À la rigueur, de loin en loin, un tout petit peu de lard.* (Lecture 1016-1)

Autorisé quelquefois (du bout des lèvres), ce zeste de lard au

petit déjeuner (lectures 2959-1, 1411-2, 1131-2, etc.) ne passe que le matin au réveil, après une nuit de repos digestif.

Mais on sent bien que, pour Cayce, ce n'est qu'une concession. Donc, si vous croyez en lui, imitez les musulmans : croyants, s'abstenir ! Ceci dit, Cayce n'a jamais fait le tour du porc dans sa présentation européenne. Nous avons des « jambons de pays » (particulièrement en France, Italie, Espagne), qui me paraissent beaucoup moins méchants que le porc dont il parle. Nos jambons blancs ou fumés, dont on ne mange que le maigre, sont légers à digérer. Mais ces sortes de jambons, typiquement européens, je n'en ai jamais vu en Amérique ! Je pense que si Cayce les avait connus, il aurait été plus indulgent. Le jambon blanc que vend Mme Hermann dans sa boutique Félix Potin de la rue de Bourgogne est tellement bon qu'il « s'évapore » au fil de la journée : les clients se jettent dessus ! Mes années de collaboration aux mouvements de défense du consommateur m'ont appris une chose : que les produits honnêtes, ceux qui ont la vraie qualité « bio », ont toujours un goût exquis. Et que, lorsqu'un produit semble « bon comme autrefois », c'est qu'il est relativement « bio », c'est-à-dire sain. Ou, si vous préférez, modérément malsain... Puisque même les manchots de la Terre Adélie, sur leur banquise, seraient maintenant farcis de pesticides !

Le premier mérite des lectures de Cayce, malgré tout, est de nous faire réfléchir sur les produits alimentaires que nous achetions jusque-là sans y penser. Honte au consommateur bêtement conditionné par la pub !

Le gibier - La chasse, motif d'excommunication ?

On parle beaucoup ces temps-ci de la « fatwa », sentence de mort qui exclut les « mauvais musulmans » de la « communauté des croyants », et autorise à les assassiner. Le ministre iranien Chapour Bakhtiar en fut l'une des victimes – ainsi que l'écrivain Salman Rushdie (quoique, dans ce dernier cas, les assassins n'aient pas réussi à le rattraper à l'heure où j'écris ces lignes).

Dans l'Église catholique existe une disposition semblable : l'excommunication. Celle-ci exclut le chrétien dont la conduite a été jugée scandaleuse ; mais, à la différence de la fatwa islamique, elle n'autorise pas à tuer le coupable comme au temps de l'Inquisition). L'excommunication peut frapper spécialement un personnage (comme ce fut le cas pour certains rois de France) mais elle peut être aussi *ipso facto,* c'est-à-dire « automatique » – c'est ce qui se passe, théoriquement, aujourd'hui. Le chrétien « excommunié » n'a plus droit aux sacrements ; ainsi, par exemple, celui qui est divorcé se voit-il refuser la communion, l'enterrement religieux, le remariage à l'église, *etc.* Héritage du Moyen Age, que beaucoup de prêtres remettent en question :

> *Car ce n'est pas avec une loi que l'on peut contraindre le cœur et l'âme de qui que ce soit, dit Cayce.* (Lecture 3976-8)

Ceux de mes lecteurs et lectrices qui se réclament du christianisme doivent savoir qu'aux premiers siècles, les évêques interdisaient toute participation active ou passive à un spectacle

sanglant – qu'il soit humain ou animal. Le chrétien qui s'y impliquait volontairement était excommunié. Très peu de gens savent qu'au nom de cette tradition, le concile de Trente avait voulu interdire les corridas en Espagne. Le roi Philippe II épouvanté, craignant que cette mesure ne déclenche la révolution chez ses sujets, aurait supplié le pape qu'on n'en fasse rien. Il aurait alors payé très cher pour qu'on enterre l'affaire. Les Pères de l'Église, psychanalystes bien avant le Dr Freud, estimaient que le massacre d'un animal ne laisse indemne ni le chasseur ni le spectateur : quelque chose en lui aussi est détruit.

C'est fort de cet antique et vénérable principe que le pape Saint Pie Y (1566-1572) avait interdit les corridas et les chasses constituant un spectacle. J'en donne ici le texte (pour que mes lecteurs et lectrices n'aillent pas croire que je raconte n'importe quoi !) :

> … « Pour nous, considérant que ces spectacles où taureaux et bêtes sauvages sont poursuivis au cirque ou sur la place publique, sont contraires à la piété et à la charité chrétienne et désireux d'abolir ces sanglants et honteux spectacles, dignes des démons et non des hommes… et à tous et à chacun des princes chrétiens, revêtus de n'importe quelle dignité, aussi bien ecclésiastiques que profanes… Nous défendons et interdisons, en vertu de la présente Constitution à jamais valable, sous peine d'excommunication encourue *ipso facto,* de permettre qu'aient lieu des spectacles de ce genre où l'on donne la chasse à des taureaux et à d'autres bêtes sauvages. Nous interdisons également aux soldats et autres personnes de se mesurer à pied et à cheval dans ce

genre de spectacle avec les taureaux et les bêtes sauvages. Si quelqu'un vient à y trouver la mort, que la sépulture ecclésiastique lui soit refusée. Nous interdisons, sous peine d'excommunication, aux clercs aussi bien réguliers que séculiers… d'assister à ces spectacles. Nous ordonnons à tous nos vénérables frères… archevêques et évêques de publier suffisamment en leurs diocèses respectifs la présente lettre et de faire observer lesdites prescriptions[120]. »

Cette bulle n'a jamais été abrogée[121] !

La condamnation de la corrida y est sans appel. Par contre, pour la chasse, si vous relisez avec attention, vous voyez que c'est plus nuancé. C'est seulement si elle constitue « un spectacle (…) où l'on donne la chasse à (…) des bêtes sauvages ». La chasse à courre est évidemment dans ce cas – mais pas la chasse privée où un pauvre diable chasse pour se nourrir, parce qu'il a faim.

Au XIXe siècle, le clergé enseignait à ses troupes que « les animaux n'avaient pas d'âme ». Est-ce bien le point de vue des Pères de l'Église ? Pas du tout… En tout cas, pas avec cette belle assurance. Certains comme saint Justin (mort en 165) iront même jusqu'à estimer que certains animaux abritent des âmes humaines « qui, s'étant rendues indignes de voir Dieu par suite de leurs actes durant des incarnations terrestres, reprennent des corps de bêtes inférieures » pour leur punition[122] ! Les théologiens actuels s'efforcent d'évacuer de la tradition tout ce qui les gêne (ou gênerait leur avancement hiérarchique…). Mais si l'on se donnait la peine de les relire un peu, ces fameux Pères de l'Église, on serait bien étonné… C'étaient des gens très cultivés, issus des

milieux grec, alexandrin, essénien, zoroastrien ou druidique, dont le savoir était bien supérieur au nôtre (car ils étaient les héritiers directs d'Hermès, de Zoroastre, de l'Atlantide…).

Hélas, rarissimes sont les bien-pensants qui ont l'honnêteté de relire les sources, ou les membres du clergé qui se donnent la peine de « revisiter » les Pères de l'Église, les Évangiles apocryphes, les révélations des prophètes et des saints (et même les « hérétiques »), en se posant quelques questions dérangeantes. La chasse, dans les pays nantis, est-elle en accord avec l'esprit évangélique ?

La doctrine actuelle : « Tuer, consommer, jeter » nous amène tout droit à la catastrophe ; si le « catho » de base, le zappo-consommateur primaire ne se réveille pas, c'est nous qui serons tués, consommés et jetés… les montagnes d'ordures et les déserts de béton nous enseveliront tôt ou tard. Malheureusement, dans la bonne société française, dès qu'il s'agit de la chasse, c'est la langue de coton ! (Celle-ci « a le triple mérite de penser pour vous, de paralyser toute contradiction et de garantir un pouvoir insoupçonné sur le lecteur ou l'auditeur[123] ».) Comme ça, on ne fait de peine à personne. Plusieurs de mes confrères auteurs et journalistes comme Jean Prieur et Paule Drouault, ont courageusement dénoncé les abus de la chasse : ils ne sont guère entendus[124]. « Plus de 80 % des chasseurs sont des citadins incapables d'identifier le gibier sur lequel ils tirent, dit Michel Gardère, ils ne savent pas faire la différence entre une caille et une alouette, un lapin et un lièvre[125]. »

Voici le message du Christ sur la chasse, tel qu'on peut le lire dans *L'Initié*[126].

« Nous aperçûmes un homme qui portait un fusil sous le bras. Le Maître dit : “ O mon disciple, j’ai prêché le grand amour et la joie qui en découle. Mais hélas, celui qui prend plaisir à tuer n’a pas fait l’expérience de ce grand amour, et la compassion rayonnante ne s’est pas épanouie dans son cœur. Bien que nul ne puisse détruire la vie, puisqu’elle est éternelle, j’ai prié mes disciples de ne pas détruire les formes charnelles, car la cruauté est incompatible avec l’amour.

« J’appelle cela de la cruauté, mais l’Homme y est si bien accoutumé qu’il en est inconscient, parce que son cœur s’est endurci. Dieu lui accorde pour la joie de son âme une innombrable variété de plaisirs ; cependant, il choisit comme passe-temps ce qui blesse et détruit. En outre, il y a des hommes au cœur de pierre qui tourmentent mes créatures pour conquérir un plus grand savoir, mais ces connaissances mal acquises sont de maigre valeur ; on pourrait les gagner par des moyens moins cruels. O mon fils, c’est un terrible péché que de chercher la connaissance en torturant des créatures innocentes. ” »

Pourtant Cayce ne condamne pas absolument la chasse

Et

cependant, je n'ai vu nulle part dans les lectures une condamnation formelle de la chasse. La raison en est claire : du vivant de Cayce, l'Amérique avait eu faim. On se souvenait encore des années noires de la Guerre Civile (dite chez nous « Guerre de Sécession »). Quelques années plus tard, entre les deux guerres mondiales, il y aura des millions d'affamés : le chômage engendré par la « Grande Dépression » multiplie les gens qui survivent en volant une pomme par jour… Dans ce contexte, Cayce ne peut pas interdire la chasse à ses concitoyens. Il ne peut pas les culpabiliser d'en manger le produit : le gibier. Au début de sa carrière, ses consultants sont des gens de la campagne, voisins, parents, amis – des gens frustes pour qui la chasse est une activité familiale et traditionnelle : c'est un appoint alimentaire non négligeable. De plus, la société américaine contemporaine de Cayce était, par nécessité historique, d'une grande violence (« on tire d'abord, on cause ensuite »…).

Cette violence étonne les vieilles sociétés policées d'Europe de l'Ouest («

c'est Chicago », dit-on ici, en matière de référence !) Or l'une des formes d'expression de cette violence a toujours été la chasse – laquelle est aujourd'hui encore très active, comme je l'ai constaté à Virginia Beach ! À cette culture agressivement matérialiste, où

le mépris de l'animal a des racines millénaires, on ne peut pas proposer de se limiter aux légumes… Cayce ne peut pas

combattre sur tous les fronts. Il a déjà bien du mal à faire passer ses condamnations répétées du racisme ; s'il y ajoute la prohibition de la chasse, il risque de ne plus être écouté du tout.

L’écureuil à la vapeur…

D’où certaines lectures extrêmement choquantes pour un palais français :

> EST-CE QUE, POUR MOI, C’EST BON DE MANGER DU LAPIN OU DE L’ÉCUREUIL CUIT AU FOUR, OU À LA VAPEUR ?
>
> – *N’importe quelle viande sauvage est préférable aux autres, si elle est préparée comme il faut. Pour le lapin, assurez-vous que vous avez bien enlevé le tendon de chacune de ses pattes gauches – qui risque de donner la fièvre. C’est ce que l’on appelle parfois « le loup dans le lapin ». Bien que préparé d’une certaine façon, cela puisse être excellent contre certaines maladies, ça n’est jamais bon à manger dans un lapin. Pour l’écureuil, inutile de prendre la même précaution. Cuit à l’étouffée, et bien cuit, il est préférable au lapin pour cette personne. Quoique le lapin convienne, si l’on prend la peine d’enlever ce que nous avons indiqué.* (Lecture 2514-4)

Je donne cette lecture uniquement à titre d’exemple, en espérant que mes lecteurs et lectrices prendront la défense de l’écureuil et du lapin ! Quant à la lecture qui suit, il faut savoir que, chez nous, le lièvre est un animal en voie de disparition. À force de tirer sur les hases pleines, les chasseurs ont fortement contribué à éliminer l’espèce (j’écris en 1991 : ça peut changer).

Il s’agit d’un homme de trente-trois ans, gros mangeur de viande, qui s’inquiétait de son taux d’albumine :

Mangez plutôt de la volaille, du gibier comme du lièvre ou de l'écureuil. (Lecture 9003-83, datée de 1928)

On voit qu'à l'époque, les concitoyens de Cayce n'avaient pas encore pris conscience de la disparition de certaines espèces : on pensait que le cheptel de lièvres et d'écureuils était inépuisable. Personne ne considérait alors l'écureuil comme une « espèce protégée ». Il apparaît dans plusieurs lectures (par exemple 5672-1, ou 2514-4). Détruire ce petit équilibriste dont la grâce aérienne enchante nos forêts, pour quelques grammes de sa pauvre chair, quel crime... Mais ne critiquons pas les autres ; si les écureuils disparaissent aussi de chez nous, c'est parce qu'on les piège pour la fourrure de leur queue... même pas pour les manger ! Un gâchis pire encore. Et puis les Anglo-Saxons, eux, sont horriblement choqués que nous mangions les escargots et les grenouilles. Une vie de grenouille est-elle moins respectable qu'une vie d'écureuil ? Comme dit Swedenborg : « Les vrais démons, ce sont les humains qui tourmentent le monde animal et transforment leur vie terrestre en enfer. » À l'heure actuelle, nous n'avons plus besoin de tuer des animaux sauvages pour manger : nos supermarchés regorgent de cadavres de batterie, tandis qu'avant dix ans, les animaux sauvages qui animaient nos campagnes ne seront plus qu'un souvenir si leur disparition continue à ce rythme !

Nos enfants sauront-ils à quoi ressemble un lièvre ou un écureuil ? Ils n'en ont vu qu'à la télé...

Le gibier, source de calcaire

Si la vie sociale et familiale vous fait participer à un repas de gibier, prenez conscience de ce que vous allez manger : une mine de calcium !

> *Beaucoup d'aliments sous forme liquide et semi-liquide, pour le moment. Mais vous pouvez inclure pas mal de viande sauvage dans votre régime.* (Lecture 3077-1 pour un arthritique)

Il faut aussi se rappeler que les patients de Cayce étaient privés d'une source essentielle de calcium : le fromage ! Celui-ci n'était absolument pas intégré dans l'alimentation quotidienne de l'Amérique, comme il l'était en Europe. À défaut de fromage, donc, ceux qui manquaient de calcium devaient le trouver ailleurs…

> QU'EST-CE QUI PROVOQUE CES STRIES PROFONDES SUR LES ONGLES DES POUCES ET QUEL TRAITEMENT FAUT-IL SUIVRE ? demandaient les parents du cas 5192, un garçon de douze ans. Réponse de Cayce :
>
> – *C'est dû à l'activité des glandes endocrines ; vous devriez ajouter à votre régime des aliments contenant beaucoup de calcium : du gibier de toute espèce – y compris tous les os, que vous devriez mâcher ; c'est excellent pour vous !* (Lecture 5192-1)

Allez-vous demander pourquoi mon chien pète de santé et a les dents si blanches : c'est qu'il mange des os, lui ! Cayce ne dit pas comment on doit préparer ces os «*que-vous-devez-mâcher*». La

tradition culinaire du « fromage de tête » répond bien à cette idée, puisque les cartilages font partie de ce genre de pâté (comme d'ailleurs la soupe de poisson).

Voici une lecture qui insiste encore sur les oligoéléments que l'on trouve dans le gibier. Cette personne souffrant de troubles du métabolisme demande à Cayce quelle viande manger.

> *Du gibier, de préférence à toute autre ! Mais ni viande rouge ni friture d'aucune sorte. Pour être bien équilibré, le régime que vous devez suivre doit comporter le plus possible d'aliments riches en phosphore et en fer. Ce sont les fortifiants dont vous avez besoin, et qui vous permettront de mieux assimiler la nourriture.* (Lecture 749-1)

Et la lecture suivante donne l'explication évidente :

> *Mangez du gibier sauvage qui se nourrit dans la nature. Les animaux d'élevage, eux, ne mangent que ce qu'on leur donne...* (Lecture 4834-1)

Autrement dit, ce qui fait la valeur diététique du gibier, c'est qu'il se nourrit selon son instinct, de ce qui lui convient. Il ne souffre donc pas de carences en fer, calcium ou phosphore. Théoriquement, le gibier c'est « bio »... ou, du moins « ça eût été » du temps de Cayce.

Maintenant, tout ça, c'est bien fini. Le petit peuple qui se nourrit dans les champs et les forêts ingère d'énormes quantités de pesticides... Au point que certaines espèces, complètement empoisonnées deviennent stériles : leurs œufs pourrissent sans éclore, les petits meurent avant l'âge adulte, *etc.* Le gibier de

grand-père « comme autrefois », c'est vraiment du folklore… Beaucoup de nos oiseaux chanteurs font partie du « cercle des poètes disparus » !

Il faut aussi parler de l'intoxication créée par l'angoisse de la mort dans la chair de l'animal pourchassé : les toxines de la peur donnent une viande indigeste pour l'homme. Et que dire de l'animal qui agonise des heures dans la soif, la fièvre et l'hémorragie, prisonnier d'un piège à mâchoires ? C'est le principe même de la chasse que l'on jugera un jour incompatible avec l'évolution spirituelle de la race humaine.

Je ne traduirai donc pas davantage de lectures de Cayce sur le gibier : je ne veux pas encourager le massacre des derniers survivants ! Une partie de mes relations familiales continuera à chasser, en n'y voyant vraiment aucune contradiction avec le commandement : « Tu ne tueras point. » Je ne sais pas comment ils font pour s'en arranger… (Il est vrai qu'on n'apprend plus les commandements de Dieu au catéchisme : c'est trop ringard !) Une autre partie de ma famille, qui ne chasse pas, s'en tient au proverbe du bon paysan suisse : « Quand on voit ce qu'on voit et qu'on entend ce qu'on entend, on s'dit qu'on a raison d'penser c'qu'on pense. » Prudents, mais, pas téméraires…

Le jus de bœuf, plus efficace qu'une transfusion sanguine (et moins dangereux !)

Tout passe, tout lasse, tout casse… et tout se remplace ! Ce qui est vrai au royaume de la couture l'est aussi dans l'empire des carabins : en médecine, une mode chasse l'autre… (généralement, après un énorme scandale !) Prenez l'exemple des transfusions sanguines : il y a encore très peu de temps, ceux qui osaient prétendre qu'elles n'étaient pas sans danger se voyaient traités de papys ringards, ennemis du progrès !

Et voilà qu'a éclaté le scandale des hémophiles, contaminés en masse par le sang des sidéens. Atroce histoire. Bien sûr, il y a eu des négligences criminelles. Mais il faudrait aller plus loin : n'a-t-on pas abusé des transfusions sanguines, dans des cas où d'autres moyens thérapeutiques eussent été plus efficaces ?

Sans nier l'utilité des transfusions dans toute une gamme d'interventions urgentes, il y a des malades chroniques, qu'on peut traiter autrement. Et pour ceux-là, Cayce préfère le « *sang de bœuf* » aux transfusions sanguines. Il le dit dans cette lecture :

> *Le plus souvent possible, prenez du jus (c'est-à-dire du sang) de bœuf, chaque fois que vous pourrez vous procurer cette viande. Il vaut beaucoup mieux prendre de ce « jus », plutôt que de subir une transfusion sanguine. Attention ! Si vous ne suivez pas cette prescription, on finira par vous la faire, cette transfusion sanguine ! Ce qui ne serait guère fameux pour*

vous. (Lecture 3535-1, donnée en 1944)

Bien sûr, il y a eu des progrès depuis. On maîtrise beaucoup mieux les incompatibilités entre donneurs et receveurs, les réactions allergiques, *etc.* Mais on ne maîtrise pas tout ; cette histoire de la transmission du sida par le sang montre qu'une fois de plus, le danger vient de là où on l'attendait le moins…

Un puissant reconstituant

Cayce

continue la lecture en mitonnant avec soin sa prescription :

> *Aussi, prenez autant de jus de bœuf que vous pouvez le supporter. N'en abusez pas au point que ça devienne mauvais, mais prenez au moins chaque jour une ou deux tranches de foie de veau, contenant le plus de sang possible, et que ce soit bon au goût, cuit avec du beurre.*
>
> *Prenez une cuillerée à café de jus de bœuf à la fois – ne l'avalez pas, mais*

laissez-le fondre lentement dans la bouche, en l'imprégnant de salive : il sera mieux assimilé. Prenez le temps de l'avaler : au moins une minute. Et cela, deux ou trois fois par jour, si vous pouvez vous procurer de la viande de bœuf.

Préparez le jus comme on vous l'a indiqué ; et surtout, pas de graisse dedans !»

(Lecture 3535-1, donnée pour un garçon de vingt-sept ans qui souffrait d'anémie générale)

J'ai

toujours pensé que les histoires de vampires avaient un fond de réalité : il n'y a pas de fumée sans feu ! Cette spécialité folklo d'Europe centrale

a-t-elle disparu sous les régimes communistes ? Selon la tradition, il s'agissait de gens qui dépérissaient puis finissaient par mourir, parce qu'un mort récent – le vampire – venait boire leur sang pendant la nuit. (Comme au Brésil, où le «

vampire » est une petite chauve-souris, qui s'introduit de nuit dans les étables pour sucer le sang des vaches.) Les Carpates n'ont pas l'exclusivité du monstre, que l'on retrouve dans bien d'autres cultures.

On

croit connaître parfaitement la composition physico-chimique du sang. Mais il n'est pas sûr du tout qu'on ait fait le tour du mystère… Les traditions prétendaient qu'il est le siège de l'âme. Il est comme le fleuve de vie qui coule dans tous les êtres animés. Mais… qu'est-ce que la « Vie » ? Le « vampirisme » ne serait que la perversion humaine du comportement que l'on observe chez les animaux prédateurs (lions, requins…) qui se nourrissent de proies vivantes.

Il a été étudié par le psychologue viennois Krafft-Ebing. Les cas types que l'on cite toujours sont la comtesse Bathory et Gilles de Rais (pour ce dernier, cf. le livre de Michel Herubel *Gilles de Rais et le déclin du Moyen Age,* Librairie académique Perrin). Mais les psychologues et psychanalystes viennois sont comme les pâtisseries : on commence à les trouver indigestes…

Il

existe d'autres théories sur le vampirisme. Dans *Les Prophéties*

d'Edgar Cayce[127] j'avais parlé des messages reçus par Germana Grosso en Italie. Ceux-ci, donnés par des interlocuteurs extraterrestres, parlaient des vampires, en insistant sur le fait que nous n'en sommes pas débarrassés. Ces messages mettaient en garde contre certains êtres adonnés à la magie noire – qui, sous des apparences humaines, seraient

d'origine extraterrestre (ou bien manipulés par des extraterrestres négatifs).

Ces êtres, disent les messages, existent bel et bien, et ont besoin de sang humain, comme une sorte de médicament, pour eux-mêmes. Ils enlèvent les humains pour les saigner[128]. Tout cela peut paraître fou ; n'empêche qu'un scientifique archi sérieux et respecté comme Jacques Vallée vient de sortir un livre racontant ses enquêtes personnelles sur les ovnis[129]. Et parmi celles-ci, des faits assez inquiétants, où les « rencontres du troisième type » et du « quatrième type » se soldent par la mort ou la disparition des humains concernés.

Autrement dit, les E.T. ne sont pas tous aussi gentils qu'on nous le dit…

Il

existe toute une gamme de rituels traduisant symboliquement ce processus de consommation du sang. Par exemple, la messe où le Sang du Christ est remplacé par le vin : le jus de la vigne est un sang végétal qui ne s'obtient pas par la violence faite à un animal. Or Cayce, comme les autres maîtres spirituels, insiste sur ce

principe fondamental de la solidarité physique – (c'est-à-dire vibratoire !) – de tous les êtres vivants. D'où la nécessité d'une réflexion sur la consommation des viandes… J'ai dit plus haut ce que j'en pensais, et combien Cayce, dans les lectures, essaie de la limiter *à de petites quantités et pas trop souvent.* Cependant, au niveau des basses vibrations où nous sommes, piégés dans ce monde matérialiste, il peut être nécessaire de faire appel au sang animal (tous les malades n'étant pas Marthe Robin, qui se nourrissait exclusivement d'une hostie consacrée, une fois par semaine !). Voilà pourquoi les lectures font une grande place au *jus de bœuf,* c'est-à-dire au sang qui coule de la viande que l'on découpe. Les lectures le considèrent comme un médicament – et à prendre dans cet esprit. En général, Cayce le conseille à ses malades *en très petites quantités, sans en manger la viande, uniquement le jus,* dit-il plusieurs fois.

Comme un médicament : respectez le dosage !

Voici quelques lectures caractéristiques :

> MONSIEUR CAYCE, FAUT-IL DONNER À CE MALADE UN RÉGIME PARTICULIER, ET LEQUEL ? (Il s'agit d'un cardiaque de soixante et un ans.)
>
> – *Des aliments qui reconstruisent le sang, en lui apportant du fer. Les viandes – mais plutôt le jus que la chair.* (Lecture 2597-4)

Voici le cas d'un bébé qui a des vers, et l'étonnante prescription de Cayce :

> *Nous commencerions par le fortifier avec un régime. Tous les jours, hors des repas, voyez-vous, donnez-lui au moins deux cuillerées à soupe de jus de bœuf, et aussi du jus de foie de bœuf. Pas mélangés, non ; mais pris séparément, à des heures différentes. Bien entendu, donnez-les-lui chauds, et en petites quantités : par demi-cuillerée à la fois.* (Lecture 786-1)

Les vers ne prolifèrent que sur un terrain malade, c'est bien connu. Le «jus de bœuf» rendra ses forces au bébé, dont l'organisme sera ainsi capable d'éliminer les hôtes indésirables. Cayce affirme que ce « *jus de bœuf* » contient d'importantes ressources vitaminiques :

> *Prenez des aliments contenant des vitamines A et B, et plus*

spécialement B1. On trouve celles-ci, bien sûr, dans la plupart des fruits et légumes. Surtout de couleur jaune, et aussi, particulièrement, dans le bœuf. (Lecture 811-7)

Est-ce que les vaches sont rousses parce qu'elles contiennent du fer ? Des vitamines ? (Et que penser des rebelles qui naissent avec le poil tout blanc ? ou tout noir ? Suspectées, celles-là, d'être des suppôts du Grand Fourchu...)

Le consultant n° 43, lui, souffre d'une insuffisance de globules rouges dans le sang. Il s'entend donc conseiller encore une fois du *jus,* c'est-à-dire du sang, de bœuf. Prescription similaire pour un jeune homme de vingt ans, en pleine anémie :

QUE DOIT-ON LUI DONNER COMME FORTIFIANT, demandent ses parents, POUR LUI RENDRE SON TONUS PHYSIQUE ET MENTAL ?

– *Du bœuf cru. Plus exactement, du sang de bœuf. Pas en grande quantité, non, mais juste ce qu'il pourra assimiler.* (Lecture 77-2)

Il est vrai qu'on rencontre parfois des « végétaliens » si pâles qu'on pourrait croire qu'ils ont du jus de navet dans les veines. On a envie de leur présenter un grand verre de sang rouge (rien que pour voir leur tête... !).

Mais j'ai tout de même été très surprise de lire, chez Cayce, toutes ces indications du *beef juice.* Il l'a prescrit dans d'innombrables cas d'anémie, d'asthénie, de convalescence difficile. Chaque fois qu'un malade souffrait d'une carence en fer, ou en certaines vitamines (lectures 898-1, 4439-1, 2457-1, 480-

52 ; 3535-1, 2376-2, 5327-1, 1970-1, 5334-1, 556-8, 3316-1, 3232-1, 583-4, 626-1, 2376-2, 2067-9, etc., que je ne donne pas toutes ici ; vu leur nombre !). Si je cite les numéros, c'est pour que mes lecteurs et lectrices voient bien à quel point Cayce tient à son *jus de bœuf,* comme médicament à la fois de fond et d'urgence. Il le prescrit dans un cas d'accouchement difficile (ayant probablement entraîné une hémorragie, lecture 583-4), à un épileptique (3398-1), dans un cas d'appendicite (1970-1), et dans de très nombreux cas de tuberculose (572-1, 4236-1, 1560-1...) – cas qu'il a guéris, alors qu'on ignorait encore l'usage courant des antibiotiques !

Dans une autre lecture, Cayce conseille le *jus de bœuf* contre la sclérose en plaques. Il insiste :

> *Consommez le jus de bœuf au lieu du foie. Ce sera plus efficace. À prendre comme un médicament : une demi-cuillerée à soupe le matin, une demie le soir.* (Lecture 3232-1)

Traitement naturel, que ne désavouerait certainement pas le Dr Maschi, inventeur de la « maschithérapie » – (ensemble de traitements naturels, grâce auxquels il a soigné avec succès un très grand nombre de sclérose en plaques, comme il le raconte dans son livre *Secouru par mes malades*[130]).

Il est bien connu que la couleur rouge du sang des mammifères est due à sa teneur en fer. Et c'est cet oligoélément si important qui fait défaut dans nombre d'états maladifs. Or, dans l'Amérique de Cayce (comme encore aujourd'hui), la médecine homéopathique ayant été condamnée, les malades ne pouvaient se procurer le fer sous forme de dilution, en teinture-mère ou en

granules, comme chez nous *(Ferrum metallicum* et ses composés).

Le jus de bœuf contre le cancer

J'ai vu à la Fondation Cayce des dossiers complets de malades cancéreux traités avec succès par diverses thérapeutiques plus étranges les unes que les autres – dont le fameux *jus de bœuf !* Voici donc certaines de ces lectures. Premier cas de cancer, cet homme de soixante-huit ans :

> *Votre régime devrait être, en majeure partie, liquide. Et la plupart du temps, à base de jus de bœuf. Ni viande, ni soupe, ni pot-au-feu ; mais le jus lui-même, en très petite quantité.*
>
> *Voilà comment on fait du jus de bœuf : mettez de petits morceaux de viande de bœuf crue dans un pot. Placez celui-ci au bain-marie (...). Faites bouillir doucement, jusqu'à cuisson complète des morceaux de viande. Passez au tamis et recueillez le jus. Gardez celui-ci au frais.*
>
> *Dosage : en général pour un adulte, une cuillerée à soupe, à chaque repas – diluée dans de l'eau comme un bouillon –, mais très peu à la fois. C'est-à-dire une cuillerée tous les deux ou trois heures environ.* (Lecture 570-1)

Surprenant, non ? Mais quand on sait que la plupart des malades de Cayce ont guéri (je précise : des malades qui ont suivi ses prescriptions !), c'est à prendre au sérieux.

En voici encore quelques cas. Une femme de cinquante-six ans, tranche d'âge dans laquelle le cancer fait des coupes sombres :

> QUELS SONT LES ALIMENTS QUE JE DOIS ÉVITER, EN

PLUS DES GRAISSES ?

– Principalement, les graisses. Mais il faut absolument donner à cet organisme du jus de bœuf comme fortifiant – dégraissé, bien sûr, et seulement à petites doses, et en petites quantités. C'est à prendre comme médicament ! (Lecture 2956-2)

Autre cas, un homme de quarante-cinq ans :

Donnez-lui seulement des liquides, ou des semi-liquides, au commencement : du jus de bœuf extrait de bœuf maigre. Pas de graisse, ni de morceaux gras ! Pas de soupes : il y a trop de graisse dedans ! (Lecture 1382-1)

Encore un autre cas de cancer, une femme adulte, dont l'âge n'est pas précisé :

Nous porterions la plus grande attention au régime alimentaire qui devrait, sans être trop gras, être cependant nourrissant. Le jus de bœuf, ce serait bien. (Lecture 799-1) Et voici une lecture qui définit nettement la vertu majeure du sang de bœuf, et pourquoi Cayce la prescrit si souvent :

EST-CE QUE LE BŒUF CONTIENT DU FER ?

– Cela dépend du laps de temps entre la mort de l'animal et sa consommation. Cela dépend de la façon dont il est préparé. Les jus contiennent du fer ; la viande, très peu. (Lecture 488-3)

En fait, tous les aliments rouges, animaux ou végétaux, contiennent du fer – mais il semble que le sang des mammifères en comporte particulièrement beaucoup. En tout cas, à l'heure actuelle, le vaillant « sang de bœuf » n'est pas un médicament

apprécié du corps médical… puisqu'il ne coûte pas cher ! On ne sait pas que la valeur d'un steak tient au sang qu'il contient :

> *Du bœuf, une fois par semaine (…) et pas trop cuit ; et consommez plus de jus que de viande.* (Lecture 849-50)

Voici encore le conseil donné à deux rhumatisants :

> POUR AVOIR UN RÉGIME ÉQUILIBRÉ, QUELLE QUANTITÉ DE VIANDE DE BŒUF DEVRAIS-JE PRENDRE CHAQUE SEMAINE ?
>
> – *Cela devrait faire partie de votre régime : une fois par semaine, environ cent grammes, bien préparé dans son propre jus.* (Lecture 1158-31)
>
> *Le bœuf comme viande, à condition qu'il soit dans son propre jus.* (Lecture 1334-2)

La gastronomie française n'ignore pas l'emploi du sang animal. Bien entendu, on pense au boudin noir, dont je reparlerai plus loin, qui est essentiellement fait de sang cuit. Michel Perrodo, qui reçoit le Tout-Paris des Lettres et des Arts dans son restaurant *Chez Marins* me dit que pour préparer un plat au sang, il ne faut utiliser que du sang absolument fiais : un sang conservé deux jours perd ses qualités diététiques et devient dangereux à consommer, particulièrement le sang de bœuf. La viande découpée ne doit jamais rester à même le plat : l'emballer dans un linge ou la laisser reposer sur une grille, afin que la viande ne réabsorbe pas le jus (le sang) – ce qui toxique. Dans certaines recettes traditionnelles françaises, on utilise du sang frais, non

cuit. Par exemple, dans le fameux « canard à la rouennaise » dont Madeleine de Solliers m'a donné la recette, on broie la carcasse du canard pour en extraire le jus, c'est-à-dire le sang encore cru. Et l'on rajoute ce sang à la sauce, ce qui lui donne un goût incomparable – avec les qualités nutritives dont parle Cayce !

Viandes blanches, viandes rouges, viandes noires

Sensible à la thérapie par la couleur, notre tradition gauloise distingue :

– *Les «viandes blanches»* (volailles, veau, porc…)

– *Les «viandes rouges»* (bœuf, cheval, mouton…)

– *Les «viandes noires»* (sanglier, chevreuil, lièvre, bécasse…)

… Mais je ne sais toujours pas dans quelle catégorie il faut mettre le steak de baleine que j'ai mangé en Norvège !

Comme nous l'avons vu plus haut, les viandes blanches sont l'aliment des fibres nerveuses, parce qu'elles contiennent du Phosphore ; les rouges apportent au sang l'élément Fer ; et les noires, couleur de la Terre, une foule d'éléments variés, revitalisants, que les animaux sauvages trouvent librement dans la Nature.

La tradition considérait les « viandes noires » comme indigestes. On les faisait « faisander » pour les rendre plus assimilables et plus parfumées. Les conditions générales de notre environnement ayant changé, on ne peut plus faire aujourd'hui le même usage qu'autrefois de ces viandes noires. Restent les deux autres « couleurs », que nous allons voir ici.

Le bœuf gras… passera mieux s’il est maigre !

En lisant la Bible aux enfants, le soir, avant qu’ils ne s’endorment, j’aimais mieux sauter certains chapitres : quand on découpait en morceau deux mille Amalécites ou vingt mille Philistins, avec des détails macabres, je trouvais que ça ne s’imposait pas…

– Mais la guerre, protestait mon petit garçon, c’est ça qui est drôle ! À bas les Philistins ! Si j’avais été le chef, moi, j’en aurais fait des brochettes…

– Ah non, disait la petite voix d’Éléonore, moi je veux qu’on nous lise l’Arche de Noé. Je veux savoir si les girafes avaient assez de place pour allonger leur cou sans cogner le plafond ? Et les éléphants, maman, les éléphants ? Comment ils faisaient pour ne pas écraser les cochons d’Inde qui couraient entre leurs pattes ? Surtout s’il y avait la tempête avec de grosses vagues qui secouaient le bateau ?

– Tu n’y connais rien, intervenait Gil, l’Arche c’était un « Houf-veur-crafte », un bateau sur des coussins d’air, un coffre aquaplane, style glisse…

J’avais beaucoup de mal à rassurer Éléonore sur le confort classe touriste des passagers de l’Arche. En particulier, sur le sort de ces oubliés de tout poil que la Bible néglige de mentionner : « Et les hérissons, maman ? Et les petites souris grises, maman ? Et les chats, maman ? » Malheureusement, dès que l’Arche et ses passagers étaient autorisés à débarquer, c’était rebelote avec leurs

histoires de sauvages…

Par exemple, les sacrifices d'animaux. Les enfants désapprouvaient massivement. De fil en aiguille, on arrivait je ne sais comment au festin de Balthazar ou aux orgies de Dalila. Et dès qu'on se mettait à table, il était question de « tuer le bœuf gras ». « Qu'est-ce que c'est ? » demandaient en chœur les enfants (qui n'avaient jamais vu une vache du Sahel).

Eh bien, c'est exactement ce que Cayce a déconseillé :

Pas de viandes, surtout si elles sont grasses. (Lecture 43-1)

Mais dans la lecture ci-dessus, Cayce ajoute d'un ton réticent :

Passe encore la viande de bœuf, à condition qu'elle soit maigre !

Donc, le « bœuf gras » est passé de mode… Si Cayce part en guerre contre cette institution biblique, les diététiciens modernes lui donnent raison. À part le jus dont nous avons vu plus haut les vertus curatives, faut-il manger de la viande de bœuf ? De loin en loin, on trouve dans les lectures des prescriptions encourageant l'un ou l'autre à manger du bœuf – ou parfois du veau. Cayce estimait que, dans certains cas, le malade manquant de tel ou tel oligoélément, il trouverait plus facilement ceux-ci dans telle ou telle viande. Mais attention : à l'époque où Cayce prescrit ces viandes (et toujours *avec modération*, ce qui est répété dans presque toutes les lectures), à cette époque, donc, les viandes étaient « bio ». On ignorait l'élevage en batterie, cette honteuse pratique qui complètement dénature les viandes que nous mangeons – le bœuf, et plus encore le veau. Je ne sais pas ce que dirait Cayce aujourd'hui ! Car il est évident que ses prescriptions

ne valent *que* pour des viandes biologiques (c'est-à-dire provenant d'animaux élevés au grand air et dans des conditions de respect). Sinon, ce que vous mettez dans votre assiette, c'est de la misère ! C'est un concentré de toxines du désespoir, un produit sans goût parce que profondément dénaturé.

À cette condition, il arrive que Cayce recommande de suivre le bœuf. La consultante n° 2261-1, qui avait des problèmes de digestion, se voit conseiller : *des viandes, mais de bœuf seulement.* Dans un autre cas, c'est une femme de soixante ans, qui n'arrive pas à se remettre d'un accident. Ses os fracturés ne se ressoudent pas, et elle reste en état de choc. Cayce lui conseille la moelle de bœuf :

> *Dans la soirée, des légumes entiers au jus de viande (...) Prenez des os à moelle, les os des articulations ; ce sera très bon pour vous.* (Lecture 501-2)

Cette malade souffre de carences en certains oligoéléments nécessaires à la reconstitution du tissu osseux, et son sang anémié n'a pas assez de globules rouges. Voilà pourquoi Cayce lui conseille de puiser ces éléments dans la moelle et le sang de l'animal.

À quelqu'un d'autre dans le même cas, on entend Cayce déclarer :

> *Le régime doit aider à reconstituer votre sang. Mangez de la viande, spécialement du bœuf.* (Lecture 4618-1)

Un cas d'épilepsie :

EST-CE QUE MANGER OCCASIONNELLEMENT DU

BŒUF EST MAUVAIS POUR CE MALADE ?

– Si c'est bien préparé, si c'est en petites quantités, le malade pourra en prendre – avec modération et à condition que ce soit bien cuit. (Lecture 543-7)

Ce n'est pas l'enthousiasme…

Il y a des gens qui ne doivent jamais, au grand jamais, manger de bœuf : le steak les mènerait tout droit au tombeau ! Tel est le cas de Mademoiselle 1206-8 :

En ce qui concerne le bœuf, il faut que vous arrêtiez d'en manger.

Cayce est encore moins en faveur du steak quand celui-ci est revenu à la poêle (puisque c'est une cuisson directement au contact de la graisse chauffée) :

Pas de friture telle que le steak : cela favorise la constipation. (Lecture 675-1)

Il le conseille de toute façon *grillé plutôt que revenu* (lectures 954-2, 1334-2, 1337-1, etc.). À monsieur 849-47, il prescrit :

À l'occasion, une fois par semaine prenez un bon steak cuit à l'étouffée dans des oignons.

Il faut dire cependant qu'il y a bien davantage de lectures pour déconseiller la viande de bœuf que pour l'encourager. Plus généralement, Cayce essaie de modérer les ardeurs carnassières de ses malades :

PARMI LES VIANDES QUE JE PEUX PRENDRE, EST-CE

QUE JE PEUX INCLURE LE BŒUF ?

– *Oui, mais pas trop souvent.* (Lecture 457-9)

À la consultante n° 1224-6, Cayce, restrictif et précis, ordonne le bœuf *seulement deux fois par mois.*

J'ai vu toute une série de lectures du type de celle-ci, donnée à un arthritique :

> *Pas de viandes. En particulier, pas de bœuf. Plutôt du poisson, de la volaille, de l'agneau, et encore avec modération ! Mais surtout jamais rien de frit !* (Lecture 3009-1)

Peut-être dans cinquante ans, nos petits-enfants considéreront-ils avec étonnement nos mœurs alimentaires !

La décadence de notre Empire sera sévèrement commentée dans les cours d'archéologie : « En ce temps-là, les échanges sociaux étaient réglés par de petits rectangles de papier biodégradables qu'on appelait " l'argent ".

« En ces temps archaïques, on ignorait l'usage des radiations cosmiques appliquées directement aux moyens de transport individuels, comme nous en avons aujourd'hui ; la vie quotidienne, très primitive, était entièrement régie par des migrations collectives qui se faisaient sur des engins rudimentaires. Les " autos ", dont vous pouvez admirer un échantillon au musée. Enfin, ignorant en ces temps-là comment capter directement l'énergie solaire pour s'en nourrir, ces civilisations à mentalité prélogique mangeaient de la viande. Le relais énergétique passait par les plantes, puis par les animaux – que les hommes furent obligés de massacrer jusqu'à extinction

totale de la faune. »

Le Seigneur des Agneaux

Comme on vient de le voir dans la lecture 3009-1 ci-dessus, Cayce considère à peine l'agneau comme de la viande ! Son point de vue est que, s'il faut vraiment être carnivore, alors plutôt manger des viandes blanches. Et, parmi celles-ci, celle de l'agneau est la moins toxique. Cela explique peut-être le symbolisme de l'Agneau, choisi comme représentatif du Seigneur dans la saga biblique. N'ayant jamais eu d'agneau parmi les intimes, je suis nulle en psychologie ovine – et je fais confiance à Cayce :

> *Prenez des vitamines D et G en consommant les aliments qui en contiennent, plutôt que sous forme d'apport artificiel. Cela vous rendra vos forces. Mangez de l'agneau mais aucune autre viande.* (Lecture 1895-2, à un malade très fatigué, qui souffre de complications rénales à la suite d'une intervention chirurgicale).

> *Pas d'autres viandes que celle d'agneau !* (Lecture 1302-1, 1985-1, 1895-2, 228-1, 849-13, etc.).

L'agneau a vraiment la préférence des lectures. Ici encore, ne jamais faire revenir cette viande dans un corps gras ou dans l'huile, mais la griller. J'ai trouvé une lecture où Cayce conseille à son malade de manger *un peu d'agneau rôti avec beaucoup de légumes verts* (nos traditionnelles « côtes d'agneau aux haricots verts » ou – mieux encore – « brochettes d'agneau et salade »).

En fait, Cayce prescrit l'agneau aux malades à qui il interdit

toute autre viande. Et spécialement à ceux dont la vitalité profonde est gravement atteinte :

> *Comme viande, quand vous pouvez, de l'agneau. Si vous le faites régulièrement, vous reprendrez du poids, vous vous débarrasserez de cette morosité, de cette tendance à prendre froid, de cette faiblesse générale. En six à huit mois, vous retrouverez votre poids normal.* (Lecture 898-1)

À l'heure actuelle, la viande d'agneau est la moins malsaine de toutes – puisqu'on n'a pas encore réussi à « produire » le mouton en batterie (ce qui tendrait à prouver que cet animal, réputé idiot, est plus malin que l'on ne croit).

Voici une lecture typique : il s'agit d'une jeune fille qui mange n'importe quoi – des bonbons probablement et surtout des fritures graillonneuses à base de porc. Elle est donc constipée, et l'alimentation ne lui profite guère parce qu'elle n'assimile pas. Une multitude de maux divers la poussent à consulter Cayce, qui lui dit :

Votre régime doit vous construire un corps sain. Beaucoup de vitamines A et D ; beaucoup de vitamines Bl, et d'ailleurs tout le complexe vitaminique B. Jamais de viande de porc, sous aucune forme. Par contre, occasionnellement de l'agneau. Bien entendu, cela ne sera pas tout votre régime – mais enfin, une partie importante. Pourtant, pas trop souvent : ce serait néfaste à votre organisme. Et vous devriez en varier la préparation.

> – QU'EST-CE QUI ME DONNE CES DOULEURS DANS LES BRAS, LES ÉPAULES, LE DOS ? QU'EST-CE QUE JE PEUX FAIRE CONTRE CELA ?

– *C'est dû à une déficience énergétique dans le système nerveux...* (Lecture 2947-1)

Cette lecture est très intéressante par sa philosophie du médicament, qui reprend l'antique « Théorie des Signatures » que défendait Paracelse – dont j'ai déjà parlé au début de cet ouvrage.

La couleur de ce que nous mangeons est beaucoup plus importante qu'on ne le croit. Et les gens ne le savent pas. On se souvient de l'un des principes de l'homéopathie : « *simila similibus curantur »,* soigner le semblable par le semblable. Or nous avons vu plus haut Cayce prescrire *Au jus de bœuf,* c'est-à-dire du sang rouge, à des malades qui manquaient de globules rouges. Avec la lecture ci-dessus, nous le voyons prescrire la «viande blanche » de l'agneau à quelqu'un dont le système nerveux est déficient : la viande d'agneau ressemble par sa couleur aux tissus nerveux.

Dans une autre lecture, il s'agit d'une jeune femme de vingt-quatre ans victime d'un accident, qui récupère trop lentement parce qu'elle souffre d'une déficience en globules blancs (leucocytes) : son système lymphatique ne produit pas assez de lymphe (laquelle se présente comme un liquide blanc). Cayce lui conseille *beaucoup d'agneau* (lecture 2679-1).

Un autre malade lui pose la question :

EXISTE-T-IL UNE COMBINAISON D'ALIMENTS QUI SERAIT SPÉCIALEMENT BONNE POUR LE CERVEAU, LES NERFS, LES MUSCLES ?

L'agneau apportera les éléments nécessaires à la reconstitution des tissus du cerveau, des muscles et des nerfs. (Lecture

4008-1)

La viande d'agneau est recommandée par Cayce dans divers cas d'anémie et de troubles de l'assimilation (des gens à qui la nourriture ne profite pas) : lectures 481-1, 2221-1, 2261-1, *etc.* Dans un cas de cancer (975-1), dans des cas de constipation (2261-1), d'eczéma (2232-1), de grossesse difficile (803-3).

À une femme de soixante-cinq ans très fatiguée, Cayce dit qu'elle ne doit pas :

> *manger trop de féculents ni de graisses. Cependant, des huiles comme l'huile d'olive seraient bonnes ainsi que les graisses contenues dans certains aliments comme le mouton – pourvu qu'il ne soit pas trop gras. Mais surtout pas de viande rouge qui produit des sucres (en excès) dans l'organisme.* (Lecture 509-2)

Capricieux caprins !

La chèvre de Monsieur Seguin n'a pas conquis le Nouveau Monde : il ne fait pas de doute que les clients de Monsieur Cayce n'avaient aucune espèce de familiarité avec cet animal. La chèvre avait d'ailleurs tout pour leur déplaire : c'est un animal fantastique, « capricieux » (même étymologie d'ailleurs que « caprin » !), autrement dit une personnalité qu'on ne peut tenir « *under control* » que dans un certain contexte. Comme le chat, la chèvre garde le goût de la liberté, mais a besoin d'une relation affective très subtile avec son propriétaire. Omniprésente dans le djebel méditerranéen, et autrefois en Provence, sa chair est moins appréciée que son lait, avec lequel on fait ces exquis petits fromages – cadeau du ciel ignoré outre-Atlantique !

La chèvre et sa famille (les caprins) font donc l'objet d'un très petit nombre de lectures seulement ; en voici deux :

> *Mangez de la viande de chèvre, à condition qu'elle soit grillée et la moins grasse possible.* (Lecture 2221-1, dans un cas d'anémie) Ailleurs, Cayce conseille la chèvre plutôt que le mouton,
>
> *parce que c'est une viande qui crée moins d'acidité.* (Lecture 4834-1)

La « poule au pot » marche toujours

Valeur sûre depuis le Bon Roi Henri IV qui la prescrivait à ses sujets comme menu du dimanche ! En fait, les oiseaux domestiques de la basse-cour sont hautement nutritifs.

Nous retrouvons ici le petit garçon du cas 5192, dont les parents s'étonnent qu'il ait des ongles comme de la tôle ondulée :

> *C'est dû à un déséquilibre endocrinien. Si vous ajoutiez à son régime des aliments riches en calcium, ça s'améliorerait. Par exemple, donnez-lui des cous de poulet à mastiquer. Ça doit être bien cuit – et les pattes aussi : vous verrez qu'il ne manquera plus de calcium !* (Lecture 5192-1)

Cayce recommande donc très souvent la volaille à cause de sa richesse en calcium : *Et mâchez-moi ça,* ajoute-t-il en général ! Il parle surtout du poulet et du pigeon, mais nous pouvons penser que le canard, la dinde, l'oie, la pintade, la caille d'élevage, *etc.* ont les mêmes qualités diététiques.

Une autre raison pour laquelle Cayce préfère voir ses malades consommer de la volaille, c'est qu'il s'agit d'une viande moins grasse que la viande rouge :

> *Pas trop de graisse, quelle qu'en soit la nature. Si vous mangez de la viande, alors plutôt de la volaille – mais jamais frite ; plutôt bouillie ou cuite au four.* (Lecture 481-1)

Très nombreux sont les malades auxquels Cayce prescrira :

> *De la volaille – mais aucune autre viande.* (Lecture 1695-2)

Il insiste souvent sur la valeur nutritive des os et des cartilages :

> *Ne prenez pas les morceaux de choix ; préférez les morceaux négligés comme le cou, le croupion, les pattes, qui sont bien plus fortifiants !* (Lecture 2084-15).

Si vous suivez le conseil de Cayce, assurez-vous que le volatile en question a vécu libre et bio… En France, cela s'appelle un poulet « d'élevage au sol » ; en Suisse, on demande des « poules heureuses » – et partout, il faut préciser qu'on refuse le poulet de batterie (institution qui déshonore nos campagnes en faisant violence aux lois naturelles). Il faut savoir que chez les poulets de batterie, nourris aux hormones, celles-ci s'accumulent dans les cous. Leur consommation à haute dose est donc très malsaine.

Quand vous tiendrez l'oiseau rare, vous pourrez en garder :

> *le cou, la tête, l'aile, les pattes et la carcasse, pour en mastiquer très à fond les petits os, afin d'en extraire les sucs. Car ce sont ces sucs qui contiennent le calcium – plus même qu'il ne vous en faut ! C'est l'un des meilleurs moyens de s'en procurer !* (Lecture 3076-1)

Choisissez l'aile plutôt que la cuisse…

Évidemment, c'est moins élégant, mais ça contribuera à l'éclat de votre sourire :

> EST-CE QUE CE SONT MES DENTS QUI CAUSENT CES ENNUIS ?
>
> *– Non (…) il s'agit plutôt de troubles du métabolisme et de déséquilibres endocriniens, notamment au niveau de la*

thyroïde. Il vous faudrait davantage d'iode et de calcium dans votre alimentation ; en particulier, mâcher des os qui en contiennent ! (Lecture 3076-1)

Je ne vais pas donner ici toutes les lectures sur le poulet conseillé dans des cas aussi divers que la grossesse, l'anémie, la tuberculose, l'infection des reins, la constipation, l'alimentation d'un bébé de deux ans, les rhumatismes, la stérilité, *etc.* Une partie de ces maladies est due à une carence en certains oligo-éléments : calcium, iode, vitamines B et D. J'ai même trouvé un cas de tuberculose : une jeune femme à laquelle Cayce ordonne du poulet *tous les jours* (souligné dans le texte) :

Mangez autant de poulet que vous pourrez, tous les jours, mais jamais frit ! Seulement rôti, bouilli ou à la vapeur, ou mieux : cuit dans son propre jus, à l'étouffée. (Lecture 1560-1)

Le bouillon de poulet semble un plat familier aux États-Unis, à en juger par le nombre de lectures où Cayce le conseille :

Commencez à prendre des reconstituants : de bonnes soupes ! Pas des soupes en boîte, mais du bouillon de poulet ! (...) Et mettez-y la carcasse, que vous mâcherez ! (Lecture 1409-9)

Ce genre de « travaux pratiques » est très souvent prescrit à des malades déprimés, anémiés, déminéralisés. À certains malades très fragiles, Cayce conseille de consommer séparément la viande et les légumes :

À midi, prenez des jus de légumes ou des jus de viandes – pas les deux ensemble. De temps en temps, du bouillon de poulet

avec du riz ou de l'orge. (Lecture 1269-1)

Et en avant la blanquette de poule !

Les volatiles domestiques autres que le poulet n'apparaissent guère dans les lectures, sauf le pigeon :

> *Le soir, prenez de la viande – le mieux, ce serait du pigeon, avec du poisson – ou, occasionnellement, de l'agneau.* (Lecture 920-12)

La lecture dit « *squab with fish* », littéralement « pigeon avec poisson ». On peut, en effet, mélanger les viandes blanches et le poisson. Ce que l'on fait en France dans certaines recettes : la bouchée à la reine, par exemple, ou le vol-au-vent peuvent être garnis de ris-de-veau, de poisson, de blanc de poulet ou de pigeon.

Autrefois, à Versailles, j'avais un jardin plein d'animaux : des poules, des tortues, des canards, des hérissons, des cochons d'Inde... et tant d'oiseaux ! Sur cet ensemble régnait le coq : un géant multicolore qui, de loin, ressemblait à un massif de fleurs. Il appartenait à la race dite *Rhode Island.* Je crois qu'il était heureux de vivre, parce qu'il était libre (aussi chantait-il toute la journée !). Je l'avais ramené d'un marché de Dordogne avec une poulette assortie. La première semaine, aucun problème. Ensuite, nous apparut peu à peu le triste état de la fiancée : de plus en plus déplumée, exhibant des balafres sanguinolentes sur les côtés. Et ça allait en s'aggravant de jour en jour. C'était de ma faute : j'avais oublié le précepte : « un coq pour sept poules » ! Je mis la malheureuse à l'abri du coq, au milieu de la pelouse, sous une cage, le temps que ses blessures se cicatrisent (ils pouvaient

tout de même se parler à travers le grillage !). Monsieur Chantecler passait ses journées assis devant, à regarder avec adoration l'unique objet de son désir… Je retournai donc en Dordogne cherchez six autres fiancées. Le jour où je les lâchai dans le jardin, ce fut l'horreur : il leur volait méchamment dans les plumes en leur interdisant d'approcher. Et le reste du temps, il continuait à se mourir d'amour devant la cage qui contenait sa dulcinée. J'avais trouvé le seul coq monogame de toute l'histoire de France… Les épouses n°s 2, 3, 4, 5, 6, 7, serrées frileusement dans un coin du jardin transformé en gynécée, désapprouvaient massivement. Le coq vécut très vieux. Je n'aurais jamais eu le cœur de le tuer. Un jour, il mourut devant moi d'une crise cardiaque. Impressionnant ! Après avoir lutté contre un ennemi invisible, il s'abattit à mes pieds. Les enfants pleuraient, moi aussi. Nous n'avions aucune envie de le manger… mais j'en fis tout de même deux ou trois terrines – que j'offris aux voisins : « Mais qu'est-ce que c'est cette viande exquise ? me dit-on, Pas possible que ce soit du poulet ! » Eh oui, c'était du coq bio, cet animal heureux et aimé – dont mes enfants et moi-même avions admiré tous les jours la superbe, l'éclatante beauté. Il symbolisait pour nous la force, la vie, la puissance. Voilà pourquoi la Gaule l'avait pris pour emblème, et pourquoi Cayce avait recommandé d'en consommer – afin qu'à travers sa chair se fasse un transfert d'énergie. Honte à ceux qui l'enferment dans une batterie !

Des abats pour les gens abattus - Le tripier, espèce en voie de disparition

Dans son livre *Les Parisiens*[131], Alain Schifres consacre un chapitre à la disparition des tripiers à Paris. La triperie, c'était la préparation et la cuisine des " abats ", autrement dit des organes (cœur, foie, reins, tripes...), par opposition aux muscles, dont on tire le steak ou le gigot.

Ce phénomène sociologique – la disparition de toute une corporation – paraît explicable par le dégoût des gens en constatant que les animaux, en particulier les mammifères supérieurs, ont des organes vitaux qui ressemblent aux nôtres. D'où l'impression du consommateur d'être un cannibale ! (Snob comme il est devenu – ça lui déplaît fortement.) Enfin, le prix modéré du kilo de ce que Ton appelle les " bas morceaux " les déprécie dans l'esprit de l'acheteur. Pourtant, dit Alain Schifres : « Dans les temps reculés où le massacre avait encore une dimension gastronomique (donc sacrée), on ne manquait jamais de bouffer le foie, le cœur et les couilles de son ennemi. C'était pour s'en approprier les vertus, et cela se fait encore dans certains pays civilisés... " (Ibidem).

Il existe en effet toute une pathologie criminelle mêlant le cannibalisme à la sexualité : de nombreuses affaires de ce genre continuent à défrayer la chronique : « L'Allemagne a produit quelques croustillants spécimens », raconte Bernard Brizay dans *L'Événement du Jeudi.* « De temps en temps, j'ai besoin de dévorer un enfant », avouait l' " Ogre de Brême " en 1949 (...). Le "

Vampire de Düsseldorf" et le "Boucher de Hanovre" (…) dévoraient leurs victimes sous forme de saucisses.

Ces histoires, malheureusement, sont vraies… Les parents ne surveillent pas assez les enfants ! Quant aux pays dits " en voie de développement ", alors là, c'est l'horreur : dans bien des régions du globe, le cannibalisme n'a jamais cessé. « On sait aujourd'hui que le fils du milliardaire américain Nelson Rockefeller, Michaël, ethnologue de vingt-quatre ans, disparu en 1961 après un naufrage sur la côte de Nouvelle-Guinée, a fini dans une marmite de la tribu Asmast » *(Ibidem).*

Le consommateur français brille par son ambiguïté : d'une part, les " bas morceaux " le révulsent, il ne veut pas les payer au prix fort. D'autre part, son modèle de pensée repose toujours sur l'équation : grand chef = valeureux guerrier = mâle dominant = Monsieur Muscle nourri au biftèque. Ce serait infliger aux mâles dominants de nos familles un atroce complexe de castration que de les priver de viande. Mais tous ces consommateurs qui se croient de grands chefs, savent-ils qu'ils ne sont que des moutons ? (même pas des béliers !). Allez donc leur dire que Johnny Weissmuller, qui a incarné Tarzan à l'écran pendant des années, était végétarien (ils vous répondront qu'Hitler aussi).

Le steak est-il moins " animal " parce qu'il ne ressemble pas au rognon ? Autrement dit, parce qu'il a le bon goût d'être discret et de ne pas rappeler que tous les mammifères sont cousins ? Notre cousine la vache a donc les mêmes organes que nous – ce qui suggère bien sûr qu'elle a des émotions, comme nous,… et même une âme ?

Le Parisien se tire donc de cet embarrassant cousinage par le

mépris du tripier. Le Normand, contrairement à ses habitudes, est ici beaucoup plus honnête : s'il a inventé les " tripes à la mode de Caen " et " l'andouille de Vire ", c'est qu'il n'a pas honte de récupérer tout ce qui est comestible. Vieille habitude de naufrageur… Cayce, de toute façon, lui donne raison !

Or il existe un type de médecine qui s'appelle l'opothérapie, qui soigne l'organe par l'organe – " *similia similibus curantur*[132] "… ! Ainsi, comme nous l'avons vu, si vous avez une trop faible numération globulaire, vous pouvez vous enrichir en fer et en globules rouges par un régime à base de jus de viande. Si vous avez une paroi intestinale déficiente, eh bien mangez des tripes, c'est-à-dire les intestins du bétail, comme sait les mijoter depuis des siècles la province française : par exemple les " tripoux " du Rouergue.

Les foies : en avoir ou pas

Vous connaissez l'expression populaire « avoir les foies » pour dire « avoir peur » ? On ne pourrait être plus précis. En astrologie, le foie est régi par le signe du Sagittaire et la planète Jupiter, qui régissent aussi (ça n'est pas un hasard) la foi, c'est-à-dire la confiance ! La peur a donc pour première conséquence physique de démolir le foie. Inversement, ceux qui sont malades du foie sont vulnérables au doute, à l'angoisse et se sentent souvent, physiquement, paralysés par toute sorte de peurs.

Le foie apparaît dans les lectures sous forme de *Jus de foie (liver juice)* ou du *pâté de foie (liver pudding).* Comme on peut s'y attendre, Cayce préfère que son malade consomme du foie presque cru – rendant beaucoup de sang frais – plutôt qu'un foie archi cuit d'où le jus a disparu.

Voici encore un cas de cancer, où il ne s'agit pas seulement de *jus de bœuf* mais de *jus de foie de bœuf.* La malade est une petite fille de douze ans dont la mère, soumise à des avis contraires, ne sait trop quelle direction prendre :

> *Si cet état de faiblesse persiste, il faudra une transfusion de sang. Cependant, si vous étiez patiente, vous essaieriez plutôt d'aider le sang à se reconstituer lui-même avec un régime alimentaire à base de liquides efficaces pour cela. Donnez-lui, pas trop à la fois mais tout de même beaucoup, de jus de foie préparé de la même façon que le jus de bœuf (voir chapitre précédent). Voilà qui fortifiera cet organisme.*
>
> *Les symptômes de la maladie seront interprétés de façon*

opposée par ceux qui soignent la malade – et pourtant, laissez-lui une chance de se rétablir, en essayant pendant quelques jours cette prescription. Et vous verrez les résultats !

Mais si vous vous estimez obligée de suivre l'avis d'autres personnes qui jugent qu'il faut un autre traitement, alors assumez la décision que vous prendrez en votre âme et conscience. (Lecture 632-3)

On sait les liens qui existent entre les poumons et le foie : l'astrologie médicale, qui travaille dans une perspective de bipolarité, considère toujours les organes par paires opposées et donc complémentaires. Le foie (régi par le Sagittaire) fonctionne avec les poumons (régis par les Gémeaux). D'où cette lecture, faite pour une femme de soixante ans qui avait un cancer du poumon. Cayce lui prescrit du foie – organe complémentaire :

Beaucoup de foie de veau grillé, deux ou trois fois par semaine. (Lecture 5374-1)

Autre malade, un cancéreux de quarante-deux ans :

Attention à l'alcool. En ce qui concerne le régime alimentaire : pas trop nourrissant. Mais du foie de veau sans la graisse, du boudin, du pâté de foie ; ce serait bien. Cela stimulerait vos forces et tout l'organisme. À prendre au moins vingt jours de suite. Ensuite, on verra. (Lecture 2097-1)

Les maladies soignées par la consommation de foie animal sont assez diverses : la plus fréquente, c'est l'anémie (lectures 421-2, 667-1, 556-4, 811-7, 2488-2, 898-1, 978-1, 556-4, 811-7, 2488-2, 898-1, 978-1, 556-18, 658-15, 1102-2, 5604-1, 2565-1, 2335-

1, etc.). Plusieurs cas de tuberculose (1560-1, 929-1, etc.) sont soignés ainsi par Cayce – toujours le lien entre foie et poumons :

> *Au lieu d'abuser des jus de fruits qui provoquent si souvent chez vous des réactions négatives, essayez plutôt de consommer du jus extrait de foie haché – soit du foie de porc soit du foie d'oie, soit encore du foie de veau (plutôt que de bœuf, déconseillé pour vous). Tous ces foies vous aideront à guérir, mais ne les prenez pas en trop grande quantité.* (Lecture 1045-7)

Beaucoup de problèmes digestifs, en particulier la constipation, peuvent être améliorés par cet abat. La lecture 848-1 en donne un exemple :

> *Mangez des aliments reconstituants pour les nerfs, le sang, le corps – en évitant ceux qui produisent des réactions acides. Au moins trois fois par semaine, prenez du jus de foie ou bien mangez du foie grillé.*

Bien entendu, une avalanche de cas où les gens ont des problèmes de numération globulaire, diverses carences du sang, ou des problèmes circulatoires. C'est même la majorité des lectures où Cayce prescrit le foie (lectures 2074-2, 1695-3, 2935-1, 1519-1, 3842-1, 4164-1, 5604-1, 5615-1, etc.).

J'ai trouvé un cas de poliomyélite :

> *Prenez plein, plein de foie, de foie de veau ; une, deux ou trois fois par mois.* (Lecture 2948-1)

Je ne donnerai pas ici toutes les maladies concernées.

Mais Cayce, en règle générale, prescrit le foie chaque fois qu'il y a une carence en fer ou en vitamines A, B, B 1 et D.

Voici quelqu'un qui souffre d'acidité digestive ; il n'assimile pas et son sang est appauvri. Le dialogue entre Cayce et ce malade est intéressant :

> JE PRENDS RÉGULIÈREMENT UNE DEMI-TASSE DE SANG EXTRAIT DE LA VIANDE DE BŒUF. EST-CE QUE VOUS CROYEZ QUE CE SERAIT MIEUX SI JE PRENAIS PLUTÔT DU SANG EXTRAIT DU FOIE DE BŒUF ?
>
> – *Le jus extrait du foie serait plus actif, à condition que celui-ci soit cuit à la vapeur, et le jus consommé avec la chair. En petites quantités. Il faut alterner, car l'action du jus de foie est entièrement différente de celui du jus d'une autre partie de l'animal. Le sang du foie agit directement sur la chimie de l'assimilation en liaison avec les glandes responsables de cette fonction – travaillant directement avec les hormones qu'elles produisent.*
>
> IL ARRIVE DONC QUE MON ORGANISME PRODUISE DU SANG NORMAL ?
>
> – *Si ce n'était pas le cas, vous n'y survivriez pas huit jours ! Soyez sûr que parmi les globules rouges que vous produisez, il y en a de bons... Mais il en faudrait davantage !* (Lecture 1377-3)

Lorsque la « lecture médicale » s'accompagne d'une « lecture de vie », Cayce donne les causes karmiques de la maladie. Tous ceux qui souffrent de problèmes sanguins et circulatoires sont ceux

qui, dans une vie antérieure, ont versé le sang d'autrui. Leur « programme » de production du sang se trouve aujourd'hui perturbé parce que la perturbation est d'abord dans la tête : leur ordinateur mental a été endommagé par leurs comportements antérieurs. D'où la question du malade, qui croit qu'il se fabrique uniquement « du mauvais sang » !

Voici encore une mamie de quatre-vingt-un ans, qui souffre de maux divers : un système nerveux en mauvais état, des démangeaisons sur toute la peau à cause d'une circulation cutanée déficiente :

> SI ELLE MANQUE DE PROTÉINES, LESQUELLES FAUDRAIT-IL LUI DONNER ?
>
> – *Celles qui apportent le plus d'énergie, à savoir le jus extrait du foie.* (Lecture 5431-4)

Un autre plat intéressant est *le pâté de foie,* recommandé dans cet autre cas de cancer (une femme de trente-trois ans) :

> *Deux, trois ou quatre fois par semaine, ce serait bon de prendre du pâté de foie – et pour qu'il soit vraiment reconstituant, mettez une forte proportion de sang et cuisez bien.* (Lecture 2918-1)

J'ai donné toutes ces lectures parce que le foie a toujours été un aliment très apprécié dans nos traditions. C'est en somme le plus chic de tous les abats. Enfin, voici un passage qui explique pourquoi il est si énergétique :

> *Le soir, mangez du foie. Il contient du glucose et c'est très*

important pour la production du sang. (Lecture 421-2)

Dans les citations suivantes, Cayce précise de quel animal il prescrit le foie (d'habitude, il se contente d'ordonner *du foie* en général). Il s'agit d'abord d'un bébé de dix-huit mois, infesté de vers intestinaux, qui profitent de la faiblesse du « terrain » :

> *N'oubliez pas que le régime doit construire l'organisme et le sang. Consommez en particulier le foie, préparé en pâté de foie – le foie de veau est préférable.* (Lecture 786-2)

Le *pâté de foie de veau* se trouve indiqué dans un cas de leucémie (lecture 2456-3, un garçon de dix-huit ans), et ici, avec cette préparation toute simple :

> *Le foie de veau haché, mélangé à une tasse de sang de bœuf, et cuit dix minutes au four.* (Lecture 2832-1)

On peut être réticent sur le veau, aujourd'hui de batterie – horreur ! – qui a donc perdu une bonne partie des qualités naturelles de son ancêtre américain de 1942 dont parlait Cayce. Pour toutes les lectures où il parle du foie de veau, essayez de trouver l'oiseau rare, c'est-à-dire le veau « sous la mère », biologique. Sinon, renoncez !

Le boudin : une super-mine de fer !

Pendant des années, j'avais oublié jusqu'à l'existence de ce produit. Et puis un jour, en passant rue de Bourgogne devant Dubost, mon traiteur, je me suis sentie irrésistiblement attirée par une odeur qui m'a paru exquise : le boudin frais aux herbes, qui sortait tout juste du four. Toute la rue embaumait, depuis le musée Rodin jusqu'à l'Assemblée nationale ! « On a chanté les Parisiennes, leur petit nez et leur chapeau » – mais a-t-on chanté les parfums qui faisaient le charme du vieux Paris ? Autrefois, chaque quartier était un village ; et chaque village avait sa spécialité, ses arts, son folklore, son marché et… sa triperie ! Tout le monde s'y connaissait et c'était bien sympa. Le « village Bourgogne » dans lequel j'habite, c'est encore comme ça ; c'est l'un des derniers endroits où survit encore la proverbiale gaieté du petit peuple de Paris, laquelle est la forme de son courage quotidien (Paris ne saurait s'identifier à une poignée d'intellectuels prétentieux qui font la loi entre le Café de Flore et la place Saint-Sulpice…)

J'achetai le boudin, surprise moi-même par cet « achat d'impulsivité » (comme disent les études de marché où la ménagère est décrite comme un animal stupide, mené par les réflexes du chien de Pavlov, qui salivait quand on lui disait de le faire[133] !) Rentrée chez moi, je consultai Cayce pour savoir ce qu'il pensait du *blood pudding* (en anglais *gâteau de sang,* drôle de pâtisserie !).

Quelques lectures le recommandaient dans des cas de maladies

affectant le sang et la circulation : hémophilie, leucémie, *etc.* – et un cas d'anémie générale. Ces lectures disaient qu'un apport extérieur de sang animal, même cuit sous forme de boudin, fournissait au malade les oligoéléments qui lui manquaient pour reconstruire son système circulatoire et sa numération sanguine.

À cette période, je souffrais vraiment d'anémie. Cayce étant souvent précis dans ses ordonnances, combien de fois exactement par semaine, à quel repas, accompagné de quoi, *etc.* Je me suis donc aidée de la radiesthésie, c'est-à-dire du cher vieux pendule, pour essayer de cadrer mes efforts d'automédication (activité toujours désapprouvée dans les rubriques « santé » de la presse signées par un médecin…). Je me fis donc une cure régulière de boudin noir, une ou deux fois par semaine, et me sentis moins fatiguée.

Voici donc quelques lectures sur ce fameux boudin noir (pas le blanc).

> *Le soir, nous lui donnerions du boudin, car tout ce que contient celui-ci, ce sont des oligoéléments qui facilitent la digestion, voyez-vous ? Vous verrez de grands changements et un net retour à la santé de cet organisme.* (Lecture 1225-1)

Entendre dire que le boudin est particulièrement digeste peut étonner. On jurerait que c'est plutôt le contraire. Or mes expériences là-dessus m'ont montré que le boudin est lourd lorsqu'il n'est pas très frais. Cela dépend aussi de la quantité de légumes qui l'accompagnent. Si ce sont des frites et si le boudin lui-même est longuement revenu dans la graisse, c'est du plomb ! S'il est accompagné de petits légumes à la vapeur et le moins

cuits possible, alors il passe vraiment très bien.

Le malade pour lequel Cayce a donné la lecture ci-dessus était un garçon de dix-neuf ans, dont l'état général était très mauvais (anémie et troubles nerveux divers). Voici maintenant le cas d'un bébé de dix mois, hémophile :

> *Cet organisme a manqué, dès le début, d'éléments structurels importants pour se construire. D'où ces symptômes, qui inquiètent avec raison les parents. Le sang de notre petit malade manque de certains éléments nécessaires à la construction de la paroi des vaisseaux sanguins ; ses veines et ses artères n'ont pas la résistance suffisante.*
>
> *Voilà pourquoi, au moindre coup, il se forme un « bleu », une accumulation de sang. D'abord celui-ci ne se coagule pas comme il devrait et, en plus, il y a une carence de certains oligoéléments dans les parois des vaisseaux sanguins. En outre, il existe une défaillance glandulaire qui se traduit par une carence en vitamines B1 et aussi A. Ce sont des énergies vitales qui font défaut ici. Voilà ce qu'il faut corriger.*
>
> *Au régime – excellent dans ses grandes lignes – qui a été donné, nous ajouterions de petites quantités de boudin. Eu égard au très jeune âge du malade, nous ne donnerions que de très petites quantités, trois fois par semaine : une tasse à café, ce serait bien !* (Lecture 2832-1)

La tripe républicaine… et caycienne

Eh bien oui, cette célèbre expression historique est parfaitement en accord avec l'enseignement médical ésotérique de Cayce (et des autres) : la tripe, c'est l'homme ! C'est le siège de la force vitale (au niveau des trois chakras inférieurs) – absolument comme on disait en latin : « *Tota mulier in utero est.* » La tripe, c'est le courage, la conviction profonde qui fait se battre pour la République (ou pour le Roi, quand on en a un). Aux lâches, aux trouillos, aux dégonflés : mangez de la tripe !

> *Les viandes ? Blanches comme celle de l'agneau. Occasionnellement, (…) des tripes, ce serait bien !* (Lecture 808-3, pour une jeune femme enceinte que sa grossesse affaiblit au point de vue digestif) Voici un cas très rare : celui où Cayce recommande une viande de porc. Il s'agit d'une dame de soixante-quatre ans, qui relève d'une opération, et qui a mal supporté l'empoisonnement consécutif à l'anesthésie (c'est qu'il faut « digérer » les cocktails anesthésiques – et ça n'est pas aussi évident qu'on croit !) : *Nous vous conseillons tout spécialement les tripes de porc. Pas au vinaigre accompagnées de concombre, mais préparées de façon agréable – et surtout pas frites ! Cela vous permettra de vous reconstituer le sang rapidement.* (Lecture 1377-5) Et encore :
>
> *À midi, ne mangez surtout pas de porc, sauf des tripes de porc, à l'occasion. Grillées, jamais frites.* (Lecture 1411-2)

Un autre cas, une tuberculose :

Prenez donc un régime à base de reconstituants, mais plutôt des aliments qui produisent de l'alcalinité (dans le tube digestif). À midi, prenez des tripes ou des abats dans le même genre. Pas trop ; mais ceux qui sont les plus reconstituants ! (Lecture 929-1) Autre cas, une tumeur au poumon :

EST-CE QUE MES POUMONS VONT ALLER MIEUX ?

– *Oui, la zone perturbée guérira au fur et à mesure que vous reconstituerez votre résistance, qui était au plus bas. La maladie est due à des troubles dans la circulation sanguine. Dans les viandes que vous mangerez, surtout des tripes !* (Lecture 889-1) La majorité des indications thérapeutiques de la tripe sont

1) *le cancer* (lectures 2097-1, 889-1)

2) *l'anémie* (421-2, 481-1, 658-15, 667-1, 4164-1, 3842-1, 556-4, 811-7, 898-1, 978-1, 2335-1, 5615-1).

La conclusion s'impose : les Normands ont raison, la tripe est un fortifiant !

Le super-pied… de porc

Apparemment très apprécié, puisque j'ai sous les yeux pas moins de seize lectures qui le citent ! La partie la plus intéressante de cet animal semble être son pied, d'après Cayce. Peut-être met-il là, en effet, toute sa force : pour soutenir sa surcharge de graisse, il lui faut bien quatre piliers solides !

À première vue, j'aurais conseillé le pied de porc aux gens qui ont des problèmes dans cette partie de leur anatomie… C'est mon cas : je trouve toujours moyen de marcher pieds nus sur la dernière guêpe de la saison ; ou bien je me casse un orteil chez moi, contre un pied de chaise (cette fois-là, mon chien s'était mis à boiter suite à une bagarre, et le cheval dans l'écurie aussi, par sympathie ! Ma fille Éléonore s'était foulé le genou et mon attachée de presse, la cheville. *Last but not least,* le pied de ma table ancienne s'était cassé. Coïncidences ?)

Le panorama général des malades abonnés au *pied de cochon* est le même que pour les autres abats : anémie, faiblesse générale, pauvreté du sang… Bref, tous les faiblards ! La tradition veut que ce soit par les pieds que l'on aspire les énergies telluriques, les forces de la Terre. D'où le traitement du bon abbé Kneipp, qui consistait à marcher pieds nus chaque matin dans la rosée – traitement agréable et effectivement tonique.

Celui qui a des problèmes a forcément du mal à maintenir son énergie vitale – quelle qu'en soit la raison profonde. Le soin du pied est la première religion du soldat, comme dit le *Sapeur Camembert* : « De quoi sont les pieds ? l'objet de soins constants…

»

Les accidents aux pieds sont parmi les plus handicapants, comme s'ils atteignaient très profondément la vitalité générale. Quand on n'a plus de pieds, on n'a plus de tête… D'ailleurs le signe astrologique qui régit la tête (le Bélier) suit immédiatement celui qui régit les pieds (les Poissons). Je me souviendrai toujours d'un trimestre où je suis restée allongée sans pouvoir rien faire, victime d'un éclatement des ligaments à une cheville. Une radio m'avait commandé une pièce de théâtre. En trois mois allongée, j'aurais dû, normalement, trouver le temps de l'écrire. Erreur : la douleur au pied m'empêchait totalement de penser. J'ai remis copie blanche et j'ai été recalée… À l'époque, je ne connaissais pas encore Cayce ; sinon je me serais gavée de pieds de porc panés…

QUELLE EST LA MEILLEURE SOURCE DE CALCIUM DANS L'ALIMENTATION ?

– *Les cartilages – par exemple, les pieds de porc et autres.* (Lecture 1158-3)

Le soir, mangez des pieds de porc ou autres. Ils contiennent du glucose, qui permet la reconstitution du sang. (Lecture 421-2)

Le soir, deux ou trois fois par semaine, prenez donc un pied de porc, en alternance avec des légumes bien cuits. Tout de même pas jusqu'à vous en étouffer. Mais mangez-en donc, à tous ces repas, en mâchant lentement. (Lecture 428-7)

EST-CE QUE JE POURRAIS REMPLACER CE MÉDICAMENT – LA VENTRICULINE – PAR UN AUTRE FORTIFIANT ?

– Oui. Des pieds de porc. L'effet n'en sera pas aussi rapide, car ils ne contiennent pas autant de fer (que votre médicament), mais bien plus d'éléments nécessaires, sous une forme plus assimilable (...). Prenez-en au moins une fois tous les jours. Pieds de porc ou autres, mais mangez uniquement le cartilage – pas la graisse !

ET COMMENT DOIS-JE LES PRÉPARER ?

– Rôtis ! (Lecture 556-4)

Je pourrais continuer longtemps cet hymne à la gloire du pied de porc – mais je ne voudrais pas lasser mon lecteur en lui répétant indéfiniment que le cochon marche sur quatre bâtons de craie !

Rognons, cœur, cervelle, langue : à ne pas donner au chat !

Abattons nos dernières cartes : ces abats sont d'excellents reconstituants. Leur indication majeure, dans les lectures, ce sont les états de faiblesse, quelle qu'en soit la cause (grossesse, suites de couches, traumatismes postopératoires, dépression nerveuse, dénutrition, états de choc divers, anémies, etc.). La mention *anémia* ou *débilitation,* dont le sens est clair en français, apparaît presque partout dans les dossiers de ces malades. Ou encore *bodybuilding,* c'est-à-dire *reconstituant.* En fait, les abats semblent beaucoup plus nutritifs, et beaucoup plus digestes, que les morceaux chics !

Commençons par le haut, bille en tête : la cervelle.

> *Dans votre régime, la ligne à suivre est celle des reconstituants du système nerveux. Peu ou pas de viandes c'est sûr – à l'exception de celles qui fortifient les nerfs, comme la cervelle.* (Lecture 3747-1)

Bien entendu, Cayce déconseille de la faire sauter…

> *De la cervelle et des abats du même genre, voilà le type de viande qu'il vous faut.* (Lecture 711-4, pour une future maman de dix-neuf ans)

Cayce ne précise pas la cervelle de tel ou tel animal – toutes ont le même pouvoir reconstituant, semble-t-il.

> *Le reste de votre régime : poisson, volaille, agneau, plutôt que*

des viandes (rouges). Mais la cervelle, quelle qu'elle soit, c'est bien. (Lecture 1102-2, un cas d'anémie, une jeune femme de vingt-huit ans)

Poursuivons par « la meilleure et la pire des choses » *(dixit* Ésope), la langue :

À midi, un sandwich avec des légumes verts (...) et si vous le souhaitez, de la langue ! Très bon ! (Lecture 2374-1)

Cayce n'en précise pas les vertus, mais la malade est indiquée comme *anémique* (on ne dit pas si elle est speakerine à la radio...).

Descendons plus bas, à l'étage des rognons : c'est là que s'élabore l'énergie, dans les capsules surrénales qui coiffent chaque rein. « Dieu qui sonde les reins et le cœur », dit la Bible (laissant entendre que le cœur, c'est tout juste bon pour pleurer quand c'est brisé !).

Jamais de viande de porc – sauf les rognons. Ceux-ci sont excellents pour garder l'équilibre, car ils aident à combattre l'urémie dans votre système urinaire. (Lecture 658-15 pour une femme dont la faiblesse générale était due à une déficience des reins)

Mangez donc des rognons ! Rognons cuits à la vapeur, et tous ces abats de viande « cacher » (donc, il ne s'agit pas ici de porc), c'est-à-dire provenant d'animaux abattus après inspection, assurant qu'ils n'avaient pas de maladie infectieuse. Prenez-en souvent ! (Lecture 2546-1)

L'abattage rituel juif avait en effet pour objet, à l'origine, de

préserver la santé du consommateur, en portant une extrême attention à la qualité de l'animal et aux processus d'abattage. Le consultant fait partie des amis juifs de Cayce (qui en eut beaucoup, dont certains très proches !).

Puisque nous parlions du cœur, je n'ai trouvé aucune lecture sur cet abat. Peut-être des recherches ultérieures m'en feront-elles découvrir. En leur absence, je le crédite de cette même vertu fortifiante, qui caractérise les autres abats : redonner du cœur au ventre aux grands fatigués !

Terminons le chapitre par une dernière prescription d'Edgar : le ris de veau.

> *Du ris de veau et autres abats du même genre, c'est la sorte de viande qu'il vous faut.* (Lecture 711-4, donnée pour la jeune femme enceinte citée plus haut)

Dans un prochain ouvrage je reprendrai, pour les compléter, ces lectures sur la vertu thérapeutique des aliments. Cayce a aussi parlé très longuement des céréales, des fruits de mer, des laitages, des boissons, de la pâtisserie, des sucreries, des épices... Si mes lecteurs le souhaitent, je pourrai y revenir et y consacrer d'autres chapitres.

La Fondation E. Cayce

La Fondation Cayce, c'est-à-dire l'A.R.E. (Association for Research and Enlightenment), est sise à Virginia Beach, au coin de la 67e rue de l'Atlantic Avenue.

Adresse postale :

P.O. Box 595,

Virginia Beach VA 23451 U.S.A.

et téléphone : (804) 428 35 88

Les lecteurs qui souhaitent davantage d'informations sur Edgar Cayce peuvent s'adresser à l'association « Le Navire Argo » (B.P. 674-08, 75 367 Paris Cedex 08), qui organise des cours et des ateliers (astrologie karmique, lecture des auras, guérison par la prière, radiesthésie, géobiologie, analyse des rêves, musicothérapie, etc.). Merci de joindre à toute demande une enveloppe timbrée pour la réponse.

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
PAR L'IMPRIMERIE AUBIN À LIGUGÉ
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE EN MAI 1992
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

Quatrième de couverture

Edgar Cayce, le grand médium américain, avait accumulé révélations et prophéties. Très peu connu en son temps, il commence seulement à être découvert et apprécié, tant aux États-Unis qu'en France, plus de quarante ans après sa mort. Dorothée Koechlin de Bizemont, écrivain, astrologue et journaliste, -qui a passé plusieurs années à la Fondation Edgar Cayce en Amérique, continue à traduire les textes du "prophète endormi". En voici de nouveaux, en particulier sur les Esprits de la Nature, dont Cayce parle dans des termes étonnants qui rejoignent nos meilleures traditions celtiques et gauloises. L'un des thèmes majeurs de Cayce est l'unité de l'Homme avec la Nature: l'une des voies privilégiées en est la connaissance et le respect des entités invisibles qui gèrent la Nature.

Une autre partie de ce livre traite de l'"Histoire psy", c'est-à-dire de l'Histoire expliquée par les mécanismes de la réincarnation - dont Cayce a très longuement parlé, car il considérait l'Histoire comme une leçon spirituelle, à l'usage de tout homme cultivé.

Enfin, la dernière partie de ce livre est consacrée à la fonction thérapeutique des aliments : que doit-on manger dans le cas de telle maladie ? "Que l'aliment soit ton médicament", disait Hippocrate. Cayce reprend ainsi la meilleure tradition grecque, qu'il éclaire d'un jour très moderne.

---

[1] Voir son thème dans L'Astrologie karmique d'Edgar Cayce.

[2] Comme le titrait Le Canard enchaîné, dans un numéro spécial bien informé !

[3] Lecture 943-13, que j'ai traduite dans Edgar Cayce : guérir par la musique.

[4] Que vous pouvez lire dans Les Prophéties d'Edgar Cayce, p. 261, «J'ai Lu ».

[5] Cf. Edgar Cayce, l'Atlantide et la Grande Pyramide, de William Fix, que j'ai adapté pour les Éditions du Rocher.

[6] Les « lectures » d'Edgar Cayce sont les consultations médiumniques qu'il donnait à ses patients, alors qu'il était en état de transe. Ces lectures (il y en eut plus de 12250) sont une inépuisable source d'informations sur tous les sujets : médecine, psychologie, histoire, sciences physiques et humaines, etc.

[7] Son meilleur livre — un best-seller, et qui le mérite — est paru chez Laffont, sous le titre : Les maisons qui tuent.

[8] Au-delà de l'infrarouge et de l'ultraviolet.

[9] Cf. les lectures de Cayce que j'ai traduites sur les phénomènes vibratoires dans Edgar Cayce, guérir par la musique, Rocher.

[10] Éd. Hodder Stoughton à Londres, première édition en 1922. Pour ceux de mes lecteurs qui peuvent tire l'anglais, ce livre est assez facile à trouver, car il a connu un immense succès et de nombreuses rééditions.

[11] La Clé des choses cachées, Fasquelle, p. 51.

[12] Elle a paru dans le livre de Roger de Lafforest Présence des Invisibles, coll. « Les énigmes de l'Univers », Éd. R. Laffont. Anne Denieul, écrivain, est l'auteur de plusieurs livres chez Arthaud et de : Le Sorcier assassiné, à la Librairie Académique Perrin.

[13] Op. cit., p. 154.

[14] À l'état éveillé, c'est vrai, notre cher Edgar était un brave pépère bien

bourgeois et sans histoires. À l'état endormi, c'était une autre paire de manches : il parlait avec une voix étrange, employait des mots savants, qu'il ignorait à l'état éveillé, prenait un ton qu'on ne lui connaissait pas normalement et parfois même donnait la réplique à des personnages invisibles (comme il le raconte dans le texte que vous allez lire). Son état de « transe endormie » s'accompagnait souvent de manifestations impressionnantes pour les assistants.

[15] Cf. Edgar Cayce, guérir par la musique, le chapitre sur la musique des sphères.

[16] La Bible (qui était d'ailleurs, à cette époque de la jeunesse d'Edgar à la fin du xix' siècle, la seule lecture des gens du « Bible Belt», milieu auquel appartenait la famille Cayce. C'est ce qui explique la surabondance des citations bibliques dans les textes cayciens. Je suis obligée d'alléger un peu, sans quoi mes lecteurs catholiques et latins finiraient par attraper une allergie à la « bibliomanie » des protestants du Nouveau Monde !

[17] Il s'agit probablement de la lecture 1265, dont voici un court extrait : « Mr. cayce, est-ce que je peux faire appel à un médium pour me conseiller dans mon entreprise de recherches pétrolières ? »

- Faites plutôt confiance aux voix que vous entendez dans votre oreille intérieure. Ces voix viendront d'elles-mêmes : ce sont celles de certains êtres qui s'activent autour de vous, c'est-à-dire les lutins ! (Lecture 1265-2)

[18] Il s'agit soit de la femme de Cayce, Gertrude, soit de son fils, Hugh Lynn, auxquels Edgar confiait le soin de diriger la séance de lecture (c'est-à-dire de transe médiumnique sous une apparence de sommeil). Il ne voulait plus se remettre entre les mains de quelqu'un d'autre, après une épouvantable expérience avec des médecins qui l'avaient tourmenté pendant sa transe endormie (cf. tome I).

[19] J. Millard : L'Homme du mystère, Edgar Cayce, traduction France-Marie Watkins, « J'ai Lu ».

[20] Rome. J'ai déjà traduit un fragment de cette lecture 683-1 dans Edgar Cayce, guérir par la musique, p. 24.

[21] Éd. Fasquelle.

[22] Ibid. p. 58.

[23] Éd. du Souffle d'Or. C'est l'un des livres les plus importants de notre

génération...

[24] Ibid. p. 51.

[25] Auteur latin, qui a raconté la guerre civile à Rome, entre César et son adversaire Pompée, dans La Pharsale. Mort en 65 ap. J.-C. à Rome.

[26] Ibid., p. 4 et suivantes.

[27] Dans Les Symboles universels, chez Fernand Lanore. Jean Prieur a écrit quelques livres merveilleux, comme L'Âme des animaux (R. Laffont), Les Témoins de l'invisible et Les Morts ont donné signe de vie, Livre de Poche.

[28] Les Procès de Jeanne d'Arc, L'Histoire en appel, Ed. Denoël, audience du samedi 24 février 1431.

[29] Cf. tomes I et II du présent ouvrage.

[30] Lecture 3976-14, consacrée à l'Allemagne nazie. Cayce ajoute, en parlant d'Hitler : Mais cet homme, à moins d'un changement matériel, survivra même à cela ! Il y a survécu un temps... pour notre malheur !

[31] Op. cit., p. 84.

[32] Ibid., p. 81.

[33] Mémoires d'Anne Vernon, Hier à la même heure, Ed. Acropole, p. 213. Quant aux livres du commandant Tizané, je les recommande vivement à mes lecteurs, s'ils les trouvent chez les bouquinistes : ce sont des rapports de police, très objectifs et très professionnels, sur tous ces phénomènes mystérieux qui hantent nos campagnes.

[34] Max Gilbert : The Fairies Stones in Former Gaul, étude très détaillée et très intéressante. On ne trouve que le texte anglais, chez Richard Madley LTD, 6A Elthome Rd, Upper Holloway, Londres N194AG, Grande-Bretagne.

D'autre part, la Société polymathique du Morbihan a publié de nombreuses études sur le folklore local, avec toutes les légendes et traditions associant les esprits de la Nature aux mégalithes. Les archives de la Société polymathique sont particulièrement riches en documents sur la question. Nombre d'érudits locaux, dont les travaux sont généralement sérieux y ont collaboré. Depuis plus de cent ans, la Société polymathique de Morbihan publie un bulletin, tient le musée

archéologique de Château-Gaillard et organise rencontres et expositions (Château-Gaillard, 2, rue Noé, Vannes).

[35] Maurice Magre, op. cit., p. 43.

[36] Cf. tome I.

[37] Les Fées, Ed. Perthuis-Durville, 10, bd du Montparnasse, Paris XVe.

[38] Les Jardins de Findhorn, Ed. le Souffle d'Or.

[39] Durville, op. cit., p. 84.

[40] Éd. le Souffle d'Or, BP 3, 05300 Barret-le-Bas. Le groupe a publié ensuite toute une série de livres sur les messages des esprits de la Nature et des Devas. Le plus remarquable est Le Chant des Anges, de Dorothy Mac Lean, même éditeur, et Révélation, de David Spangler. Mais il faut tout lire, c'est une merveille !

[41] Éd. Le Souffle d'Or.

[42] Edgar Cayce, guérir par la musique.

[43] Livre de Poche.

[44] Op. cit., chapitre VII.

[45] Albert Pauchard, L'Autre Monde, Genève, 1976, Éd. Labor et Fides.

[46] Op. cit., p. 131.

[47] Vision du Nazaréen, coll. « L'Initié », p. 72. Condamnation sans appel de la vivisection.

[48] Guy Steibel : Compagnon, poème édité par l'auteur (2, rue de Berne, 67000 Strasbourg).

[49] Et pas n'importe quels chasseurs : le roi Flavius et sa cour. Le saint eut la main blessée par une flèche, et Flavius vint s'excuser. Ils devinrent amis, et Gilles encouragea Flavius à fonder le monastère de Saint-Gilles-du-Gard, dont il fut le premier abbé.

[50] Lettres de Pierre, messages spirituels donnés après la mort par un fils à sa

mère. J’extrais ce passage des Témoins de l’invisible de Jean Prieur, déjà cité.

[51] Citée dans le tome I.

[52] Organe de l’Association zoophile et antivivisectionniste de la jeunesse (A.Z.A.J.), 4, rue Lecomte de Nouÿ, 75016 Paris, tél : 46 51 65 11. L’article est signé Josik Vandromme. L’association se bat avec courage pour obtenir l’arrêt des expériences sur l’animal, l’interdiction de la corrida, l’abolition du scandaleux trafic des animaux exotiques...

[53] Very Important People comme on dit dans les compagnies d’aviation en leur préparant le tapis rouge à l’atterrissage.

[54] Dans les Jardins de Findhorn, déjà cité.

[55] C’est le cas d’Edgar Cayce qui déclara que ses pouvoirs de médium lui venaient de vies antérieures, où il les avait développés au service d’autrui.

[56] Op. cit., p. 156.

[57] Éd. Téqui.

[58] Cf. tome I.

[59] Présence des Invisibles, Ed. R. Laffont.

[60] Communication avec le monde des Esprits de Dieu, par Johannes Greber.

[61] Ibid.

[62] Dr. Jacques Donnars, Les Dieux, les hommes et les rythmes le corps à vivre, janvier 1991, 78, bd Malesherbes, 75008 Paris.

[63] Voir l’étude du monument, avec de splendides illustrations, dans l’indispensable Histoire de l’architecture française de J.M. Pérouse de Montclos, Ed. Mengès, Paris 1989, qui vient de recevoir le prix de la Demeure historique.

[64] H. Durville, Les Fées, p. 79.

[65] Auteur de Edgar Cayce, recettes de santé et de beauté que j’ai adapté aux éditions du Rocher.

[66] Présence des Invisibles, Ed. R. Laffont.

[67] Cf. Edgar Cayce, l'Atlantide et la Grande Pyramide, de 'William Fix, que j'ai adapté aux éditions du Rocher (1989).

[68] R. de Lafforest, op. cit., p. 105.

[69] Suivant le principe que la France serait un « pays latin » (latin country), donc pas très clean et forcément dangereux pour la vertu, où l'on parle une sorte de sabir méditerranéen très peu différencié du spaniche.

[70] Éd. Fayard, p. 48.

[71] Le mot « limite » descend en droite ligne du limes, la célèbre frontière de l'Empire romain — frontière qui était matérialisée par d'impressionnants dispositifs de fortification (à la différence de nos actuelles frontières qui ne se voient pas dans le paysage !)

[72] Au pluriel, comme Louis XIV le disait : « Mes peuples » en parlant de ses sujets !

[73] Voir là-dessus le passionnant livre de Michel Hérubel, l'un de nos meilleurs historiens : La Bataille d'Arnhem, à la Librairie académique Perrin.

[74] Lignes extraites d'un article paru le 15 août 1991 dans L'Événement du jeudi.

[75] En particulier dans l'excellente biographie que lui a consacré récemment Ghislain de Diesbach : Proust (Librairie académique Perrin, 1991). Tous les livres de cet auteur se lisent comme des romans : il a le don de rendre passionnant n'importe quel sujet, même ardu !

[76] Comme s'intitulent les journaux japonais ; l'Asaï Shimboum est le quotidien qui a le plus fort tirage au monde.

[77] Les œuvres les plus connues de Hansi s'intitulent Mon village, Le professeur Knatsche, Colmar en France, L'Histoire d'Alsace racontée aux petits, où Hansi ridiculise l'occupant allemand sous la forme de personnages grotesques habillés de vert comme des Martiens, le nez rouge affublé de grosses lunettes, affrontant la finesse gouailleuse des gosses alsaciens. Bien entendu, Hansi fut persécuté par les autorités impériales pour ses dessins « engagés » ; tandis qu'en France, il bénéficiait

d’une éclatante célébrité !

[78] Paris, capitale mondiale de la couture, de la gastronomie — et qui s’est illustré également dans d’autres activités mercuriennes comme la littérature, la médecine, la botanique, la mécanique (les premières « autos » et le premier « avion »), est aussi placé sous l’influence de la Vierge. Voilà pourquoi la sainte patronne de la ville est une femme (sainte Geneviève) ; son emblème, encore une femme (Marianne) et le monument religieux le plus marquant à Paris : une cathédrale dédiée à Notre-Dame ! Notez que l’Alsace est également placée sous le patronage d’une femme : sainte Odile, qui fut (professionnellement !) une « vierge consacrée » !

[79] Cf. le titre (à double sens) d’un célèbre livre de Lucien Bodard sur la Chine impériale, La Vallée des roses, Éd. Grasset.

[80] Elle existait déjà en Chine et au Japon.

[81] Éditions La Librairie française, 27, rue de l’Abbé-Grégoire, 75006 Paris.

[82] Cf. Emmanuel Chadeau, L’Économie du risque, les entrepreneurs de 1850 à 1980, Ed. Orban, et les livres de Roger Priouret, grand journaliste et analyste économique.

[83] Ma cousine, Madeleine Fabre-Koechlin, dont la vaste culture et la compétence historique m’ont beaucoup aidée pour ce chapitre, me dit qu’elle a connu à Mulhouse une famille très alsacienne qui s’appelait Bosshardt.

[84] Ou V.M.F., association qui, avec la Demeure Historique, s’efforce de sauver du désastre notre patrimoine architectural. Les V.M.F. et la D.H. regroupent tous les amoureux de notre patrimoine, menacé par le béton, le mépris, l’oubli...

[85] Cf. Tome I.

[86] Éd. J.-Cl. Lattès.

[87] Tome II, page 145.

[88] Dont j’ai traduit la première partie, tome II, p. 145.

[89] Comme dit la chanson populaire :

Le Hans du Schnocheloch,

Ce qu’il a, il ne le veut pas, et

Ce qu'il veut il ne l'aura pas !

Le Hans du Schocheloch, c'est le Jean du « nid à moustiques », c'est-à-dire Strasbourg !

[90] Éd. Robet Laffont.

[91] Je cite un article de Madeleine Fabre-Kœchlin dans le n° 16 de notre journal familial, lequel a pour titre Les Kœcblin vous parlent — journal qui est, bien entendu, une mine d'informations sur l'histoire alsacienne !

[92] La terminaison en « -ele » des noms propres est typiquement alsacienne.

[93] Citations extraites du livre de Christian Goudineau, César et la Gaule, Éd. Errance, 17, rue de l'Arsenal, 75004 Paris. Pour tout ce chapitre, je tiens à remercier tout particulièrement mes amis Turcat, dont les grandes compétences archéologiques en ce domaine m'ont été précieuses.

[94] Dans les lectures, on voit parfois le même nom, ou presque le même nom, réapparaître de vie en vie. Ce n'est nullement un hasard : Cayce donne tout un enseignement sur l'interprétation des noms (cf. tomes I et II du présent ouvrage).

[95] Éd. Avon Books, New York.

[96] Visions, Éd. Tequi, Paris.

[97] Amaranthe, la Flore et la Faune d'Atlantis, Alexander Mosley Publications.

[98] De son vrai nom Bombast von Hohenheim, médecin, chimiste, philosophe et astrologue suisse (1493-1541) un de ces savants universels qu'a produit la Renaissance. Il disait recevoir tous ses principes médicaux, et ses recettes, d'« esprits » avec lesquels il était en communication. Il fut le précurseur de l'homéopathie, qui ne sera codifiée qu'au XIXe siècle, par Hahnemann.

[99] J'avais cité ces deux lectures dans le tome I de cet ouvrage, p. 91, mais je me permets d'insister car il s'agit d'une notion très importante.

[100] Éd. Seghers — Laffont.

[101] Voir tome I, p. 99.

[102] Cité dans Edgar Cayce, recettes de beauté et de santé, p. 174.

[103] J’avais cité dans Le Guide de l’anticonsommateur une recette traditionnelle contre la laryngite et l’extinction de voix : la « macération d’or ». C’est une forme empirique de métallothérapie, consistant à laisser tremper un bijou en or dans une eau que l’on utilise ensuite (op. cit. p. 41).

[104] Oligo-éléments : Laboratoire des Grattions, le Mercator, 7, rue de l’Industrie 98000 Monaco, tel. 93 25 51 17.

[105] Voir recette détaillée dans Edgar Cayce, recettes de beauté et de santé, p. 199.

[106] Cf. Edgar Cayce, Recettes de beauté et de santé, p. 156.

[107] Mais ils ont eu droit à un prix de consolation : deux lectures « spéciales Suisse » au chapitre précédent !

[108] J’ai donné dans Le Guide de l’anticonsommateur plusieurs pages de recettes à partir des baies sauvages et détaillé leurs qualités diététiques et gastronomiques (pages 262 et 263).

[109] Toutes ces prescriptions étaient données par un Cayce endormi, en transe médiumnique ; il prenait alors une voix étrange — différente de la sienne — et employait un vocabulaire bizarre. Sa famille et ses amis, présents aux séances de lectures, n’étaient jamais sûrs d’avoir tout compris ! Il y a encore bien des cas où les gens de la Fondation Cayce, actuellement, se demandent ce qu’Edgar a voulu dire... Ils m’en ont beaucoup parlé — avec une grande modestie de chercheurs. Certaines lectures n’ont été intelligibles que très récemment (par exemple, la lecture 3976-26 où Cayce annonçait la guerre dans le Golfe Persique). Cf. Les Prophéties d'Edgar Cayce, Ed. du Rocher et J’ai Lu.

[110] Ibid.

[111] Voir Le Guide de l’anticonsommateur, p. 112.

[112] J’avais autrefois un très grand médecin homéopathe, le Dr Kollitsch, qui me disait avoir soigné et guéri plus de 500 fibromes, presque uniquement par des prescriptions homéopathiques. Il n’en avait pas opéré plus de 3 ou 4 sur la quantité. Le Dr Shelton à New York disait également avoir éliminé un grand nombre de tumeurs (non cancéreuses et cancéreuses) par le jeûne. Tout cela marche : je l’ai expérimenté moi-même !

[113] Cf. Edgar Cayce, Recettes de beauté et de santé.

[114] Mon amie Arielle me dit que je ne devrais pas écrire des choses pareilles et manifester plus de « tolérance » aux obèses : mais je crois que, justement, c'est cette fausse indulgence qui leur est le plus néfaste : c'est comme un encouragement à grossir encore plus ! Il serait plus efficace de dire la vérité : l'obésité est une maladie qui aggrave considérablement celles que l'on avait déjà (voir lecture 2514-11 un peu plus loin). Les obèses meurent plus jeunes que les autres, les statistiques sont là pour le prouver. Et puis ils sont malheureux : leur graisse est un appel au secours. On déçoit leur attente profonde en leur mentant, style « vous êtes très bien comme ça ». Oseriez-vous dire à un prisonnier : « Mais cher ami, restez donc dans votre prison, vous y êtes très bien : nourri, logé, chauffé, blanchi, de quoi vous plaignez-vous ? »

[115] Les Parisiens, page 225, Ed. J.C. Lattès.

[116] Voir plus haut.

[117] Extrait de l'excellent ouvrage de Simone Brousse, L'Équilibre de l'énergie humaine, clé de la santé, Ed. Press Pocket.

[118] On peut guérir le cancer, de Simone Brousse, Ed. du Rocher, p. 261.

[119] C'est la vision simpliste qu'en donnaient les livres scolaires au XIXe siècle. En réalité, Attila semble avoir vécu à la Cour de l'Empereur, et n'était pas tout à fait le Cro-Magnon qu'on a dit !

[120] (Extrait de la bulle : «De salute gregis» (1567) ; septième des Décrétales, livre V, titre XVIII, « Des combats de taureaux et autres animaux » ; promulguée par Saint Pie V).

[121] Je dois ce texte à Mme Jeanne Gerdolle — présidente de L'Action zoophile, 4, rue Lecomte-de-Noüy, 75016 Paris, tél (1) 46 51 65 11 — qui milite depuis des années en faveur des animaux, avec un rare courage.

[122] Cf. L'Astrologie karmique, p. 30.

[123] Francis Bernard Huyghe : La Langue de coton, Ed. R. Laffont.

[124] Pour tous renseignements, s'adresser au ROC (Rassemblement des opposants

à la chasse) B. P. 261, 02106 Saint-Quentin cédex.

[125] Dans un remarquable article sur l'état actuel de la chasse en France, n° 355 de L'Événement du jeudi, du 22 août 1991, qui accuse l'ennemi public numéro 1, responsable de la disparition du gibier : le congélateur...

[126] Visions du Nazaréen, coll. « L'Initié », Ed. La Baconnière à Neuchâtel (Suisse).

[127] Éd. J'ai Lu.

[128] Germana Grosso : Nostri amici extraterresti, Éd. MEB à Turin en Italie.

[129] « Confrontation », Éd. Robert Laffont, Paris 1991.

[130] Pour se procurer le livre, écrire : 6, bd du Bouchage, 06000 Nice, tel : 93 80 04 07.

[131] Op. cit. page 146.

[132] " Soigner le semblable par le semblable ", grand principe de la Théorie des Signatures, puis de l'homéopathie.

[133] Et j'espère que Pavlov expie très durement quelque part — en ce monde où dans d'autres — ses perverses expériences sur ce malheureux chien !